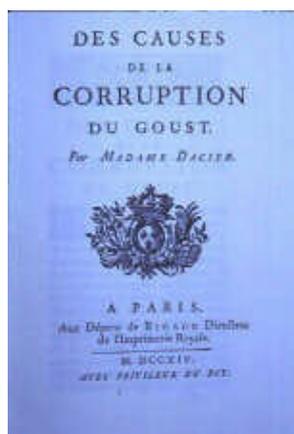


Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext
réalisée par l'Institut National de la Langue Française (INaLF)

DES CAUSES DE LA CORRUPTION DU GOUST (1714)

par
Anne Lefèvre Dacier



Homere en parlant de la guerre que les géants déclarerent aux dieux, dit que ces enfants de la terre menacerent les immortels de porter la guerre jusques dans le ciel ; et qu' afin de pouvoir l' escalader, ils entreprirent d' entasser le mont Ossa sur l' Olympe, et le mont Pelion sur le mont Ossa. Et il ajoûte avec une audace digne d' un grand poëte, et qui donne une grande idée de ces geants, *et ils l' auroient fait sans doute, s' ils estoient parvenus à l' âge d' homme* . En effet que ne devoit-on pas attendre de ces hommes prodigieux, qui croissoient

p2

toutes les années d' une coudée en grosseur et de deux en hauteur, et qui à l' âge de treize ou de quatorze ans se sentoient desja assez forts pour transporter des montagnes. Cette taille énorme et cette force invincible justifioient en quelque sorte leur ambition, et servoient d' excuse à leur temerité. On ne voit que trop que cette force excessive est ordinairement accompagnée de violence, d' injustice et d' emportement, et qu' elle regarde la pudeur, la modestie et la raison comme le partage des foibles. Cette guerre donc ne parut pas trop surprenante : mais si on avoit vû des pygmées faire la mesme entreprise, il n' y a personne qui ne s' en fust mocqué, et jamais Homere n' auroit ajoûté ce trait hardi, *ils l' auroient fait sans doute* : car c' est une maxime sûre, et dont tous les hommes conviennent, qu' il faut tousjours que nos forces soient proportionnées à nos desseins. Ce qui auroit paru si ridicule dans ces temps heroïques, c' est ce qui arrive

p3

aujourd' huy, et qui est mesme plus risible. Tous les geants, j' appelle ainsi

tous les grands hommes depuis vingt-cinq
ou vingt-six siècles, bien-loin de
déclarer la guerre à Homère, l' ont honoré,
l' ont respecté, l' ont reconnu généralement
pour le père de la poésie ;
mais depuis cinquante ans il s' est élevé,
je ne dis pas des pygmées, mais des
hommes très médiocres, qui sans autres
armes que leur témérité, car il n' y
en a pas un seul qui ait su le grec,
ont levé l' étendard contre ce grand
poète. Le dernier, qui a pourtant beaucoup
d' esprit, est celui qui s' est le plus
signalé dans cette étrange conjuration.
Car il ne s' est pas contenté de critiquer
ce poète dans un discours qu' il a
fait contre lui, sans l' avoir jamais lu
et sans connaître sa langue ; il a encore
estropié toute sa poésie, et il l' a
tellement défiguré, qu' il n' est plus
reconnaissable.
La douleur de voir ce poète si indignement
traité, m' a fait résoudre à
le défendre, quoique cette sorte d' ouvrage

p4

soit très opposé à mon humeur,
car je suis très paresseuse et très pacifique,
et le seul nom de guerre me
fait peur ; mais le moyen de voir dans
un si pitoyable état ce qu' on aime, et
de ne pas courir à son secours ?
Jamais Déiphobus ne fut si horriblement
mutilé par Ménélas et par
Ulysse, qu' Homère l' est par M. De La
Motte. Et il y a encore plus de sujet
de s' écrier en s' adressant à Homère : ... etc.
C' est peu de dire que ce grand ennemi d' Homère
retranche tout d' un coup douze livres
de son poème : il faut ajouter qu' il estropie
si-bien tous les autres, que les
seize mille vers, dont ce poème est
composé, il les réduit à quatre mille
cinq ou six cents ; et que de ce petit
nombre, il y en a près de la moitié qui
sont de son cru, et très peu ressemblants
à ceux de l' original ; que dans les autres

il n' y en a pas un seul où l' on puisse
reconnoître ce grand poëte, tant ce
grand critique a trouvé le secret de les
déguiser !

Si tous ceux qui ont attaqué Homere,
et qui n' ont fait que quelques
miserables critiques çà et là sans toucher
à ses poëmes, ont esté couverts
d' un ridicule qui durera éternellement,
que ne doit point craindre un
auteur qui a si estrangement changé
et deshonoré ce beau poëme, après
l' avoir critiqué si malheureusement ? Il
en peut juger par ce qui est desja arrivé
à celui dont il a suivi les vûës, car il
n' est pas l' inventeur de ce beau projet ;
il le doit à un auteur dont la critique
a esté méprisée dès sa naissance. Il y a
cinquante ans que l' auteur des visionnaires,
homme qui ne manquoit pas
d' esprit ni mesme de sçavoir, mais sans
goust, et dont l' imagination déréglée
luy faisoit produire une infinité de
mauvaises choses, et tres peu de passables,
s' esleva contre ce grand poëte,
voicy comment. Plein de bonne opinion

de sa capacité et de son genie,
il se croyoit fort au dessus de tout ce
que l' antiquité a eu de plus grand ; et
pour le prouver il donna son poëme
de Clovis. Ce poëme fut receu comme
il le meritoit. S' imaginant que c' estoit
par envie qu' on le traitoit si mal,
il donna sous un autre nom, comme il
le dit luy-mesme, le poëme de la Magdelaine.
Cette supposition ne réussit
pas mieux : au desespoir de ce mauvais
succés, il prend la plume, crie
qu' il n' y a plus ni pieté ni religion dans
le monde, puisque des poëmes si beaux
et si saints n' estoient pas goustés, et
croyant que c' estoit la sotte admiration,
qu' on avoit pour Homere, qui nuisoit

à sa poësie, il entreprit de le décrier. Il fit un livre intitulé *la comparaison de la langue et de la poësie françoise avec la grecque et la latine*, et c' est là qu' il étale toutes ces belles critiques, que M. De La Motte vient de réchauffer.

p7

Voilà le plan de presque tout le discours de M. De La Motte ; voilà le projet qu' il a suivi et qu' il a si bien executé. Il pouvoit donc par avance juger du succès que devoit avoir son discours et son poëme, par l' estime qu' on avoit eüe pour l' auteur de ce beau projet. Cette critique avoit esté encore plus méprisée que tous ses autres ouvrages, et tellement oubliée qu' il n' en restoit plus aucun souvenir. Ce n' est que par hazard qu' un de mes amis l' a trouvée dans la poussiere d' une bibliotheque, et qu' il a esté en estat de me la communiquer, car j' avouë que je l' ignorois entierement. J' ay esté ravie de voir tous les mesmes principes du nouveau censeur, soit qu' il les ait copiez, ou que la conformité des vûës luy en ait fait faire l' heureuse découverte. Quoyqu' il

p8

en soit, il le suit pas à pas comme un fidelle copiste. Je n' avois pas cru d' abord que l' ouvrage de M. De La Motte fust plus dangereux que ne l' avoit esté celui de Saint-Sorlin. Car quoyque les lettres ne soient pas si florissantes qu' elles l' ont esté, et que l' ignorance fasse du progrès par le peu de soin qu' on a de s' instruire dans les sources, nous avons encore des gens d' un tres grand sçavoir, et dont les lumieres sont tres capables de dissiper ces vains nuages qu' on oppose au bon goust et à la raison. Mais j' ay vû que je me flattois, que pour un petit nombre d' hommes esclairez qui seroient au dessus de la surprise,

il y en auroit une infinité qui
se laisseroient tromper, car il faut avoüer
que le discours de M. De La Motte
est mieux escrit que tout ce
qu' on avoit fait avant luy contre Homere.
Sa prose est legere, vive, specieuse ;
il accompagne ces vieilles critiques
de nouvelles raisons ; il convertit
ces raisons en préceptes, et il parle

p9

d' un ton si affirmatif, que cette belle
censure a imposé à un grand nombre
d' ignorants. Que dis-je d' ignorants ?
Elle a surpris des gens sçavants, des
gens dont la profession est d' estre hommes
de lettres et mesme de les enseigner.
Quels éloges n' en a-t-on point
faits dans des escrits publics, à la grande
honte du jugement de leurs auteurs
et de nostre siecle ! Que ne doit-on pas
craindre pour les jeunes gens ? C' est
pour eux et en leur faveur qu' il est necessaire
de répondre ; il faut tascher de
les munir contre ce nouveau poison.
Les jeunes gens sont ce qu' il y a de
plus sacré dans les estats, ils en sont la
base et le fondement ; ce sont eux qui
doivent nous succeder et composer
après nous un nouveau peuple. Si l' on
souffre que de faux principes leur gastent
l' esprit et le jugement, il n' y a
plus de ressource ; le mauvais goust et
l' ignorance acheveront de prendre le
dessus, et voilà les lettres entierement
perduës ; les lettres qui sont la source
du bon goust, de la politesse et de tout

p10

bon gouvernement : voilà pourquoy
Socrate vouloit qu' on s' attachast entierement
à la jeunesse et qu' on en
prist un soin particulier, pour préparer
et pour former de bons sujets à la republique.
J' entreprends donc cette réponse
uniquement pour empescher,
autant qu' il m' est possible, les jeunes

gens, ordinairement credules et peu
précautionnez, et qui fuyent la peine
et le travail, d' estre les duppes d' une
fausse doctrine. M. De La Motte dit
dans son discours... etc.

Je voudrois certainement le
détromper, mais je ne luy diray point
d' injures ; car outre que les injures ne
sont jamais des raisons, j' ay pour luy
l' estime qu' il merite d' ailleurs, et je
n' ay pas oublié l' honneur qu' il m' a fait
de m' adresser quelques-unes de ses
odes ; et moins je me reconnois louïable,
plus j' ay d' obligation à celuy qui
a quelquefois daigné me louer. Les
dieux mesmes, si l' on en croit les poëtes,

p11

ont souvent récompensé des hymmes
qu' on avoit faits à leur honneur.
Quelle reconnoissance ne dois-je point
avoir pour les odes dont il a bien
voulu m' honorer ? Je garderay donc
tous les ménagemens possibles, autant
que les interests de la verité me le permettront ;
et je n' useray contre luy que
des mesmes libertez dont il a usé contre
Homere. Il connoist trop le zéle
des admirateurs de ce poëte pour n' estre
pas content de cette moderation.
Mais la partie n' est-elle pas trop inégale
entre M. De La Motte et moy ?
Moy qui, sans m' appercevoir des défauts
infinis qui sont dans Homere,
l' ay traduit en prose le plus litteralement
et le plus fidellement qu' il m' a
esté possible, et qui en mille endroits
ay esté assez simple pour avoüer tres
sincerement que je me reconnoissois
tres inferieure à mon original ; de
maniere que j' ay cru devoir soutenir
mon travail par des remarques qui
fissent sentir les beautez que je n' avois
pû exprimer ; et M. De La Motte qui

p12

avec un genie superieur vient nous

ouvrir les yeux, et nous faire voir les
bevües innombrables de ce poëte ; et
qui non seulement s' est cru capable de
le corriger, mais encore de l' embellir ?
Je sens toute la difference que cela
met entre nous, mais comme dans Homere
les guerriers les moins braves et les
plus foibles deviennent hardis et
forts quand ils sont appuyez par quelque
divinité, je suis à peu prés
comme ces guerriers, je sens que j' ay
prés de moy un secours plus sûr que
celuy des dieux d' Homere, et qui ne
me manquera pas dans cette occasion.
Avec ce secours j' entreprendray de
combattre un si terrible adversaire, et
d' examiner son discours et son poëme ;
et d' ailleurs fortifiée par tout ce que
l' antiquité me fournit, j' espere de faire
voir d' une maniere tres sensible et tres
intelligible, que tout le discours roule
sur de faux principes, que la critique
des passages d' Homere, qu' il a rapportez,
est frivole, et qu' il regne par-tout
un certain esprit tres capable de nuire

p13

aux belles lettres et à la poësie ; et qui
a desja donné lieu aux estrangers de
nous reprocher que nous dégenerons
de ce bon goust où nous estions heureusement
entrez dans l' autre siecle.
Aprés avoir examiné le discours,
j' entreray dans l' examen du poëme, et
je me flatte de démonstrer que M. De
La Motte a esté également malheureux
dans ce qu' il a retranché, dans ce qu' il
a ajoûté, et dans ce qu' il a changé ; que
son imitation est vicieuse ; qu' il n' a jamais
traduit, quoyqu' il dise souvent
qu' il est traducteur ; et que par-tout,
sa poësie est si platte et si prosaïque,
qu' en démontant ses vers, on n' y trouvera
pas la moindre expression de
poëte, et qu' on ne pourroit y substitüer de
prose plus familiere et plus
commune. Je prouveray qu' il a corrompu
les plus beaux endroits d' Homere,

qu' il a mal changé les caracteres, qu' il
a jetté un comique risible dans
des endroits tres serieux, et enfin qu' il
a retranché non seulement des beautez
que tous les siecles ont admirées, et

p14

des choses importantes pour la connoissance
de l' antiquité ; mais encore
des parties essentielles au poëme, et
que les anciens ont relevées pour le
caracteriser. Après cela il ne tiendra
qu' à M. De La Motte de se rendre justice ;
je suis persuadée au moins qu' il
faudra que son amour propre soit bien
fort, s' il ne rabbat un peu de la complaisance
qu' il a pour son ouvrage, et
s' il ne sent combien il est malheureux
d' avoir esté chercher ce rocher fameux
par le naufrage de tous ceux qui y ont
heurté ; car je ne sçay par quelle fatalité
Homere a esté dans tous les siecles
l' écüeil de la réputation de tous ceux
qui ont escrit contre luy.
Mais pour ne pas faire de cet ouvrage
un de ces ouvrages purement
polemiques, et que je hais parce
qu' ils me paroissent plus propres à divertir
les lecteurs qu' à instruire, je
tascheray de me tirer de cette voye
commune de dispute, et de faire une
espece de traité qui sera une recherche
des causes de la corruption du

p15

goust . Un ancien, on ne sçait pas si
c' est Quitilien ou Tacite, a fait un
traité *des causes de la corruption de*
l' eloquence , et c' est un ouvrage fort
utile pour ceux qui voudroient le bien
méditer, car on y trouve la mesme dispute
qui regne depuis quelque temps
sur les anciens et sur les modernes,
et on y voit triompher le bon parti.
Mais il me semble que c' est plus mettre
la coignée à la racine de l' arbre, et
découvrir plus à fond la source du mal,

que de rechercher les causes de la
corruption du goust ; car ces causes
estant connuës, nous connoistrons en
mesme temps ce qui a corrompu l' eloquence,
et presque tous les autres
arts qui dépendent de l' imagination
et de l' esprit.

Il seroit bien difficile de dire comment
le bon goust s' est formé parmi les
nations qui ont esté les plus celebres
par leur politesse et par leur esprit.
Quand je lis les livres de Moyse et
des autres escrivains sacrez qui ont
vescu avant le siecle d' Homere, je ne

p16

suis point estonnée du grand goust qui
regne dans leurs escrits, ils avoient le
veritable Dieu pour maistre, et on y
sent par tout ce divin caractere, qu' aucune
production humaine ne peut attraper.
Mais quand je lis tout ce qu' on
rapporte des egyptiens ; que je vois
fleurir parmi eux la geometrie, l' architecture,
la peinture, la sculpture,
l' astronomie, la divination, peu de
siecles après le déluge ; que je vois un
peuple persuadé de l' immortalité de
l' ame, et de la necessité d' une religion,
un peuple qui a une theologie tres
mysterieuse et tres enigmatique, qui
bastit des temples, et qui donne à la
Grece mesme son culte et ses dieux ;
enfin que je vois les anciens monuments
qui nous restent de ce peuple,
je ne puis pas douter que le bon goust
ne regnast aussi dans leurs escrits, et
j' avoüe que je suis surprise, et que je
ne sçay d' où tout cela peut leur estre
venu.

Si je passe de là en Grece, mon

p17

estonnement est encore plus grand ;
car je vois tout d' un coup un prodige,
je vois un poëte, qui deux cens cinquante
ans après la guerre de Troye,

et contre la gradation marquée par la nature à toutes les productions de l'esprit humain, joint à la gloire de l'invention celle de la perfection ; et qui nous donne une sorte de poème dont il n'avoit jamais veu de modèle, qu'il n'avoit imité de personne, et que personne n'a pû imiter depuis ; un poème qui pour la fable, pour l'union et la composition de ses parties, pour le nombre, l'harmonie et la noblesse de sa diction, pour l'artificieux mélange de la vérité et du mensonge, pour la magnificence des idées, et pour la sublimité de ses veües et de sa fiction, a tousjours esté regardé comme l'ouvrage le plus achevé qui soit sorti de la main des hommes. Comment Homere a-t-il donc esté exempt de la loy generale, qui n'a peut-estre souffert que cette exception ? C'est ce que je ne sçaurois dire. Homere avoit beaucoup

p18

voyagé en Egypte, en Espagne, et en Afrique : mais tout ce qu'il avoit pû rapporter de ses voyages, c'estoît de quoy enrichir sa theologie mythologique, et embellir quelques parties de son poème par des nouveautez singulieres, comme je l'ay dit ailleurs. Ni l'Egypte, ni l'Espagne, ni l'Afrique ne luy avoient rien monstré qui pust luy donner l'idée de ses deux poèmes. Il faut donc necessairement revenir à ce principe, que comme les hommes ne peuvent sçavoir que ce qu'ils ont trouvé d'eux-mesmes, ou ce qu'ils ont appris des autres, il y a des nations si heureusement situées, et que le soleil regarde si favorablement, qu'elles ont esté capables d'imaginer et d'inventer elles-mesmes, et d'arriver à la perfection ; et qu'il y en a d'autres qui ensevelies dans un air plus espais, n'ont jamais pû, que par le secours de l'imitation, se tirer de la grossiereté et de la barbarie où leur naissance les a plongées.

Et telles sont toutes les nations
occidentales par comparaison à celles

p19

qui sont à l' Orient. Ces dernières ont
beaucoup plus de vivacité, d' imagination
et de fleur d' esprit, comme on
le voit encore aujourd' huy par les peuples
de la Grece, car malgré la dure
captivité où ils croupissent depuis si
long-temps (et où est l' esprit qui puisse
se soutenir et se conserver dans une
captivité si barbare et si longue ?) ils
ne laissent pas de faire paroître encore
des rayons de ce mesme esprit qui a si
fort distingué leurs ancestres.

Ce que je dis, que les nations occidentales
n' ont pû se perfectionner
que par l' imitation, se justifie par l' histoire
seule. Pour ne pas sortir de nostre
sujet, voyons de quelle maniere la
poësie s' est perfectionnée parmi les latins.
Leurs essais n' ont point été des
chef-d' oeuvres comme en Grece. Horace,
d' accord en cela avec Tite-Live,
nous apprend qu' ils furent long-temps
sans aucune poësie, à moins qu' on ne
veuille compter pour poësie les vers
informes des Saliens, composez par
Numa, et qui du temps d' Auguste

p20

n' estoient plus entendus par les Saliens
mesmes, les vers défendus par la loy
des Xii tables, et quelques méchantes
chansons que les anciens romains
faisoient chanter à table à la louange
des grands hommes. Enfin la joye et
la chaleur du vin dans quelques festes,
firent trouver la premiere ébauche de
la comedie, qui ne fut d' abord qu' un
amas d' injures grossieres et obscenes
que ces bons paysans se disoient les
uns aux autres. à ces vers grossiers
succeda une sorte de poëme plus réglé,
appellé *satyre* , qui retenoit beaucoup
des railleries et des plaisanteries

de cette premiere ébauche, et qui n' en
retranchoit que la plus odieuse obscenité.
Cela dura en cet estat plus de
deux cens ans encore, et la seule raison
qu' en donne Horace, c' est que les romains
ne commencerent que tard, et
après la premiere guerre punique, c' est
à dire, l' an de Rome 514 et la premiere
année de l' olympiade Cxxxv
à lire les escrits des grecs. Alors une
nouvelle lumiere éclaira les esprits. On

p21

vit un Livius Andronicus et un Naevius
donner des pieces à la maniere
des grecs, qu' ils traduisirent. Naevius
fit mesme en vers l' histoire de cette
premiere guerre punique, où il avoit
porté les armes. Le bon goust, qui
avoit commencé après cette premiere
guerre, se polit et se lima beaucoup
dans la seconde, à mesure qu' on estudia
davantage ces grands originaux ;
et enfin la poésie latine receut toute
sa perfection d' Horace et de Virgile
sous le regne d' Auguste, deux cens ans
après Livius Andronicus. C' est ainsi
que l' imitation acheva de former le
goust des romains. Et voilà pourquoi
Horace recommandoit avec tant de
soin d' estudier nuit et jour les escrits
des grecs, qui estoient si utiles.
Après avoir donné ce leger crayon
des progrès si tardifs des latins,
quoyque de l' aveu mesme d' Horace
ils eussent naturellement l' esprit grand
et sublime, que l' enthousiasme tragique
ne leur manquast point, et qu' ils
ne fussent pas dépourvûs d' audace,

p22

et d' une audace heureuse, examinons
ce qui s' est passé parmi nous. Nous
verrons que nous avons croupi encore
plus long-temps dans nostre
barbarie, parce que nous n' avons pas
pris soin de connoistre ces parfaits

modelles que les latins et les grecs
nous avoient laissez ; et que nous n' avons
pas plustost commencé à les estudier,
qu' on a veu cette grossiereté
s' éclipser peu à peu, et la politesse et la
propreté de ces originaux chasser enfin
la rusticité et le poison de nos ouvrages.
En effet, après la renaissance des
lettres, on vit tout d' un coup s' eslever
des gens d' un sçavoir profond et d' un
goust exquis, qui firent des ouvrages
immortels, et qui ouvrirent le chemin
aux autres. Nostre poësie sur-tout
changea de forme et de ton. On auroit
dit qu' un dieu estoit venu tout d' un
coup débrouïller ce chaos, dissiper les
tenebres, et créer la lumiere. Je ne
diray point icy par quels degrez nostre
poësie est parvenuë à la perfection que
nos poëtes ont esté capables de luy

p23

donner ; je laisse cela à ceux qui escriront
son histoire, il me suffit de faire
voir que c' est l' imitation seule qui a
introduit le bon goust parmi nous, et
que par ce moyen la tragedie, la comedie,
la satyre et la fable ont esté
portées à un point qu' elles peuvent
entrer en parallele avec celles des anciens.
Nous n' avons pas esté si heureux
pour le poëme epique ; tous les essais
que nous avons faits n' ont point approché
du but, et il ne paroist pas que
nous ayons eu la moindre idée des regles
et de la constitution de ce poëme,
et j' espere de le démonstrer ailleurs.
Quand une fois une experience seure
et souvent repetée a fait voir ce qui
forme le goust, il est seur que la mesme
experience montrera tousjours ce que
c' est qui le corrompt et qui le gaste.
Nous avons veu d' une maniere convainquante
que c' est l' estude des grecs
et des latins qui nous a tirez de la
grossiereté où nous estions ; et nous
allons voir que c' est l' ignorance et le
mépris de cette mesme estude qui nous

y replonge. En effet, on n' a pas eû plustost negligé ces excellents originaux, et les estudes qui en donnent seules l' intelligence, qu' on a veu des flots de méchants ouvrages inonder Paris et tout le royaume. Mais il est important de voir par quels degrez ce bon goust, qu' on avoit eu tant de peine à former, est retombé dans sa premiere barbarie, où, si on n' y prend garde, il entraînera bientôt tous les arts.

L' auteur du traité *des causes de la corruption de l' eloquence* , dit que trois choses avoient sur-tout contribué à la faire tomber dans le précipice où elle estoit de son temps.

La premiere, la mauvaise education.

La seconde, l' ignorance des maistres.

Et la troisième, la paresse et la negligence des jeunes gens.

La *mauvaise education* . Car un enfant, dit-il, est gouverné d' abord par un pere ou une mere, ou ignorants, ou peu soigneux, qui le laissent ordinairement

entre les mains ou de valets ou de servantes, incapables de toute chose serieuse, qui n' ont pas la moindre idée de l' honnesteté et de la vertu, et qui ne l' entretiennent que de sottises et de contes. Souvent mesme le libertinage et la licence où vivent les peres et les meres, sont encore plus pernicieux pour les enfants, que les discours et les exemples de ces gouverneurs qu' ils leur donnent ; car entestez des jeux et des spectacles ils communiquent à leurs enfants ces memes inclinations, incompatibles avec l' amour du bien. Ils n' entendent parler dans leurs maisons que de jeux et de plaisirs, de sorte que tous leurs entretiens ne roulent que sur ces divertissements dont ils ont l' idée remplie. La severité

des études, qui se font toujours avec
travail et avec peine, peut-elle s'accorder
avec une dissipation continuelle
qui les flatte et qui les corrompt ?
l'ignorance des maîtres. c'est une
pitié de voir quels précepteurs on donne
pour l'ordinaire à ces pauvres enfants.

p26

De cent il n'y en a pas deux qui
soient capables de ce grand employ,
et pour les en rendre capables il faudroit
leur faire oublier ce qu'ils savent,
et leur apprendre ce qu'ils ne savent
pas.
Enfin la paresse et la négligence des
enfants mêmes . Accoustumez à des
amusements, et naturellement portez
à quitter la peine pour le plaisir, ils
fuyent toute application pénible, et ne
travaillent ni à entendre les auteurs,
ni à s'instruire de l'antiquité, ni à apprendre
l'histoire des hommes, des
choses, des pays, et des temps.
à ces causes de la corruption de l'éloquence,
le même écrivain oppose
ce qui l'avoit portée à la splendeur où
elle estoit six vingts ans auparavant.
Il nous représente les travaux des anciens
orateurs, leurs méditations continuelles,
et les nobles efforts qu'ils
avoient faits pour se rendre habiles.
Cicéron avoit appris le droit de Mutius,
la philosophie de Philon et de
Diodore, dont l'un suivoit les sentiments

p27

de Zenon, et l'autre ceux de la
nouvelle académie ; il avoit parcouru
l'Achaïe et l'Asie pour s'instruire dans
toutes les sciences et dans tous les
arts. Je voudrois qu'il eust adjousté
qu'il s'estoit occupé à traduire une
grande partie de Platon, et plusieurs
oraisons de Demosthène.
Je laisse aux lecteurs à juger si les
plaintes que cet écrivain fait contre

son siecle ne conviennent pas aussi
parfaitement au nostre ; et s' il n' y a
pas aujourd' huy autant de difference
de nostre ignorance et de nostre paresse,
à la diligence et au profond
sçavoir de ces anciens.

Mais nous avons encore deux choses
qui nous sont particulieres, et qui
contribuent autant que tout le reste
à la corruption du goust. L' une, ce sont
ces spectacles licentieux qui combattent
directement la religion et les
moeurs, et dont la poésie et la musique
également molles et effeminées
communiquent tout leur poison à
l' ame, et relaschent tous les nerfs de

p28

l' esprit, de sorte que presque toute nostre
poésie d' aujourd' huy porte ce caractere.
L' autre, ce sont ces ouvrages fades
et frivoles, dont j' ai parlé dans la préface
sur l' Iliade, ces faux poèmes epiques,
ces romans insensés que l' ignorance et l' amour
ont produits, et qui
metamorphosant les plus grands heros
de l' antiquité en bourgeois damoiseaux,
accoustument tellement les jeunes
gens à ces faux caracteres, qu' ils
ne peuvent plus souffrir les vrais heros
s' ils ne ressemblent à ces personnages
bizarres et extravagants.

Voilà les deux causes les plus prochaines
de la corruption du goust.

Ce sont-elles qui ont enfanté le discours
et l' Iliade de M. De La M. Tout y
sent ce faux goust d' opera et de romans
comme je le prouverai dans la
suite.

Une marque seûre que ce sont-là
les deux sources de la mauvaise poésie
d' aujourd' huy, c' est que l' eloquence
de la chaire et celle du barreau se sont

p29

sauvées de cette peste si contagieuse. à
quel haut degré de perfection celle de

la chaire, n' a-t-elle point esté portée
de nos jours ? Où trouve-t-on dans les
anciens plus de vehemence, plus de
passion, plus de force, plus d' élévation
d' esprit, des images plus vives et
plus magnifiques, des figures plus nobles,
et une composition plus majestueuse ?
Et quant à celle du barreau, pour
ne pas parler de ces grands personnages
que nous avons perdus, et qui ont
acquis une gloire immortelle par leur
eloquence, n' en voyons nous pas aujourd' huy,
sur tout dans le parquet,
qu' Athenes et Rome auroient comtez
autrefois parmi leurs plus grands
orateurs !
Que dis-je, nostre eloquence ?
Nostre poësie mesme ne s' est-elle pas
garantie aussi de cette contagion, et
n' est-elle pas devenuë la rivale de la
poësie des grecs entre les mains des
grands poëtes qui ont honoré le dernier
siecle ?

p30

D' où vient donc cette difference
entre le sort de cette poësie et de cette
eloquence, et celui de nostre poësie
d' aujourd' huy ? Ne vient-elle pas uniquement
de ce que nos orateurs et
ces grands poëtes ont travaillé, medité,
qu' ils ont puisé dans les sources
du vrai et du beau, et qu' à l' exemple
de Ciceron, ils se sont livrez aux maistres
de l' art, et se sont instruits de
toutes les sciences ? Au lieu que les
poëtes d' aujourd' huy qui deshonnorent
la poësie, n' ont jamais travaillé
serieusement, qu' ils n' ont fait que des
estudes plus nuisibles que profitables,
qu' ils n' ont que les caffez pour cabinet
et pour parnasse, et que n' ayant
la teste remplie que d' opera et de romans,
ils n' ont que de fausses idées, et
ne connoissent point, pour me servir
des paroles d' Horace, undè parentur... etc.

Et c' est ce qui acheve la preuve que
 j' ay voulu donner de cette importante
 verité, que c' est la connoissance et la
 familiarité que l' on contracte avec ces
 grands personnages de l' antiquité
 grecs et latins, et sur tout avec les
 grecs, qui forment et nourrissent le
 bon goust, et que le mépris et l' éloignement
 qu' on a pour eux le corrompent
 et le perdent. Je me connois mal
 en preuves, si celle-cy n' approche de
 la demonstration. Mais pour luy donner
 encore plus de force, examinons
 le discours de M. De La M. Et developpons
 les faux raisonnemens, les bevetés
 et les erreurs fondamentales
 dont il est rempli ; nous passerons ensuite
 à son poëme, qui est le digne fruit
 de ses préjugés chimeriques, et j' espere
 que des reflexions que je feray sur
 ces deux ouvrages, il en rejaillira une
 lumiere qui achevera de dissiper l' entestement
 aveugle de ses partisans, s' il
 est possible qu' il en ait encore, en leur

faisant voir que ce n' est uniquement
 que par les défauts que j' ay marquez,
 que la critique et la poésie de ce nouveau
 poëte sont si malheureuses, car
 d' ailleurs il ne manque ni d' esprit, ni
 de genie s' il avoit voulu les cultiver.
 Mais par quelle fatalité faut-il que
 ce soit de l' academie françoise, de ce
 corps si celebre, qui doit estre le rempart
 de la langue, des lettres, et du
 bon goust, que sont sorties depuis
 cinquante ans toutes les méchantes
 critiques qu' on a faites contre Homere ?
 Jusqu' icy M. Despreaux et M. Dacier
 se sont élevez contre ces égarements
 de la raison, et en ont fait voir
 tout le ridicule, de sorte que l' academie
 a esté assez justifiée à cet égard.
 Aujourd' huy voicy une temerité bien

plus grande, et une licence qui va ouvrir
la porte à des desordres plus dangereux
pour les lettres et pour la poésie,
et l' academie se taist ? Elle ne
s' élève pas contre cet excès si injurieux
pour elle ? Je sçay bien qu' il y en a
qui gemissent de cet attentat, et je suis

p33

témoin de l' indignation que quelques-uns
en ont conçeuë ; mais cette indignation
d' une partie ne suffit pas pour
justifier tout le corps, et le public attendoit
quelque chose de plus de cette
compagnie. Je n' ay garde de vouloir
susciter à M. De La M. Des ennemis si
dangereux, la charité me le deffend.
Il vaut mieux que je deffende Homere
toute seule, puisque j' y suis interessée,
et que je repousse les insultes que ce
censeur fait à sa poésie et à son art
qu' il n' a jamais connus. Il en sera quitte
à meilleur marché, et par la maniere
dont je le traiteray, il verra ce qu' il
auroit eu à essayer, si quelqu' un de
ces sçavants hommes qui composent
cette fameuse compagnie, et qui
sont si indignez de son ouvrage, l' avoit
entrepris.
Ce grand critique commence d' abord
par declarer qu' il s' éloigne de la
coustume des traducteurs... etc.
Cet usage

p34

est tres juste et tres sensé, si on a bien
choisi l' original qu' on traduit ; mais si
en traduisant un Lucain, un Stace,
on leur donnoit les loüanges, qui sont
deuës à Homere et à Virgile, voilà ce
qui seroit tres impertinent. Mais ne
l' est-il pas encore davantage de traduire ou
d' imiter Homere sans le
loüer, et en luy disant mesme des injures ?
Voilà en peu de mots trois plaisantes
raisons que M. De La M. Donne de
ce qu' il n' a pas fait le panegyrique

d' Homere à la teste de sa préface.
La premiere est *qu' il le traduit moins
qu' il ne l' imite* . C' est à un traducteur
à faire l' éloge des auteurs qu' il traduit,

p35

car il voit tousjours son original
au-dessus de luy ; mais un imitateur
comme M. De La M. Se dispense de
cette loy, car il égale son original, ou
mesme il le surpasse. Ainsi il n' y a que
luy qui merite d' estre loüé.
Si comme imitateur il n' a pas
deû loüer Homere, il devoit donc le
loüer comme traducteur ; mais l' orgueilleuse
ingratitude de l' imitateur l' a
emporté sur la modeste reconnoissance
du traducteur.
La seconde, c' est... etc.
C' est-à-dire, que ne pouvant
loüer Homere sans exagerer, il n' a
pas jugé à propos de tomber dans un
excès si blasmable. Il ne prodigue, ni
ne profane pas ses loüanges si facilement.

p36

Et la troisième enfin, *c' est que le
vray merite consiste à connoistre les défauts
par tout où ils sont* . Voilà M. De La
M. Qui se donne ce vray merite, d' avoir
reconnu les défauts d' Homere.
Je l' ay loüé comme toute la terre,
parce que toute la terre ni moy n' avons
connu ses défauts, mais M. De La
M. Les a connus. Il a repeté ce que Desmarets,
P. Et quelques autres avoient
dit avant luy, et il appelle cela *connoistre
les défauts d' Homere* ; nous
verrons ce que cette belle connoissance
produira.
Quatrième raison qui a empesché
nostre censeur de faire le panegyrique
d' Homere,... etc. Ne sommes-nous
pas bien obligez à M. De
La M. De n' avoir pas loüé Homere, s' il
avoit eu ce mauvais sens, nous estions
perdus, car après un éloge d' un si grand

poids, nous aurions esté confirmez

p37

dans nos erreurs. Nous faisons gloire
de renouveler les fautes de ce méchant
poëte ; mais presentement que
ce grand critique a daigné nous éclairer,
tous les défauts d' Homere vont
estre connus et proscrits, et nos ouvrages
plus réguliers et plus admirables,
car ils ne tiendront rien de ce
méchant original.

Voilà donc des memoires
et une espece de canevas que M. De
La M. Presente à l' academie françoise
pour la poëtique qu' elle doit donner.
Mais je doute qu' un corps si éclairé
adopte facilement ces regles, et j' espere
de faire voir qu' elles sont si ennemies
de l' art, que les poëtes, qui les suivroient,
ne seroient pas bien sûrs de
plaire.

p38

Comment se peut-il que M. De La M.
Ait l' imprudence de renouveler cette
fausseté après le démenti public que
M. Despreaux a donné à M. Perrault ?
Et Aelien, que M. Perrault a cité
pour son garant, dit formellement tout
le contraire, car il dit que l' opinion
des anciens critiques estoit que les
poësies d' Homere coururent d' abord
en Grece par pièces détachées ; qu' elles
estoyent chantées chez les anciens grecs
sous certains titres qu' ils leur donnoient ;
que Lycurgue revenant d' Ionie,
les rapporta toutes entieres en
Grece ; et que Pisistrate les ayant ramassées
ensemble, fut celuy qui donna
au public l' Iliade et l' Odyssée en l' estat
où nous les avons. Y a-t-il là un

p39

seul mot qui marque qu' il n' y a jamais
eu d' Homere ? Mais cecy me meneroit

trop loin, je prie le lecteur de lire la troisième reflexion de M. Despreaux sur Longin, il sera étonné de l'audace de M. De La M.

Mais... etc., il parle de l'opinion qu'il n'y a jamais eu d'Homère, et que les poèmes, que nous avons, n'étoient que différentes pièces de différents auteurs,... etc. Voilà comme raisonne M. De La M. Il ne trouve pas cette opinion vray-semblable, mais il n'a garde de la traiter d'extravagante.

Et moy j'ose dire qu'elle est si fautive, si insensée et si extravagante, qu'il faut la trouver telle, ou renoncer à toutes les lumières de la raison.

Car il n'y eut jamais deux poèmes si bien suivis et si bien liés que l'Iliade et l'Odyssée, ni où le même génie esclate davantage, et dont les différentes parties concourent plus sensiblement à faire un seul et même tout,

p40

comme tous ceux qui les ont lus en conviennent.

L'autorité du grand nombre subjugué icy M. De La M. Bientôt il luy résistera ; mais icy il cède, et il a la docilité de convenir qu'il y a eu un Homère, et que ces poèmes sont de luy ; mais ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en accordant cette vérité, il raisonne fort mal. Ce n'est pas une conséquence pour la vérité dont il s'agit. L'Iliade pourroit être d'un seul auteur, elle pourroit être d'un homme nommé Homère, et être cependant un composé de parties qui n'auroient entre elles aucun rapport, et qui n'auroient point été faites pour être ensemble. Il devoit donc s'expliquer mieux, et convenir nettement qu'il y a eu un Homère, et que toutes les parties

p41

de ce poème font un seul et même

tout.

Après avoir si obligeamment accordé
qu' il y a eu un Homere, il reconnoist... etc.

Mais comment

un poëte si mediocre, ou plustost si
rempli de deffauts, a-t-il pu produire
un si grand effet que toute la terre ait
voulu le connoistre, que les villes se
soient disputé l' honneur de luy avoir
donné le jour, que tout ce qu' il y a eu
de plus grands genies l' ayent loüé, et
qu' après tant d' éloges ont ait cru que
ses loüanges n' estoient encore qu' ébauchées ?

Cela est estonnant. M. De La M.

Nous expliquera ce paradoxe. En attendant
je doute qu' avec sa petite Iliade
si bien corrigée et où il n' a rien mis
que de precieux, il devienne si-tost
l' objet important de la vanité et de la
curiosité humaine. Quelle injustice
pour un siecle si poli !

p42

Ceux qui ne lisent pas cecy
avec volupté, n' en connoissent pas tout
le prix. Les plus grands hommes de nostre
siecle ont lû et relû Homere avec
admiration, et l' ont comblé de loüanges.
C' est dans nostre siecle que les plus
sçavants et les plus profonds dans la
langue grecque ont le mieux éclairci
la poëtique d' Aristote et celle d' Horace,
et mis l' art d' Homere dans un plus
grand jour. Tous ces gens-là n' ont décidé
que superficiellement selon M. De La M.
Mais luy, sans sçavoir la langue
d' Homere, sans l' avoir jamais lû, il
vient souffler sur ces décisions superficielles,
et nous monstrent comment il
faut juger de ce poëte. Voilà desja un
assez grand ridicule qui se presente icy.
En voicy un autre qui n' est pas moindre,... etc.
Qui sont ces ingenieux escrivains qui

p43

se sont efforcez de relever les défauts
d' Homere ? C' est l' autheur de Clovis,

celuy des paralleles, et deux ou trois
ignorants disciples de tels maistres.
Voilà les escrivains ingenieux que M.
De La M. Oppose à ce que nous avons
eu de plus grands poètes et d' hommes
les plus sçavants. Enfin M. De La M. Assemble
icy d' un costé tout le bien, et
de l' autre tout le mal qu' on en a dit. Les
uns luy élevent des autels, les autres
les abbatent ; les uns soustiennent qu' il
est un homme divin, les autres que ce
n' estoit qu' un homme tres commun,... etc.
Parmi les traits de ceux qui l' ont loué, il en
rapporte un qui me paroist admirable
et qui merite quelque réflexion.
D' où M. De La M. Tire-t-il
ses mémoires ? Je ne croy pas qu' il y ait
jamais eu d' homme assez insensé pour
donner à Homere un pareil éloge. Avant
ce poète, selon ce beau panegyriste,

p44

le paganisme n' existoit donc point,
car le fils n' existe pas avant le pere ? Jupiter,
Neptune, Mars, Junon, Diane,
Venus, estoient donc des divinitez inconnües
avant luy ? Les maisons des
princes et des roys, qui vivoient avant
la guerre de Troye, n' estoient point
payennes ? Agamemnon, Priam, Ulysse,
Nestor, Diomedes n' estoient pas payens ?
Homere luy-mesme ne l' estoit
pas, puisque le paganisme n' est venu
que de l' abus qu' on a fait des fictions
de son poëme ? Vrayment voilà d' heureuses
découvertes, et le paganisme est
bien plus moderne que nous ne pensions.
Les vrais prophetes, qui avant
Homere ont tant crié contre les gentils
et contre leurs dieux, ont esté dans
l' erreur, selon M. De La M. Et se sont forgez
des chimeres : il n' y avoit point de
paganisme, car Homere n' estoit pas né,
et mesme si on n' avoit malheureusement
abusé de ses fictions, on auroit
tousjours esté tres orthodoxe. Il faut
avoüer que M. De La M. Entend bien ce
qu' il lit. Mais qu' a-t-il donc lu ? Car il

faut bien qu' il ait lû quelque chose ? Je ne me mesle point de deviner, mais j' ose assurer qu' il a lû qu' Homere est le theologien du paganisme et le pere de la mythologie payenne, c' est-à-dire à nostre égard, parce que nous n' avons rien de plus ancien que luy ; mais à l' égard des temps qui l' avoient précédé, cette mythologie subsistoit, et il ne nous l' a donnée que telle qu' il l' avoit receüe, comme Aristote l' a fort bien dit ; ces faux dieux estoient inventez, leur culte estoit établi, en un mot on estoit payen, et le paganisme estoit dans sa force. Voilà comme nostre censeur voit les choses ; il porte ensuite ses découvertes dans les belles compagnies, on se recrie, il est applaudi, il est louié, il s' en retourne bien content, il imprime, et malheureusement les suites ne répondent pas à des commencements si flateurs.

Enfin après avoir rapporté ces deux portraits tres differents et qui remplissent quatre pages, il s' escrie, à *quoy s' en tenir* ? Voilà en effet un grand embarras

et un parti bien difficile à prendre. D' un costé sont un tas de vils escrivains qui ont dit des injures à Homere. Parmi les anciens un Protagoras, un Zoïle, et quelques autres dont on ne sçait pas mesme les noms, et que l' on ne connoist que par les escrits de ceux qui ont fait voir l' impertinence de leurs censures ; et parmi nos modernes trois ou quatre méchants poëtes et plus méchants critiques, qui en descricant Homere et les escrivains les plus respectez, ont voulu se vanger du mépris que le public a pour leurs ouvrages. Et de l' autre costé on voit ce qu' il y a de plus respectable dans l' antiquité depuis Homere jusqu' à nous, tous les plus grands

personnages, qui d' un commun accord
relevent le merite d' Homere, et admirent
la beauté de ses poèmes. Où est
donc le bon sens de M. De La M. D' estre
embarassé entre ces deux partis. La balance
peut-elle estre égale avec des poids
si inégaux ? J' avois pris la liberté de luy
presenter à la fin de la vie d' Homere un
raisonnement bien simple et bien vray,

p47

et qui auroit pû luy épargner tous les
égarements où il est tombé. Je vais le
rapporter icy, il suffiroit seul pour faire
juger de son entreprise. Je voudrois que
chacun de ces critiques si présomptueux,
qui condamnent Homere sans le connoistre,
voulust raisonner de cette maniere :
tout ce qu' il y a eu de plus grands hommes
et de plus forts genies depuis deux
mille cinq cens ans en Grece, en Italie et
ailleurs, ceux dont on est forcé encore
aujourd' huy d' admirer les escrits, ceux qui
sont encore nos maistres, et qui nous enseignent
à penser, à raisonner, à parler,
à escrire ; tous ces gens-là reconnoissent
Homere pour le plus grand de tous les
poètes, et ses poèmes pour la source des
richesses de toutes les autres poésies ; c' est
sur luy qu' on a formé les regles du plus
noble de tous les poèmes pour en constituer
l' art ; des hommes tres éclairés, des
hommes d' un esprit tres penetrant et
d' un jugement tres juste, nous y font remarquer
des beautés singulieres et des
charmes infinis. Tous ces gens-là ont porté
leur jugement sur ce qu' ils ont veu, examiné,

p48

connu, au lieu que moy, inferieur en
tout au moindre de ces grands hommes,
je juge de ce que je n' ay ni vû, ni examiné,
ni connu, puisque je n' ay jamais lu
Homere dans sa langue, et que je suis
incapable de le lire, ou de le bien lire.
Comment puis-je donc présumer que mes
décisions prévaudront sur celles de tant

de juges si éclairez et si respectables qui n' ont pu estre trompez ? Cela n' est pas possible. Et en verité dans les choses mesmes que l' on auroit examinées avec le plus d' attention, et que l' on croiroit le mieux connoistre et entre égaux, la sagesse toujours conforme à l' ordre, et qui n' est elle-mesme que l' ordre, voudroit qu' on soumist son jugement particulier à celui du plus grand nombre, et encore plus à celui de tous les temps et de tous les lieux.

Voilà un raisonnement que le simple sens commun dicte. Mais M. De La M. Accoustumé à secoüer le joug des opinions les plus receües, n' a pas daigné faire attention à ce petit avis, non plus qu' à toutes les responses que j' avois

p49

desja faites à ses objections, car il n' y en a presque point que je n' aye combatuës dans ma préface sur l' Iliade.

Tout cela est pour luy comme non avenu, il vouloit condamner Homere, il est donc allé son chemin dans l' esperance que sa censure jetteroit de la poudre aux yeux des ignorants, et qu' en appellant ces ignorants de veritables sçavants, il pourroit s' enorgüieillir de leurs suffrages.

Il est vray que M. De La M. Adjouste au nombre des censeurs d' Homere, toute une secte de philosophes,... etc. Voilà ce parti bien fortifié. Qui sont ces philosophes ? Ce sont apparemment les epicuriens.

Il ne seroit pas estonnant qu' Epicure et quelques-uns de ses sectateurs eussent descrié un poëte aussi contraire qu' Homere à leurs principaux dogmes, et sur-tout à celui de la providence qu' ils nioient, et qu' Homere établit d' une maniere admirable, en faisant voir le soin que les dieux ont

p50

des hommes, et qu' ils estendent jusqu' aux

bestes mesmes. Mais j' ose dire
que M. De La M. A de méchants garants
de ce qu' il avance. Je le deffie de faire
voir cette tradition dans la saine antiquité ;
c' est une fausseté avancée sans
fondement. Et il est si peu vray que
toute la secte des epicuriens ait regardé
les poèmes d' Homere comme des sottises,
que jamais Homere n' a esté ni
mieux connu, ni mieux loué que par
Horace qui estoit epicurien. Mais je
demande à M. De La M. Qui oppose les
censeurs d' Homere à ses panegyristes,
comme s' ils estoient égaux en nombre
et en autorité, d' où vient que ces esprits
merveilleux, qui ont trouvé tant
de sottises dans Homere, ne sont point
parvenus jusqu' à nous, que le temps a
dévoreré tous leurs ouvrages sans en espargner
un seul ; que ceux mesmes que
nous avons veus de nos jours, et dont
M. De La M. A emprunté la pluspart des
injures qu' il dit à Homere, ont eu le
mesme sort ; et que ces genies vulgaires
qui ont loué ce grand poète, un Aristote,

p51

un Ciceron, un Denys D' Halicarnasse,
un Longin, un Plutarque, et une
infinité d' autres, le temps les a respectez ?
Voilà une fatalité bien estrange !
Mais je vais plus loin, et je dis que
quand mesme les deux partis seroient
égaux dans tous les siecles, en nombre
et en autorité, il seroit ridicule à M.
De La M. Qui ignore absolument la langue
d' Homere, de se presenter pour
vuider ce partage.
Sans tant raisonner interessons M.
De La M. Par quelque chose qui le touche
de plus prés. Faisons une fiction
tres fiction. Supposons que son Iliade
est admirée et vantée par tout ce qu' il
y a de gens sçavants, de bon esprit, d' un
goust exquis, et qui connoissent Homere ;
et qu' elle n' est condamnée que
par quelques cavaliers ignorants, et
par quelques femmes peu instruites des

beautez de la poësie. Sur ces jugements
si inégaux M. De La M. S' écriera-t-il,... etc.
Et qu' il faut faire, comme

p52

on dit, une cotte mal taillée ? Non
sur ma parole il ne le dira point. Il s' en
tiendra à l' admiration, et méprisera le
mépris.

Voicy le fruit que M. De La M. Veut
que nous tirions de ces contradictions
si excessives.

Ne diroit-on pas que cet examen n' a
jamais esté fait ; que les grands hommes,
qui ont loüé Homere, l' ont fait sans
examen, et que c' est M. De La M. Qui
vient avec sa profonde sagesse nous
avertir que nous devons examiner.

Quelques escrivains tres ignorants, et
dont toute la terre s' est mocquée, ont
declamé contre Homere ; une suite
nombreuse de gens sçavants, tres éclairés,
et tres grands et tres judicieux
critiques l' ont justifié, l' ont éclairci, ont
fait voir les beautez admirables de son
art et de sa poësie, ont couvert ces
méchants escrivains de confusion. Voilà
donc le procès à recommencer ; il faut
examiner de nouveau toutes les pieces ;
tous les siecles, toute la terre a

p53

prononcé, n' importe, selon M. De La
M. Il faut encore juger. N' est-ce pas
une proposition bien sensée ?

Voicy la preuve de cette belle proposition.

Je ne sçay pas

dans quelle escole M. De La M. A appris
à raisonner de cette maniere, si on la
connoissoit il faudroit la fermer, car
elle est tres dangereuse. Cela est vray,
quand ce qu' ils nous proposent est particulier
ou nouveau, et qu' il n' est pas
revestu de l' autorité d' une approbation
generale. Mais quand une fois

une opinion a esté autorisée par le
 consentement de tous les siecles et de
 tous les hommes, ou de la plus grande
 et de la plus saine partie des hommes,
 les sages y soumettent leur raison, et
 il n' y a que les fous qui s' y opposent.
 Pourquoi cela ? C' est que pour s' opposer
 à une décision revestüe de cette
 grande autorité, il faudroit qu' un
 homme fust asseûré que sa raison seule
 seroit superieure à celle de tous les autres
 hommes. Et où est celuy qui peut
 se donner cette préférence à luy-mesme
 sans passer pour extravagant ? Il doit
 donc renoncer à sa raison ? Non sans
 doute. Il doit s' en servir. Sa raison doit
 présider au jugement de toutes les
 opinions humaines, et c' est l' usage mesme
 qu' il en fait, si elle n' est pas entierement
 aveugle, qui le détermine à embrasser
 le parti où est la plus grande
 lumiere, et à avoir du moins de la
 déférence pour cette universelle approbation.
 En un mot il n' y a qu' une loy
 divine qui soit plus forte que celle que
 forme le consentement de tous les

hommes et de tous les temps. *il ne
 faut se rendre aux opinions humaines,*
 adjouste M. De La M. *qu' autant qu' on
 en est éclairé* . Mais un sot qui ne peut
 estre éclairé, je ne dis pas par les opinions
 les plus reçeûës, mais encore par
 les démonstrations les plus évidentes,
 est donc en droit d' y contredire et d' y
 resister ? Quel estrange renversement
 de la morale mesme ne s' ensuivra-t-il
 pas de ce pernicieux principe ? Mais
 ne sortons point des matieres de poésie
 et d' eloquence qui sont nostre sujet.
 Longin entre autres marques qu' il
 donne du sublime, nous dit : figurez-vous... etc.

Je suppose que dans le poème de M. De La M. Car je veux luy faire honneur, il y a, comme il se l' imagine, beaucoup de ces endroits dont tout le monde est également frappé, mais malheureusement il s' y trouve un lapon qui ne sçait pas le françois, à qui on explique ce que M. De La M. Dit, et qui n' est point touché de ce sublime qu' il n' entend point ou qu' il entend mal ; est-il en droit de s' inscrire en faux contre le sentiment des autres ? Que M. De La M. Fasse l' application de cette image à Homere ; il sentira le poids infini dont est pour luy l' approbation de tous les siecles et de tous les hommes ; et il se repentira d' avoir conclu avec tant de temerité... etc.

Où a-t-il donc pris qu' on avoit esté partagé sur le dessein d' Homere dans l' Iliade ? Et qui sont ceux qui ont fait ce partage ? Quelque malheureux critique moderne aura eu cette vision entierement opposée au bon sens. Mais cela suffit à M. De La M. Qui ne veut ni compter ni peser, pour dire qu' il y a eu partage. La premiere opinion que l' Iliade n' est que la description de la guerre de Troye, est si folle, que je ne croy pas qu' on en trouve aucun vestige dans l' antiquité, et les raisons que

M. De La M. Preste à ceux qui ont eu cette pensée, sont tres déraisonnables. Ce poème seroit pitoyable, si Homere avoit eu cette intention. Mais M. De La M. Compte pour rien de contredire ce que les plus grands maistres ont établi. Aristote nous enseigne que le poème epique s' esloigne entierement

des regles de l' histoire où l' on
est assujeti à raconter, non pas une seule
action, mais tous les événements arrivez
dans un certain temps, ou à une
seule personne ou à plusieurs, et qui
n' ont qu' une liaison telle quelle les uns
avec les autres.

p59

Il faut estre aveugle
pour ne pas voir que l' action de l' Iliade
est une seule action, qui a un commencement,
un milieu, et une fin, et que
cette action est la colere seule d' Achille.
Non seulement Homere le declare dès le
premier vers, mais il se sert mesme de
la personne de son heros pour le faire
entendre.

La guerre de Troye est si peu le sujet
de l' Iliade, qu' Homere ne donne ni un
commencement, ni une fin au siege
de Troye, à peine luy donne-t-il un
milieu qui luy soit propre ; mais il n' oublie
aucune des parties de son sujet,
qui est la *colere d' Achille* , sujet qui est
un et simple, comme nous le verrons
bien-tost. On peut voir le P. Le Bossu
Liv. 2. Chap. 10.

La seconde opinion que l' Iliade n' est
que l' eloge d' Achille, n' est pas plus
sensée, et les raisons que M. De La M.
Preste à ceux qui la soustiennent, sont
tres frivoles. L' éclat que le poëte donne
à la valeur de ce heros les a trompez,

p60

et ils n' ont pas veû que cette valeur
estonnante est pour relever ce caractere,
et non pour cacher ses défauts.
Le poëte est comme le peintre, il
doit faire ses heros plus beaux, pourveû
qu' il conserve tousjours la ressemblance,
et qu' il ne leur donne que ce
qui est compatible avec le fonds du caractere
dont il les a revestus. Dire que
le sujet de l' Iliade c' est l' éloge d' Achille,
c' est dire que lors qu' Esope nous enseigne

que pendant que deux chiens
commis à la garde d' un troupeau se
battent, le loup profitant de leur discorde,
emporte ce qui luy plaist, l' eloge
du loup est le seul but de cette fable.
Horace reconnoist que dans toute
l' Iliade soit au camp des grecs, soit
dans la ville de Troye, on ne voit que
séditions, que fourberies, que crimes,
que passions brutales, qu' emportements.
Jamais il ne louë Achille ni de
sa vaillance, ni de la mort d' Hector,
ni d' aucune autre chose qu' il ait faite
contre les troyens, il ne reconnoist en
luy aucune vertu. Il nous dit que c' est

p61

le caractere d' un homme colere, bouillant,
inexorable, injuste, qui ne reconnoist
d' autres droits que son epée.
Homere nous declare d' abord que sa
colere est pernicieuse, à qui ? Aux
troyens ? Non, mais aux grecs. Où est
donc le bon esprit de M. De La M. Car
certainement il l' a fort bon, d' oser soutenir
qu' Homere n' a eu d' autre but que
de faire l' éloge d' Achille, d' un homme
qui sacrifie ses amis et son pays à sa
vengeance ? Cette action est-elle si belle,
si louïable, si vertueuse, qu' elle puisse
estre louïée et proposée pour modele
aux princes par le plus judicieux de
tous les poëtes ? C' est abuser de son
temps et de sa raison que de répondre
à des choses si frivoles.
Il n' y a donc que la troisième opinion
qui soit vraie, que l' Iliade est veritablement
une fable. Aristote l' a démontré
en faisant voir que le fondement,
et l' ame du poëme epique, comme
du poëme dramatique, c' est la fable.

p62

Il explique ensuite tout le secret de cet
art par des exemples sensibles. Cette
doctrine a esté suivie par Horace. Elle
a esté parfaitement mise dans son jour

par le R. P. Le Bossu dans son traité du
poème epique et par M. Dacier dans
ses *commentaires sur la poétique d' Aristote* ,
et sur *celle d' Horace* . De sorte
qu' il n' est pas plus clair qu' il est jour à
midy, qu' il est évident que c' est-là veritablement
l' art du poème. Cependant
M. De M. Resiste à cette évidence,
se declare pour la seconde opinion
que l' Iliade n' est que l' eloge d' Achille,
qui est beaucoup plus insensée que la
premiere ; et fust-il seul de son costé,
et tout ce qu' il y a jamais eu de plus
habiles gens de l' autre, il nous diroit
qu' on est partagé sur cela.
Pour nous convaincre que cet eloge

p63

d' Achille est le dessein le plus apparent
d' Homere, il nous dit avec beaucoup
de jugement ; on peut conclure... etc.
Mais ce n' est point du tout la conclusion
qu' il en faut tirer.
Quoy toutes les fois que deux hommes
peu éclairez avanceront des opinions
bizarres, contraires à tout ce que
l' antiquité a pensé, et aux décisions formelles
des plus grands maistres sur une
matiere, et démenties par une pratique
claire et sensible, il faudra conclure
de cette diversité que la chose en
question n' est pas évidente ? Et que
l' on doit craindre de se tromper ? M. De
La M. N' y pense pas, et il place mal ses
craintes. Mais je me trompe, il les a
si bien placées, qu' il s' est trompé et dans
le parti qu' il a pris, et dans les raisons
qui l' y ont determiné.

p64

Certainement on ne peut pas mieux dire. C' est
Homere qu' il faut consulter, c' est luy qu' il en
faut croire, qui est-ce qui sçait son dessein
mieux que luy ? Que dit donc
Homere dans les trois premiers vers
de son poème ?
D' où il conclut que l' Iliade n' est que l' eloge

d' Achille. Je suis fâchée de dire à M.
De La M. Qu' il est tombé là dans la bevue la
plus risible où soit jamais tombé
l' escrivain mesme le moins judicieux.
Aristote n' a donc pas entendu le
premier mot du poëme ? Horace ne l' a

p65

pas entendu non plus ? Et c' est M. De La
M. Qui appuyé de ses sçavants, vient
leur apprendre que le mot, qu' on a expliqué
simplement *colere* , signifie... etc.,
et que par consequent, puisqu' Homere
a commencé son poëme par ce mot qui
porte l' idée d' un eloge, il a voulu nous
marquer que son unique but a esté de
louër Achille ? Mais qui sont ces sçavants
qui ont dit une si grande impertinence ?
M. De La M. Ne leur fera pas
l' affront de les nommer. Cette interpretation
est absolument inouïe et fausse ;
si M. De La M. Avoit daigné consulter
ma remarque, elle l' auroit empêché
de s' en rapporter à ces faux sçavants.
La voicy, *le scholiaste grec remarque
fort bien icy la propriété de ce terme qui
ne signifie pas simplement colere, mais
colere opiniastre et qui dure long-temps.*
Et j' en ay rapporté des autoritez. M.
De La M. Ne pouvoit pas ouvrir de meilleure
heure pour faire une grande faute,
que de commencer dès le premier mot
du poëme. Mais tirons quelque avantage

p66

de son raisonnement. Selon luy,
ce mot *colere* pris pour *emportement
heroïque* , marque qu' Homere a voulu
louër Achille. Mais cette explication
est fausse, et ce mot signifie *une colere
opiniastre qui dure long-temps* , et par
consequent tres blasmable, donc Homere
a voulu blasmer ce heros. En effet
si la colere la plus courte est tousjours
un accès de fureur : ... etc. :
qu' est-ce qu' une longue colere,
si ce n' est une manie et une fureur continuë

qu' on ne peut trop detester ? Aussi
est-ce de ce commencement là mesme,
et de ce mot *colere* qu' Aristote, Horace
et tout ce qu' il y a eu de gens sensez
ont tiré le but d' Homere, et l' idée qu' on
doit avoir de son poëme.

M. De La M. A pris l' autre parti par la
belle raison qu' il nous a expliquée, et

p67

traitant ensuite cela de bagatelle, il adjouste,
je me... etc. Qu' est-ce que cela veut dire ?
Quel plus grand avantage peut-on avoir
en traitant des arts, que d' en connoistre
la verité ? N' est-ce pas là ce qu' on cherche ?

M. De La M. Compte donc pour
rien la raison et l' avantage de ne pas faire
de faux raisonnemens, et de ne pas
tomber dans des beveûës grossieres ?
Il insulte ensuite avec beaucoup de
capacité à ceux qui ont fait ces decouvertes,
et se mocque de ceux qui tirent
de la conduite d' Homere les regles du
poëme epique. Cela n' est pas plus sensé
que tout ce que nous venons de voir.
On admire et on louë ces decouvertes,
comme toutes les decouvertes qui
montrent la nature et le fonds d' un art

p68

méritent d' estre admirées et loüées ; et
on tourne en regles, non pas tout ce
qu' on croit appercevoir dans Homere,
mais tout ce qu' on y a apperçeu, et qui
a enlevé les suffrages de tous les siecles.

M. De La M. Continuë,... etc.,
si la nature du poëme
epique est bien decouverte, si ses regles
sont certainement trouvées, et si
on en a la veritable definition, comme
on n' en peut pas douter sans renoncer
au sens commun, c' est avec grande raison
que l' on refuse le nom de poëme
epique à tout ce qui n' est pas fait selon
ces regles. Et on le refuse, non pas parce
qu' il ne ressemble pas à l' Iliade et à
l' Odyssée, mais parce qu' il s' éloigne de

cette constitution. Un poëme pourroit fort bien ne ressembler ni à l' Iliade, ni à l' Odyssée, et estre pourtant un poëme epique, s' il estoit constitué de mesme, c' est-à-dire, que le sujet fust une fable, un discours inventé pour former les moeurs par des instructions deguisées

p69

sous l' allegorie d' une action. Ce qui suit marque bien que M. De La M. N' a aucune idée du poëme epique,... etc. En quoy cela met-il M. De La M. Plus au large ? Il s' imagine donc que l' Iliade et l' Odyssée sont deux poëmes tres differents ? Erreur pitoyable ! Ils ne sont differents que par le sujet. L' Iliade nous represente tous les maux que la division des chefs cause dans un parti ; et l' Odyssée nous remet devant les yeux ceux que l' absence des princes cause dans leurs estats ; mais ils sont tous deux une mesme sorte de poëme, c' est-à-dire, qu' ils sont tous deux une fable inventée pour former les moeurs par des instructions deguisées sous les allegories d' une action. Tout ce qui n' aura pas cette qualité, ne sera nullement poëme epique. M. De La M. Pour se mocquer des conditions du poëme epique, et pour en appeller, adjouste,... etc.

p70

M. De La M. Entasse icy beaucoup d' expressions qu' il n' entend point, parce qu' il n' a jamais bien medité sur les regles du poëme epique, et sur leur verité. Oüy sans doute il le faut, car si elle n' estoit pas feinte, elle ne seroit pas une fable comme il faut qu' elle le soit indispensablement ; mais quoy-qu' elle soit feinte, cela n' empesche pas qu' elle ne puisse estre tirée d' un sujet veritable, car la fiction peut-estre tres bien d' accord avec la verité, comme Aristote le démontre quand il dit,... etc. On peut voir

sur cela les remarques de M. Dacier,
où cette doctrine est tres clairement

p71

expliquée. Continüions.

il faut qu' elle soit grande. M. De La
M. Se trompe, ce n' est pas une necessité
qu' elle soit grande, comme on le
verra plus bas. La colere d' Achille est-ce
une action bien grande ?

qu' elle se passe entre des roys. pourquoi
M. De La M. Veut-il restreindre
cela à des roys ? Aristote dit que ce
doit estre l' action de grands personnages.
Et Horace,... etc.,

des roys et des grands capitaines.
qu' elle ne remplisse qu' un certain espace
de temps. il n' est pas vray que la
durée de l' action du poëme epique soit
limitée ; il n' y a point sur cela de regles
certaines, *il n' y a point de temps prescrit*
à l' epopée, dit Aristote, c' est-à-dire,
que le poëme epique embrasse plus
ou moins de temps selon la nature de
l' action qu' il represente. Si c' est une
action violente elle ne durera que peu
de jours, comme on le voit dans l' Iliade.
Si c' est une action douce, elle
durera plus long-temps, comme on le
voit dans l' Odyssée. Toute cette matiere

p72

a esté fort bien traitée dans la *poëtique*
d' Aristote , Chap. 25 et dans le
P. Bossu, Liv. 2 Chap. 18 et Liv. 3
Chap. 12.

qu' elle ne marche qu' avec le ministere
des dieux. M. De La M. A beau s' y
opposer ; ce ministere y est absolument
necessaire. Car comme le merueilleux
doit regner sur-tout dans le poëme epique,
rien n' est si capable de l' y jetter
que cette presence des dieux.

que la narration mesme soit d' une
certaine estenduë. voicy la regle que M.
De La M. A le plus d' interest de combattre
et de renverser ; car un homme qui abrege

Homere et qui oste plus des
trois quarts de son poëme, doit establir
que l' estenduë de la narration doit estre
extremement reduite. En effet, si
Homere n' a donné à sa narration que
l' estenduë qu' elle doit avoir, la hardiesse
de M. De La M. N' est pas la hardiesse
d' un homme sage. Je crains fort
pour luy si on prend la peine d' examiner
ce qu' Aristote nous enseigne dans
le Chap. 7 de *sa poëtique* , où après

p73

nous avoir dit que la beauté de tous les
estres composez de parties, consiste
non-seulement dans l' ordre, mais dans
une grandeur juste et raisonnable, asseûre
que plus une tragedie aura d' estenduë,
plus elle sera belle dans sa grandeur,
pourveu qu' elle ne croisse que
jusqu' à ce que le sujet puisse estre veû
tout ensemble, sans que la veûë s' égare
ni se confonde. Et dans le Chap. 25
il regle la durée du poëme epique, et
veut qu' il puisse estre leu tout entier
en un seul jour. M. De La M. A bien racourci
cette estenduë ; on peut lire son
poëme en deux ou trois heures. Mais
je ne sçay comment son poëme tout
court qu' il est, est fort long, et celui
d' Homere, qui a quatre fois cette estenduë,
paroist fort court.
Après que M. De La M. A si bien détaillé
toutes les qualitez du poëme epique
qu' il a si bien comprises, et dont
il luy sied si bien de se mocquer, il adjouste
en nous insultant,... etc.

p74

Ce ton-là n' est-il pas seant à un homme comme
M. De La M. ? On a demonsté que ces
qualitez sont essentielles au poëme epique,
parce que telle est la nature de ce
poëme ; mais on ne dit pas que telle est
sa nature, parce que ces qualitez se trouvent
dans les poëmes d' Homere ; on
dit seulement qu' elles sont dans les poëmes

d' Homere, parce que ce poëte a
connu par la force de son genie que ces
qualitez luy convenoient. Et dans la
suite tous les siecles ont consacré ces regles
en approuvant ses poëmes, et en
méprisant ceux où l' on a suivi celles
que M. De La M. Voudroit rappeler.
Remarquez en passant cette beveuë de
M. De La M. C' est... etc.
Il a crû qu' elles n' estoient que dans un
de ses poëmes, et elles sont également
dans tous les deux. Elles sont de mesme

p75

dans l' Eneïde, Virgile en ayant si bien
connu la necessité, qu' il s' y est assujetti.
Ces dernieres paroles,... etc., sont une pitoyable
raillerie dont tous ces faux critiques se sont
servis pour affoiblir l' autorité de ces
maistres de l' art qui leur sont tres contraires.
Cette autorité est d' un tres
grand poids dans l' esprit des veritables
sçavants, mais il est faux que leurs décisions
soient plus considerables que le
succés de ces poëmes d' Homere ; puisque
ce n' est que sur ce grand succés
que ces grands hommes ont formé
leurs décisions. Car qu' ont-ils fait
quand ils ont donné les regles de cet
art ? Ils ont examiné ces poëmes et recherché
pourquoy ils avoient tant plû
dans tous les siecles ; et après en avoir
trouvé les raisons, ils ont formé sur cela
les regles. Ainsi les sages reçoivent
ces regles, non parce qu' Aristote et
Horace les ont données, ni mesme parce
qu' Homere les a suivies, mais parce
que les ouvrages, d' où on les a tirées

p76

ont plû. Car comme M. Dacier l' a
prouvé dans sa preface sur la *poëtique* ,
les regles ne sont faites que sur ce qui
plaist, et elles ne tendent qu' à montrer
le chemin qu' il faut tenir pour plaire.
Cela couronne dignement tout ce qu' il vient de
debiter avec tant de capacité et de goust.

Ces consequences seroient l' ouvrage
du préjugé si elles estoient telles qu' il
les suppose. Ce que je viens de dire
suffit pour détruire cette supposition.
M. De La M. Appelle tousjours *préjugé*
dans les autres ce qui est fondé sur les
autoritez les plus respectables et les
plus seûres, et *raison* en luy, ce qu' il
avance contre la décision de tous les
âges.
Il y auroit une infinité de choses
à dire sur ces deux lignes. On pourroit
peut-estre trouver aujourd' huy

p77

quelque secret admirable pour conduire
seûrement les vaisseaux sur la
vaste mer. Mais la boussole l' a fait jusqu' icy,
et je ne crois pas qu' il y ait des
pilotes assez insensez pour abandonner
ce cadran et pour se fier à quelque autre
invention qui pourroit aussi-bien
les égarer que les conduire. Il est vray
de mesme qu' à parler generalement, ce
qui a plû n' exclut pas les autres moyens
de plaire, et qu' on peut s' ouvrir d' autres
chemins. C' est à celui qui le hazarde,
à voir s' il a assez de force pour
le faire sans s' égarer. Virgile l' a fait, car
la fable de l' Eneïde n' a pas cette simplicité,
qu' Aristote a trouvé si divine
dans Homere ; et le poëte latin, comme
le P. Le Bossu l' a remarqué, s' est assez
éloigné des vestiges du poëte grec
pour mériter comme luy la gloire d' une
premiere invention. Mais les virgiles
sont rares. D' ailleurs c' est par la difference
de sa matiere qu' il est different,
et nullement par la forme qui est tousjours
la mesme. Je diray seulement que
quand les regles d' un art ont une fois

p78

esté trouvées, et que l' approbation de
plusieurs siecles a prouvé que c' estoit le
veritable chemin pour plaire, il est impossible
de plaire par un chemin tout

opposé. Je dis l' approbation de plusieurs
siecles, car c' est le temps et le
consentement general des hommes qui
consacrent nos productions. Cela est si
vray que si le poëme de M. De La M.
Passoit à la posterité, et avoit un jour
le sceau de plusieurs siecles, un autre
poëte comme luy seroit autorisé à estropier
Virgile, comme il a estropié
Homere, et on ne seroit pas en droit
de le blasmer. Voilà la suite des erreurs
où M. De La M. Est tombé. Ce n' est nullement
le recit d' une action qui caracterise
le poëme epique, c' est le recit
d' une action allegorique inventée
pour former les moeurs. C' est la fable
qui est l' ame de ce poëme, comme je
l' ay desja dit ; et toutes les autres conditions,
dont je viens de parler, y sont

p79

si necessaires, que sans elles le poëme
seroit tres mauvais, mesme avec la fable,
et ne réussiroit point.
Voilà une conclusion digne de
ses principes ; il ne faut pas la laisser passer
sans en découvrir les erreurs, car
elles sont en grand nombre. Premièrement
il n' est pas necessaire que l' action
du poëme epique soit ni grande, ni
agréable ; l' action la plus commune et
la plus horrible d' un grand personnage
y réussira merveilleusement, et l' action
la plus grande d' un homme du commun
n' en pourra jamais faire la matiere.
Voilà desja une grande erreur. En
voilà une autre qui n' est pas moindre,

p80

*qu' elle se passe entre des roys ou des
personnes moins distinguées .* Cela est
entierement opposé à la pratique constante d' Homere,
et de Virgile, et aux regles
d' Aristote et d' Horace, qui exigent
également que l' action se passe, non
entre des personnes mediocres, mais entre
des princes et des roys, ou des gens

de pareille autorité, comme les généraux
d'armée. Ni l'un, ni
l'autre ne parlent point de *grandes actions* ,
ni d'actions agréables, mais simplement
d'actions . Et ils veulent tous

p81

deux que ce soient les actions des plus
grands personnages, des grands capitaines,
des princes et des roys. Le poème
qui imiteroit l'action d'un bourgeois,
seroit tres ridicule, ou du moins
burlesque.
Autre erreur fondamentale qui détruit
la nature du poème epique, où le merveilleux
est absolument nécessaire. Un
poème où l'on se contenteroit des causes
naturelles, seroit bien maigre et bien
ennuyeux. Et il est si peu vray que la
Pharsale et le Lutrín soient aussi-bien
des poèmes epiques que l'Iliade, que
jamais personne ne leur a donné ce
nom. Et jamais M. Despreaux luy-mesme
n'a voulu faire passer son Lutrín
pour tel. Ce sont des poèmes, mais
non des poèmes epiques.
M. De La M. Finit cet article par cette
sage maxime,... etc.

p82

Il fait bien voir luy-mesme qu'à la
faveur de cette supposition on peut de
plein droit se plaire à un méchant ouvrage,
et le préférer à un bon. C'est
pourquoy la précaution qu'il prend est
tres sensée ; il s'engage à ne pas traiter
nostre goust, d'ignorance et de mauvais
sens, pour obtenir de nous la mesme
complaisance. Autant qu'il est imprudent
dans les partis qu'il embrasse, autant
est-il judicieux dans les conditions
qu'il exige. Je ne me serviray point de
termes qui luy puissent déplaire, et je
m'en passeray avec plaisir à cause de
l'estime que j'ay pour son mérite ; je
voudrois pouvoir ménager ses fautes,
comme je ménageray mes expressions.

à peine a-t-il fini cet article qu' il en commence un nouveau par une vieille erreur où l' on estoit avant Aristote, c' est-à-dire, avant que l' art du poëme epique fust bien demeslé et bien connu. C' est que toute la vie d' un heros peut estre le sujet d' un poëme epique.

p83

Il est si naturel et si ordinaire à M. De La M. D' estre dans l' erreur, que quand il en sort, il ne sçait par quel miracle cela s' est fait, et il y rentre le plustost qu' il luy est possible. Cette erreur est encore plus capitale que toutes celles que je viens de refuter, car elle ruïne le fondement du poëme epique, qui est l' imitation, non de plusieurs actions, mais d' une seule action. Et voicy comme Aristote le prouve. Ce

p84

grand critique juge l' unité d' action si indispensablement necessaire, qu' il asseûre que ceux qui prendroient pour sujet toutes les actions d' un heros, seroient obligez de les reduire à cette unité ; et comment cela seroit-il possible ? Mais dit-on, l' unité du heros fait l' unité d' action. C' est ce qu' Aristote détruit et par des raisons et par des exemples, car il adjouste,... etc. Voilà donc cette mauvaise methode décriée par le mauvais succès de tous les poëmes où on l' avoit suivie, que le temps a détruits, et dont on n' a conservé la memoire que pour les mépriser, et pour détourner les poëtes de suivre cet exemple. Aristote oppose ensuite à cette malheureuse

p85

conduite, celle d' Homere : ... etc. Il ne se contente pas de ces preuves, il rend encore cela plus sensible par l' exemple de toutes les autres imitations.

En effet toutes les autres imitations, la

p86

peinture, la sculpture, l' architecture,
et tous les autres arts ne se proposent
que d' imiter une seule chose. Aristote
confirme son sentiment et le met encore
dans une plus grande évidence
dans le Chap. 18 où il enseigne aux
poètes la méthode qu' ils doivent suivre : ... etc.
Comment seroit-il possible de dresser
une fable de toute la vie d' un heros, et
d' épisodier cette fable par ses circonstances,
lorsque toutes les actions seroient
indépendantes, et feroient chacune
un tout parfait, au lieu de faire
une circonstance, qui est la nature de
l' episode. Ceux qui voudroient soustenir
une opinion si estrange, se jetteroient
dans d' infinies absurditez.
Cette doctrine d' Aristote est encore
celle d' Horace dans sa poétique : ... etc.

p87

Et il s' explique plus clairement dans la suite.
Aprés Horace on s' est encore confirmé
dans cette saine doctrine par le
mauvais succès des poètes, qui s' en sont
éloignez. Stace dans son Achilleïde
a voulu chanter son heros tout entier,
et son poème, bien loin d' estre un poème
epique, n' est qu' un recit historique
et sans fable. C' est comme si on
joignoit ensemble toutes les fables qui
ont esté faites sur les aventures du loup,
ou du rat, et qu' on appellast cela un
poème epique.
Si Stace dans son Achilleïde a corrompu
l' unité du sujet par la multiplicité
des fables, dans sa Thebaïde il l' a
corrompuë encore par des episodes irreguliers
et défectueux ; et le mauvais
succés de ces deux poèmes confirme la
nécessité de l' unité de l' action, telle
qu' Homere et Virgile l' ont employée,
et dont Aristote et Horace ont donné
de si belles leçons.

entré dans ces veûës d' Aristote et d' Horace, et les a expliquées admirablement.

M. Dacier dans ses remarques sur *la poétique d' Aristote* les a confirmées avec beaucoup de solidité ; de sorte qu' on ne peut comprendre comment

M. De La M. A voulu renouveler une doctrine si contraire à la pratique des plus grands poëtes, qui a esté proscrite par les critiques anciens et modernes les plus sensez, et, ce qui est encore plus considerable, qui a esté flestrie par le mauvais succès de tous les poëtes qui ont eu la folie de la suivre long-temps avant le siecle d' Aristote, et plusieurs siecles après.

Comme le poëme dramatique est le mesme à certains regards que le poëme epique, car il demande également la fable et l' unité d' action, il luy est arrivé aussi parmi nous la mesme chose qui estoit arrivée au poëme epique ; avant que cet art fust bien connu, une tragedie renfermoit toutes les aventures d' un heros.

Si les principes que M. De La M. Propose

estoiënt reçeûs, la tragedie retomberoit dans cet ancien desordre. Et ne seroit-on pas bien fondé à venir nous dire que le partage de la tragedie en cinq actes donne lieu de distribüer dans ces cinq parties les cinq âges du heros, son enfance, son adolescence, son âge viril, sa vieillesse, et sa caducité.

Par-là on auroit le heros entier ; on ne perdrait pas une seule de ses aventures. Cela ne seroit-il pas bien divertissant ? En verité M. De La M. Tient bien sa parole, il contredit franchement les opinions les plus reçeûës ; il ne se rend aux décisions humaines, qu' autant qu' il en est éclairé ;

et par malheur pour luy, on voit
qu' elles l' esclairent fort rarement.
Cette conclusion est digne des premisses.
Il traite ensuite, de l' art particulier
d' Homere, et il nous avertit que ce
poëte a cherché sur-tout à attacher, à

p90

émouvoir, et à surprendre. On peut
remarquer en passant cette gradation
où l' ordre est tres mal observé ; car la
surprise précède et cause l' émotion, et
l' une et l' autre causent l' attachement,
mais cela ne merite pas de nous arrester ;
il y a icy des erreurs plus importantes.
En traitant des moyens qu' Homere
a choisis pour arriver à ces trois
fins, ce censeur tombe, selon sa coustume,
dans des erreurs capitales. Sur
le moyen d' attacher, il s' imagine que
l' art d' Homere consiste à avoir choisi
le plus grand interest qui pust frapper
des peuples,... etc. Il trouve qu' une femme
du caractere d' Helene, ne meritoit ni
d' estre redemandée, ni d' estre retenuë ;
mais outre que Menelas et Agamemnon
ne devoient pas laisser Helene à
ses ravisseurs, et qu' ils estoient obligez
de venger cette injure, les larmes et
le repentir de cette infidelle auroient

p91

deû adoucir la dureté de M. De La M.
Et sa grande beauté le porter à pardonner
à Paris de vouloir la retenir. Sans
chercher à justifier ni la femme ni le
mary ni l' amant, ne veut-il jamais
concevoir que la guerre de Troye et
l' enlèvement d' Helene ne sont pas le
sujet de l' Iliade, que c' est la seule colere
d' Achille ? Il est vray, comme le
P. Le Bossu la monstré, que pour s' accommoder
aux moeurs et au genie des
grecs ses auditeurs, pour les attacher
à la lecture de son ouvrage, et pour
gagner leur approbation par leurs

loüanges, il a feint que cette action
s' estoit passée au siege de Troye, et que
ces princes si braves, et ces peuples
qui demeurent victorieux, estoient
grecs et les peres de ceux qu' il vouloit
flatter, et c' est, sans contredit, une
grande adresse. Mais encore une fois,
ce n' est pas là le sujet de l' Iliade, et
ce n' est pas en quoy consiste l' art d' Homere.
Il auroit pû attacher sa fable à
toute autre histoire, sans que son poëme
eust esté moins interessant. Nous

p92

ne prenons aujourd' huy nul interest à
la Grece ni à la guerre de Troye, et
nous ne sommes pas moins touchez de
ce poëme que les grecs. C' est que le
sujet est le mesme pour nous qu' il estoit
pour ces peuples, et dans tous les
temps il attachera également tous les
esprits.
Sur le moyen d' émouvoir, il reconnoist
ce que Aristote a dit de l' adresse
d' Homere, qu' il quitte souvent sa narration
pour faire parler ses personnages.
Mais comme il est plus délicat et plus
fin critique que ce philosophe, il trouve
dans cela mesme un grand défaut.
Quel homme c' est
que M. De La M. ! Dans les endroits mesmes
où le charme séduisant empesche
les autres hommes de sentir que ce
charme est une faute, il le sent luy, et
il condamne ce que les autres admirent.
M. De La M. A si bien découvert ces fautes

p93

charmantes dans le poëme d' Homere,
qu' il n' y tombe point dans le
sien.
Sur le moyen de surprendre, il a
bien connu qu' Homere a cherché le
merveilleux, mais il accuse ce poëte
d' avoir negligé la surprise, qui demandoit
plus d' adresse et qui paroist aussi
plus importante, c' est de préparer les

événements sans les faire prévoir.

p94

C' est ainsi que s' explique M. De La M. Et nous allons voir que sa dialectique est la dialectique du mauvais goust. Il y a deux sortes de surprises, l' une quand on voit arriver tout d' un coup des choses ausquelles on n' a point esté préparé, et qui n' ont pas esté annoncées ; et l' autre quand il en arrive qui ont veritablement esté annoncées, mais dont on a caché les moyens qui doivent les amener. Jamais personne n' a dit que les premieres ne fussent pas vives et interessantes, ni qu' elles fussent pueriles, ni qu' il fust de la nature du poëme de les dédaigner quand elles sont bien amenées, et qu' elles naissent naturellement du fond du sujet. Et il est faux qu' Homere ne les ait pas connuës, car il y en a de cette nature dans l' Iliade, et encore plus dans l' Odyssée, comme M. De La M. Le verra quand il luy prendra fantaisie de mutiler encore ce poëme. Il n' y a qu' à entendre sur cela le précepte

p95

d' Aristote, quand il parle de ces surprises qui doivent regner dans le poëme epique, et dans le poëme dramatique. Voilà donc les surprises jugées nécessaires dans le poëme. Et Homere ne les a nullement évitées, comme il plaist à M. De La M. De le luy reprocher. Que Minerve declare que Diomedé va faire de grands exploits ; que Jupiter annonce qu' il va relever la gloire d' Agamemnon, et qu' un tel heros va perir, cela n' est point du tout contraire à cette surprise, car le merveilleux qui naist de cet enchaînement de choses, s' y trouve toûjours. De là vient qu' on prend tant de plaisir aux tragedies dont on sçait tout le noeud et tout le denoïement, car on oublie

qu' on les sçait, et on se preste à ces surprises
 la dernière fois comme la première :
 marque sûre que ce qui est annoncé,
 peut encore surprendre quand les
 moyens qu' on employe pour l' amener,
 sont naturels, et que les choses naissent
 les unes des autres. J' ose dire même que
 ces dernières font plus d' honneur au
 poète, et marquent bien mieux la force
 de son art. Car quelles ressources ne
 faut-il pas avoir en soy pour m' attacher
 et me surprendre par une chose dont
 on m' a déjà averti, et pour faire sur moy
 malgré cet avertissement, une impression
 aussi forte que si je n' avois rien sçû ?
 Voilà des efforts dont un génie médiocre
 ne sera jamais capable, et que ceux
 qui ont le goût de la poésie admireront
 toujours dans Homère. Et pour ce qu' il
 dit de Jupiter qui fait aux dieux un
 abrégé exact du reste de l' action, il a
 égard à ce que Jupiter dit au commencement
 du 15 Liv. Où en effet il annonce
 ce qui arrivera dans la suite ; mais outre
 que cela se passe entre Jupiter et Junon,
 ce morceau est placé là avec beaucoup

d' art, car, comme je l' ay remarqué,
 ce poète pour relever la majesté de
 Jupiter qui a été surpris un moment
 par Junon, fait que ce dieu expose ce
 que sa providence a déterminé. Par ce
 moyen Jupiter fait connoître que c' est
 en vain qu' on forme contre luy des ligue,
 et que rien ne peut s' opposer à ses
 décrets. Et ce léger crayon, que Jupiter
 donne de la fin du poème, bien loin
 d' estindre la curiosité, ne fait que l' enflammer.
 M. De La M. Accoustumé aux
 surprises de nos romans, ne fait cas que
 des premières ; heureusement il en a
 presté une à Homère dans le combat
 de Patrocle et d' Hector ; elle est très
 digne de l' Iliade de M. De La M. Mais

tres indigne de celle d' Homere ; car elle
defigure entierement cet endroit qui est
tres serieux, et y jette un comique tres
risible, comme je le feray voir quand
j' examineray le poëme.

M. De La M. Cherche des regles pour
ajuster le merveilleux avec le vraysemblable.
Et il est certain que le vraysemblable
doit toujours l' accompagner.

p98

Mais cet escrivain n' a pas assez connu
jusqu' où l' on peut pousser le merveilleux
dans le poëme epique, ni jusqu' où
le poëte peut et doit compter sur la credulité
des hommes. Aristote nous dit
que dans le poëme epique on a la liberté
de pousser le merveilleux au delà
de la raison : ... etc.

Mais il ne faut pas s' imaginer
qu' il conseille par là aux poëtes
de mettre dans l' epopée des choses
évidemment impossibles ou incroyables,
et qu' il leur donne une pleine liberté
de les porter à un excès qui détruit
ouvertement la vraysemblance, et
qui choque la raison. Comme dans la
tragedie le vraysemblable l' emporte
sur le merveilleux sans l' en bannir, dans
le poëme epique le merveilleux doit
l' emporter sur le vraysemblable sans le

p99

destruire. Et pour faire voir combien
le poëte doit estre attaché au vraysemblable,
le mesme Aristote dit dans le
mesme chapitre : ... etc. On n' a qu' à lire tout ce
chapitre avec les remarques de M. Dacier,
et l' on verra avec quel art merveilleux
Homere a sçû allier des choses
qui paroissent si incompatibles. Alliage
qui luy a fait donner par Aristote cet
éloge,... etc. En mesme temps on sera surpris
de l' audace de M. De La M. Qui sans
avoir jamais approfondi cette matiere,
et sans la connoistre, vient nous debiter
ses preceptes, et accuser indirectement

Homere d' avoir cherché à amuser des

p10
0

hommes faits, par des fictions qui n' estoient
propres qu' à charmer des enfants.

En verité c' est un malheur d' avoir
tant d' esprit.

Voilà comme parle M. De La

M. Et il fait ensuite une longue énumération
des miseres de ces dieux. En

quoy il est fidelle copiste de Desmarets
qui fait un grand chapitre pour prouver
qu' Homere et Virgile n' ont sçû

donner que de miserables idées de leurs
dieux et de leurs heros. S' il ne vouloit
parler que du culte qu' on rendoit à ces
dieux si miserables, il auroit raison. Il
falloit estre dans l' imbecillité de l' enfance
pour adorer des dieux si foibles.

Mais il ne s' agit point icy de culte ; qui
est-ce qui ne sçait pas que le paganisme
estoit la derniere vanité ? Il s' agit du

p10
1

poëme epique, et de l' effet qu' y produisent
ces dieux. En verité M. De La

M. Ne paroist pas mieux instruit de la
theologie des payens, que de l' art du
poëme epique.

Mais M. De La M. Devoit se souvenir qu' en cent
endroits Homere appelle le dieu souverain,
pere des dieux et des hommes .

Voilà bien des fautes entassées

par l' ignorance où est M. De La

M. De la theologie des payens. Il devoit
sçavoir que toute l' antiquité profane

a tenu que les dieux inferieurs

estoit corporels, que par consequent
ils pouvoient estre assujetis à toutes les

infirmitez, et à toutes les miseres ausquelles
les corps sont sujets. Homere

pouvoit mesme les faire mortels, mais

il ne l' a jamais fait ; quoyque mortels

par leur nature, il les a tousjours conservez

dans l' immortalité que Dieu leur communiquoit. Cela est si vray que jamais on ne voit mourir un dieu dans Homere, ils sont blessez, ils souffrent, mais ils ne meurent point. Jupiter pourroit les anéantir, mais il ne le fait pas ; jamais il ne les menace de les faire mourir, mais seulement de les précipiter dans le Tartare. Voyez ce qu' il dit à Mars dans le 5 livre P. 235. Ainsi ce que M. De La M. Trouve tres monstrueux, est au contraire tres sensé, et s' accorde dans ce dernier point avec nostre theologie, qui enseigne que quelques anges, tout immateriels qu' ils sont, ont esté precipitez dans l' enfer pour leur rebellion.

Aulieu d' invectiver contre ces dieux d' Homere, M. De La M. Devoit s' attacher à combattre ce que j' ay avancé dans ma préface sur l' Iliade pour les justifier. Il devoit refuter le sentiment du R. P. Le Bossu, qui n' a pas craint de dire que les fictions d' Homere meritent plus de loüange que de blasme.

Je ne repeteray point icy ce que j' ay dit pour faire voir qu' à l' égard des luges, des combats des dieux, de leurs playes, de leurs supplices, de leurs emprisonnements, et de la chute d' un dieu précipité de l' olympe, Homere est à couvert de nos censures ; car non seulement ce poëte n' a fait en cela que suivre la renommée, et ce que la theologie avoit publié avant luy ; mais l' escriture sainte elle-mesme nous presente des exemples et des expressions conformes qui meritent tout nostre respect et toute nostre veneration. Je défie la theologie de M. De La M. De rien opposer de solide à ce que j' ay relevé dans

Homere pour faire voir la conformité de plusieurs de ses idées avec beaucoup de veritez de nos livres saints. Homere reconnoist un dieu superieur, de qui tous les autres dieux estoient dépendants. Il establit par tout la liberté de l' homme, une double destinée si necessaire pour accorder cette liberté avec la predestination, l' immortalité de l' ame, et les peines et les recompenses après la mort. Il a reconnu cette grande verité, que les hommes n' ont rien de bon qu' ils n' ayent reçeu de Dieu ; que c' est de Dieu que viennent tous les bons succès dans ce qu' ils entreprennent, qu' ils doivent les demander par leurs prieres, et que tous les malheurs qui leur arrivent ils se les attirent par leur folie, et par le malheureux usage qu' ils font de leur liberté. Enfin il a connu que la providence s' estend sur les animaux mesmes. J' ay fait voir que ce qu' Homere dit de Vulcain précipité du ciel, et de la menace faite par Jupiter aux dieux inferieurs, de les précipiter dans les profonds abysses du Tartare

tenebreux, et ce qu' on lit dans le 19 Liv. Que Jupiter précipita du ciel le demon de discorde et de malediction, marquent certainement que la tradition avoit répandu de son temps quelque connoissance des estonnantes veritez que les prophetes et les apostres ont ensuite plus clairement expliquées, et developpées. Mais toutes ces veritez estonnantes dans un payen ne calment pas le zele de M. De La M. Quelle phrase empoulée et pathetique ! Ne diroit-on pas que le R. P. Le Bossu et moy avons voulu relever les autels de ces dieux, et estre plus payens que les payens mesmes ;

et tout cela parce qu' on a fait voir
qu' Homere avoit souvent fait des
dieux de nos vertus et de nos vices.
C' est là veritablement parler sans sçavoir
ni ce qu' on veut dire, ni ce qu' on
dit. C' est parler comme les visionnaires
de Desmarets.

p10
6

J' ay encore fait voir que tout ce qui
paroist dans Homere de plus contraire
à la divinité, se sauve par le moyen des
allegories. Et c' est ce que la pieté de
M. De La M. Ne peut souffrir.
Voilà un terme un peu fort,
et dont je pourrois estre scandalisée.
Mais un reproche si vain et si frivole
de la part de M. De La M. Ne m' offense
point, je pardonne cette chaleur à un
homme qui a plus fait et lû d' opera,
qu' il n' a lû de livres de l' escriture et
de traitez de theologie ; je pourrois
luy faire voir par des exemples sensibles
ce que c' est que le scandaleux qu' il
ne connoist point assez. Mais je luy diray
seulement que je suis tres contente
de scandaliser comme l' archevesque
de Thessalonique, Eustathe, comme
le P. Le Possu, comme les plus excellents
critiques qui ont travaillé sur l' escriture,
comme le sçavant religieux

p10
7

qui nous donne actuellement un commentaire
litteral sur tous les livres
saints ; tout le monde ne peut pas édifier
comme M. De La M. Il s' applaudira
tant qu' il voudra des loüanges que
quelques ignorants donneront à son
zele sans connoissance ; et moy je me
contenteray du témoignage que des
religieux des plus sçavants, et des plus
pieux qui soient dans l' eglise, ont rendu
à mes explications, et à mes petites
découvertes, qu' ils ont regardées comme

de nouvelles preuves de la verité
de la religion, par la lumiere qu' elles
répandent sur certains faits, et sur certaines
expressions aussi extraordinaires,
qu' admirables et respectables.
Je viens au sentiment particulier
qu' il plaist à M. De La M. De nous rapporter
de M. Despreaux, sur la bizarrerie,
et l' indécence des dieux d' Homere.

p10
8

M. Despreaux est bien-heureux d' avoir
eu un ami si fidelle qui après sa
mort revele les secrets qu' il luy avoit
confiez, et qu' il n' avoit pas voulu rendre
publics. Mais moy, qui connoissois
M. Despreaux mieux que luy, qui ay
plus souvent parlé d' Homere avec luy,
qui sçavois toute l' indignation que cette
entreprise de M. De La M. Luy inspiroit,
et qui est connuë de tous ses
amis, j' ose dire que jamais M. Despreaux
n' a pensé une chose si insensée :
jamais il ne luy est venu dans l' esprit... etc.

p10
9

Comment auroit-il presté à Homere une idée si
extravagante ? Je ne veux pourtant pas
douter de la bonne foy de M. De La M.
Un homme pieux comme luy ne sçauroit
mentir, je dis seulement qu' il a
expliqué M. Despreaux comme il explique
Homere, il luy fait dire tout
autre chose que ce qu' il a dit. M. Despreaux
luy avoit donc dit, et j' ose l' asseûrer
comme si j' avois esté presente,
car je sçay quel estoit son sentiment sur
cela, et ses amis le sçavent comme
moy, il luy avoit dit qu' Homere s' estoit
servi tres heureusement de ce que
la theologie de son temps avoit publié
des dieux, et qu' il l' avoit fait entrer
dans son poëme en premier lieu
pour le rendre plus merveilleux, car
c' est à quoy la presence des dieux est

tres necessaire, et ensuite pour égayer sa matiere en certains endroits, et pour adoucir le ton severe des combats. C' est ce que M. Despreaux pensoit, et c' est ce qu' ont pensé tout ce qu' il y a eu de

p11
0

sages critiques. Et c' est ainsi qu' Eustathe s' en est expliqué. Comment peut-on s' imaginer qu' Homere ait eu dessein... etc. ? C' est une imagination monstrueuse qu' Homere estoit incapable d' avoir, et que M. Despreaux estoit incapable de luy prester. Mais M. De La M. Accommode tout à ses veûës, aux dépens de qui il appartiendra. Ce qu' il adjouste des deux sortes de jugements que nous formons sur les ouvrages d' esprit, est incomparable.

p11
1

C' est pourquoy il prit sagement le parti de le loüer,... etc. Il y a du plaisir à voir ces beaux esprits deviner si juste. M. De La M. Connoist nostre siecle, comme Saint-Sorlin a connu Horace. On est aujourd' huy si retenu ; on se mocque d' Homere et des anciens dans le cabinet, et par timidité et par respect humain on les loüe et on les admire en public ; il n' y a que les Saint-Sorlin, les P. Et quelques

p11
2

autres qui ont adopté leurs sentiments comme M. De La M. Qui pleins de courage, et foulant aux pieds cette crainte et ce respect servile, osent heurter ce déguisement trop general, et s' en mocquer sans aucune contrainte. Il pourroit déceler sans doute beaucoup de ces lasches circonspects, comme nous venons de voir que Saint-Sorlin a décelé

Horace. En verité M. De La M. Auroit esté bon conspirateur ; il n' auroit pas tenu à luy qu' il n' eust gagné bien des gens en leur insinuant que tous ceux qui en public leur paroisoient les plus opposez à la conjuration, estoient ses complices.

Il est si naturel à M. De La M. De n' estre jamais dans le fait, qu' il n' y entre pas mesme quand il loüe Homere.

p11
3

Homere ne dit point que Jupiter ébransla le ciel... etc.

Et cela est tres different comme nous le verrons dans l' examen du premier livre.

Comment M. De La M. A-t-il pû croire que les dieux n' estoient que des personnages episodiques dans le poëme epique ?

Il est bien mal instruit. Les dieux y sont si necessaires qu' ils entrent dans le fond de la fable comme dans les episodes, et ils ne sont pas moins acteurs que les roys et les princes.

M. De La M. A trop d' esprit, c' est ce

p11
4

qui le rend si difficile. Ce denombrement avoit parû jusqu' icy non seulement exact et utile, mais encore tres agréable et tres ingenieux. En effet Homere, pour suppléer à l' action qui est l' ame du poëme, et pour corriger l' ennuy que peut donner la quantité de noms propres dont ce denombrement est chargé, l' a admirablement varié par des histoires anciennes, par des genealogies necessaires pour la suite, et par des descriptions charmantes qui font un veritable plaisir à ceux qui sentent ce que c' est que poësie. Un des esprits les plus delicats de nostre siècle l' ayant lû un jour dans ma traduction mesme, en fut si charmé, qu' il ne pouvoit

se lasser d' admirer l' art d' Homere.
Denys D' Halicarnasse y a découvert
de grandes beautez. Mais je louë la
prudence de M. De La M. D' avoir condamné
ce qu' il vouloit rejeter. Je luy
diray seulement que puisque de son
propre aveu ce denombrement est utile
pour la suite du poëme d' Homere,
cette utilité manque dans le sien.

p11
5

des heros.

M. De La M. N' a pas mieux jugé des
heros d' Homere que de ses dieux. Il falloit bien
s' attendre que la vanité des heros
d' Homere ne pourroit trouver grace
devant les yeux de M. De La M. De ce
poëte si éloigné de toute vanité et si
modeste ; de ce poëte si humble, qui
a mis à la teste de son livre une planche
où Homere conduit par Mercure,
vient luy remettre sa lyre, luy avoüer
que tout n' est pas précieux dans son
poëme, et le prier de choisir, de retrancher
tout ce qu' il y a de deffectueux,
et de le mettre en estat de ne
plus ennuyer, et de plaire. Un homme
de ce caractere ne pouvoit pardonner
aux heros d' Homere cette prétenduë
vanité. Mais Plutarque va répondre
pour ces heros à ce censeur si modeste,
et luy faire voir combien il s' est
abusé. Cet escrivain si judicieux et si

p11
6

estimable, sur-tout par son grand sens,
et qui connoissoit parfaitement Homere
parce qu' il l' avoit bien lû et bien
medité, nous enseigne qu' il est quelquefois
permis, sur-tout aux grands
hommes, aux hommes d' estat qui
manient de grandes affaires, de se
loüer et de parler magnifiquement
d' eux-mesmes, parce que les loüanges
qu' ils se donnent, ne partent jamais

d' arrogance, ou de presumption, ni
d' un vain appetit de gloire, mais d' une
raison solide qui les porte à se rendre
ce témoignage pour une bonne fin.
Voicy ses principes qui feront voir la
difference infinie qu' il y a entre un
homme sensé qui juge d' Homere parce
qu' il le connoist, et quelqu' un qui en
juge sans le connoistre. Il est permis
de se louer soy-mesme, premierement
quand il s' agit de répondre à des reproches
et à des calomnies. C' est ainsi que
Periclés se vante dans Thucide sans
qu' on puisse l' accuser d' arrogance, ni
d' ambition. C' est ainsi qu' Epaminondas
se louë parmi les thebains, et c' est

p11
7

ainsi que Scipion se glorifie à Rome. Et
c' est par ce principe que Plutarque fait
voir qu' il faut bien s' empescher de reprendre
Sthenelus lorsque dans le 4
Liv. De l' Iliade Pag. 157 il répond à
Agamemnon pour son ami Diomedes : ... etc.
Car il s' agissoit de repousser l' insulte
que le roy venoit de faire à Diomedes
en luy disant,... etc. ? C' est
par-là encore que tout ce qu' Ulysse dit
de son courage dans le mesme livre,
est tres bien placé, car il répond au reproche
injurieux que luy a fait ce prince.
La justice de leur cause leur donnoit
cette liberté de se louer eux-mesmes.
Et pour confirmer cette regle de
Plutarque, je suis bien aise de rapporter
icy ce que dit un jour un grand
capitaine à qui la France doit infiniment ;
il dit que quand on estoit mal-traité
il falloit se relever soy-mesme en
disant ce qu' on avoit fait de grand, et

p11
8

que quand on estoit bien traité, alors
il seioit bien d' estre modeste et humble.
Les grands hommes sont les mesmes

dans tous les temps. En second lieu cela est permis quand on est dans quelque malheur, parce qu' il y a du courage à se roidir ainsi contre la mauvaise fortune, et à faire voir qu' on ne meritoit pas le malheur où l' on est tombé ; car alors celui qui se vante, n' est trouvé ni superbe, ni presomptueux, mais grand et invincible. C' est ainsi que Phocion, qui toute sa vie avoit esté si modeste, s' élève et se glorifie quand il se voit condamné ; c' est par ce principe que Plutarque justifie ces paroles hautaines de Patrocle, qui en rendant le dernier soupir, dit à Hector dans le 16 Liv. Pag. 53... etc.

En troisième lieu cela est permis quand on a affaire à des ingrats qui oublient

p11
9

les biens qu' ils ont reçeûs. C' est ainsi que Themistocle, qui pendant qu' il avoit rendu de grands services à son pays, n' avoit rien dit, ni rien fait de superbe, quand il vit l' ingratitude des atheniens, alors il parla magnifiquement de luy-mesme, et fit valoir ce qu' il avoit fait pour eux. C' est par ce principe qu' Achille ne dit rien que de juste et de raisonnable quand il parle magnifiquement de ses exploits.

Mais quand on paye ses services d' ingratitude, il parle magnifiquement de ce qu' il a fait, et de tout ce qu' on doit à son courage. Il s' appelle franchement *le*

p12
0

plus vaillant des grecs . Il dit qu' il a pris douze grandes villes par mer avec ses seuls vaisseaux, et onze par terre. Et il asseûre... etc.

Car, dit Plutarque, où la vanterie fait partie de la justification, elle est non-seulement permise, mais loüable.

En quatrième lieu cela est permis,

quand les loüanges qu' on se donne,
sont des exhortations pour ceux à qui
l' on parle, et tendent à exciter parmi
eux une jalousie d' honneur, ou qu' il
s' agit de reprimer l' audace de quelques
insolents et de quelques superbes. Il y
a plusieurs endroits dans Homere qu' on
justifie par la dernière raison ; et c' est
par la première que Plutarque justifie
admirablement ce que Nestor dit de
ses proïesses dans le 7 Liv. Car c' est
par-là qu' il rendit le courage aux grecs
étonnez du deffi d' Hector, et fit ensorte
que neuf de leurs generaux se presenterent
en mesme-temps pour se disputer
l' honneur de se battre en combat
singulier contre cet ennemi si redoutable.

p12
1

En cinquième lieu, cela est permis
quand il s' agit de rendre le courage à
ceux qu' on voit étonnez et épouvantez.
C' est ainsi que Cyrus et qu' Antigonus,
qui par tout ailleurs estoient tres modestes,
parloient magnifiquement d' eux-mesmes
au milieu des armes et des
plus grands dangers. Car alors il s' agit
de donner à ses amis et à ses soldats sa
vertu, sa capacité, son courage pour
gages de la confiance qu' on doit avoir
en luy. Et c' est ce qu' Homere avoit
bien compris, dit Plutarque, car il fait
qu' Ulysse, voyant ses compagnons effrayez
de la fumée et des vagues, et du
grand bruit qui sortoient des gouffres
de Charybde et de Scylla, les rassure
en les faisant ressouvenir de son habileté
et de sa valeur qui luy avoient fait
trouver de si grandes ressources dans
des dangers encore plus grands : ... etc.

p12
2

Car dans les temps dangereux c' est
un point bien important pour le salut,
que la reputation et l' assurance d' un

homme qui joint à l' autorité de commandant,
l' experience éprouvée de
grand capitaine.

Que devient donc M. De La M. Avec
sa belle critique ? Il voit que ce dont
il fait un reproche aux heros d' Homere,
est non seulement ce qui se voit
tous les jours dans la vie civile ; mais
encore que c' est de la pratique mesme
de ces heros, que Plutarque a tiré des
regles tres sages pour faire voir comment
et en quelles occasions on peut
se loüer soy-mesme sans attirer l' envie,
et sans estre blasmé. Il verra dans la
suite que le mesme Plutarque, qui a si
bien justifié la vanité de ces heros,
confondra la sienne.

Les reproches que ce censeur fait à
ces mesmes heros, de colere, de cruauté,
d' impieté, et d' impolitesse, ne sont

p12
3

pas mieux fondez. Il faut que M. De
La M. N' ait rien lû, car s' il avoit lû les
histoires de ces anciens temps, Herodote,
Thucydide, Xenophon, Plutarque,
et l' histoire d' Alexandre, il y auroit
veû les mesmes choses qu' on lit
dans Homere, et il n' auroit pas fait à
ce poëte un reproche si peu sensé. Mais
s' il a ignoré ces exemples, il devoit au
moins estre instruit de son art, et un
grand poëte comme luy, devoit sçavoir
que la fable du poëme epique,
qui n' est nullement differente des fables
d' Esope et de Phedre, ne reçoit
pas moins regulierement pour ses premiers
et pour ses seuls personnages, les
hommes les plus lasches et les plus méchants,
que les plus genereux et les
plus dignes de loüange. Et il est certain
que la nature du poëme epique, la
pratique d' Homere, les preceptes d' Aristote
et d' Horace, et ce qui est encore
plus fort, la raison mesme nous enseignent
qu' il n' est pas necessaire que
les heros du poëme soient gens de bien

et vertueux, et qu' il n' y a aucune irregularité

p12
4

à les faire violents, perfides,
dénaturez et brutaux. Ainsi ils peuvent
estre grossiers, emportez, et se dire des
injures, sans que ce soit un défaut. Qui
ôteroit mesme à Achille les injures qu' il
dit à Agamemnon, détruiroit son caractere,
et le poëme par consequent
qui n' est fondé que sur cette colere, et
sur cet emportement.

Voilà des objections bien indignes
d' un homme d' esprit comme M. De La
M. Ne luy a-t-on pas dit cent fois
que dans toute l' Iliade, soit au camp
des grecs, soit dans la ville de Troye,
on ne voit que seditions, que fraudes,
que crimes, que passions brutales, que

p12
5

folie, qu' emportements criminels ? Agamemnon
est un roy que sa passion
aveugle. Menelas au desespoir d' avoir
manqué son coup, blaspheme le dieu
qu' il vient d' invoquer. Cet emportement
n' est que trop naturel aux hommes.
Et quant à l' impieté d' Achille, qui
outré de desespoir, dit à Apollon qui
l' avoit trompé par un vain fantosme : ... etc. Je
m' estonne que nostre censeur en ait
osé parler après ce que j' avois dit dans
ma remarque, je prie le lecteur de
la consulter.

Comme nostre censeur s' imagine
que l' Iliade est l' éloge d' Achille, il admire
le caractere de ce heros, et en
effet il est admirable, mais il tourne
contre luy tous les avantages qu' il a reçeûs
de la nature et toutes les faveurs
des dieux.

p12
6

De-là il conclut qu' il faudroit
rabattre beaucoup de sa valeur et
de son courage, si Homere n' avoit
trouvé l' art de relever son caractere en
establissant qu' Achille sçavoit qu' il seroit
tué à cette guerre ; sans cela sa force
prodigieuse, et le secours des dieux
le mettant hors d' estat de rien craindre,
on ne devoit pas luy faire un merite
de son intrepidité qui ne l' exposoit en
aucune maniere. Voilà un pitoyable raisonnement ;
si cette force, cette legereté,
et ce secours l' avoient mis certainement
hors d' estat de craindre la mort, nous
rabattrions autant de l' idée de son courage,
qu' il auroit eu de certitude de ne
point mourir ; mais comme elles le
laissoient dans toute la possibilité d' estre
tué, car les plus forts et les plus legers
perissoient dans ces combats, et les
dieux retiroient souvent leur secours
de ceux qu' ils avoient le plus protegez,
le courage d' Achille ne peut estre suspect,
et ses exploits ne peuvent estre
attribuez à sa force seule. La comparaison

p12
7

d' Achille avec un geant bien armé
qui combat contre une legion d' enfants,
et qui en fait un grand carnage,
est tres ridicule. Par la mesme raison
il ne faudra point admirer les exploits
et le grand courage de David. Il estoit
plus fort qu' Achille, car encore tout
jeune il avoit tué des lyons et des
ours, il avoit la legereté des cerfs.
Ses bras estoient forts et robustes comme
un arc d' airain. Dieu luy-mesme
avoit dressé ses mains au combat, et
l' avoit armé de force et de courage pour
la guerre. Il dit à Goliath : *je viens
à toy au nom du seigneur des armées,
et le seigneur te livrera entre mes mains .*
Selon les belles regles de M. De La M.

David n' a donc aucun merite d' avoir tué ce geant, car un geant ne couste pas plus à Dieu à défaire, qu' un enfant à un geant ; et cet exploit ne peut estre mis sur le compte du courage de David. Qui est-ce qui a jamais raisonné de cette maniere ! Et n' y a t-il pas de l' impieté à vouloir persuader que le secours des dieux deshonoré les heros ? Car il les deshonoreroit certainement, si ce secours faisoit tout, et ne laissoit aucune part à leur courage. Le trait qu' Homere adjouste pour rendre plus brillant le caractere d' Achille qui va à cette guerre, quoy-qu' il fust assuré d' y perir, n' est point pour relever sa valeur et son courage, mais pour relever sa magnanimité. Et cela est tres different. Encore une fois ce n' est point du tout en feignant qu' Achille sçavoit qu' il seroit tué à cette guerre qu' Homere a trouvé l' art de mettre le courage de ce heros hors de tout soupçon, car son courage n' auroit pas moins esté hors d' atteinte quand il n' auroit pas sceu qu' il devoit y estre tué. Le

courage de David en est-il moins hors de tout soupçon, parce qu' il n' estoit pas averti qu' il trouveroit la mort dans les perils où il s' exposoit, et qu' au contraire il s' assuroit que Dieu livreroit entre ses mains ses ennemis les plus terribles ?

M. De La M. Se jette ensuite sur les caracteres qu' Homere a formez, et qu' il trouve mal soutenus. Cela est admirable. Jusqu' icy Homere a passé sans contredit pour le plus grand, que dis-je, pour le seul maistre dans cette partie si essentielle au poëme. Aristote, Horace, tous les anciens critiques qui ont traité

de cet art, et parmi les modernes M. Despreaux, le P. Le Bossu ont donné à Homere l' éloge d' avoir parfaitement enseigné à former des caracteres qui ne se démentent point ; c' est de luy qu' on a tiré les quatre qualitez des moeurs poëtiques qui doivent estre *bonnes* , c' est-à-dire, bien marquées, *convenables*, *semblables* et *égales* . M. De La M. Avec ce grand genie pour la poësie, vient s' opposer, selon sa bonne coustume, à ce

p13
0

consentement general. Je n' aurois pas daigné répondre à cette accusation si frivole, s' il ne l' avoit soustenuë par un exemple qu' il donne du défaut qu' il reprend dans ce poëte. Exemple dont l' examen va donner une grande idée de sa critique, et de sa capacité. Voicy ses propres termes : ... etc.

p13
1

Voilà un beau coup de filet pour M. De La M. D' avoir pris en faute trois heros d' Homere tout à la fois ; mais ces imprudences prétenduës ne serviront qu' à faire voir l' imprudence du censeur, que la lecture seule du texte et ma remarque luy auroient épargnée, s' il avoit lû l' un et l' autre avec moins de préoccupation, ou plus de jugement. L' endroit dont il s' agit icy est dans le Vi livre de l' Iliade. Helenus estoit un prince d' une grande autorité parce qu' il estoit devin, et que cette qualité le rendoit tres considerable dans sa famille. M. De La M. Qui se mesle de

p13
2

parler de caracteres, devoit faire quelque attention à celui-là. Cela n' est point du tout comme le dit M. De

La M. Et voilà dans ce peu de mots trois fautes grossières ; jamais la sagesse d' Homere n' a parû avec plus d' éclat que dans cet endroit. Helenus ne conseille point, il ordonne : ... etc.
Que fait Hector ? Il cede à la religion, et obéit aux dieux ; mais comment leur obéit-il ? Abandonne-t-il le combat dès que son frere a parlé ? Non.

p13
3

Hector ne part pas mesme encore. Le poète a soin de marquer qu' il est tesmoin du changement qui arrive, et qu' il ne part qu' après l' avoir veû.
Peut-on éloigner Hector avec plus de précaution, et mettre son honneur à couvert avec plus d' art et de noblesse ? Il ne quitte qu' après avoir rallumé le combat, restabli les affaires, veu les grecs plier à leur tour, et laissé, s' il faut ainsi dire, un des immortels qui tient sa place. Quelle beauté de poësie ! Quelle grandeur de caractere ! M. De La M.

p13
4

Ne les sent-il point ? Les connoisseurs les sentent, et cela suffit. Autre erreur. Il falloit un homme comme Hector, un homme d' autorité qui pust ordonner. Et la suite mesme du livre le prouve.
Voilà donc Helenus et Hector bien justifiez. La justification de Diomedé n' est pas plus difficile. Je ne feray que rapporter icy la remarque de M. Dacier sur le Chap. 26 de la poëtique d' Aristote : ... etc.

p13
6

Voilà donc ce que fait Homere, il louë finement par là Diomedé et Hector. Car il fait voir

que pendant qu' Hector est dans la meslée,
les grecs n' ont pas le loisir de respirer,
et que dès qu' il a quitté le combat,
tous les autres troyens, quoy qu' ils
ayent regagné tous leurs avantages, ne
peuvent pourtant occuper Diomedé, et
que ce prince peut s' entretenir quelques

p13
7

moments avec Glaucus sans rien
faire perdre à son party. Il delasse son
lecteur par un episode tres agréable
et tres heureusement placé, et il diversifie
son poëme. On dira peut-estre
que si l' on justifie Homere, il n' est pas
possible d' excuser les moeurs de son
temps, car il n' est pas naturel que des
hommes qui ont l' espée à la main s' entretiennent
de sang froid avant que de
se battre. Injuste prejudgé qui nous fait
préferer nos moeurs à celles des anciens,
et qui nous persuade quelles
sont plus conformes à la nature. Mais
outre que ces moeurs anciennes durent
encore dans des pays que le commerce
des autres peuples n' a pas corrompus,
ce qui est une grande marque
quelles sont naturelles, qui nous a dit
qu' il est plus naturel de se battre d' abord
avec ferocité, que de parler avec
son ennemy avant que de se battre ? Etc.
Il est estonnant qu' après une justification
si éclatante, si vraye et si sensible,
un homme ose venir encore faire un
reproche si injuste et si peu approfondi.

p13
8

Qui est-ce qui balancera entre un tel censeur
et un tel panegyriste ?
Ce censeur pour confirmer ce qu' il
a avancé, que les caracteres d' Homere
sont mal soustenus, cite les braves qui
sont quelquefois lasches, et les lasches
qui sont quelquefois braves. Mais outre
que ce censeur reprend souvent

comme des laschetez, des actions qui
n' en sont nullement, comme je le feray
voir bientost, il se seroit épargné encore
cette nouvelle erreur, s' il avoit voulu se
souvenir qu' Homere establit que la valeur
est un don de Dieu, qu' un heros
est brave quand Dieu l' assiste, et qu' il
est lasche quand Dieu vient à l' abandonner.
D' ailleurs un acte ne destruit
point l' habitude. Or l' habitude est ce
qui forme le caractere, et le caractere
n' est point destruit par un acte, dont
mesme la cause n' est point toute entiere

p13
9

en luy. Quand je dis que la valeur
est un don de Dieu, je parle de la valeur
veritable, car ce courage feroce qui
vient ou de brutalité ou d' emportement,
ou d' une force extraordinaire, il
est tout entier dans l' homme. Comment
viendrait-il de Dieu ? Les meschants
l' employent contre Dieu. C' est
ainsi que Mezence contempteur des
dieux est brave dans Virgile.
On ne peut rien dire de plus opposé à
la verité. Il est certain qu' Homere a tiré
de la renommée beaucoup de circonstances
qu' elle avoit publiées des heros
sous les noms desquels il a mis sa fable,
mais il les a toutes accommodées aux
veües du poëme. Et Aristote n' a rien
fait voir avec plus d' évidence que la
differente conduite de l' histoire et de
la poësie, pour mettre l' art d' Homere
dans un plus grand jour. Cependant
c' est cet art que M. De La M. Veut refuser
à Homere : ... etc.

p14
0

Voilà donc Homere
accusé par M. De La M. D' avoir travaillé
sans avoir connu son art. Il en est pourtant
le pere, mais cet art a esté bien développé
depuis luy. Peut-on rien dire de

plus risible ? Ce n' est que sur les poèmes
d' Homere que cet art a esté formé ; c' est
de-là qu' on a tiré toutes ses regles ; Aristote,
Horace, M. Despreaux, le P. Le
Bossu presentent tousjours Homere
pour le veritable modelle. Virgile luy-mesme
l' a suivi. Est-il possible qu' Homere
ait ignoré un art dont il a donné
les chefs-d' oeuvres. Qui est-ce donc
qui l' a développé ? C' est sans doute M.
De La M. Dans les regles qu' il vient de
nous presenter.

Mais il l' a si peu développé, qu' il n' a
pas mesme connu en quoy consiste la
difference qu' il y a entre l' histoire et le
poème, quoyqu' elle ait esté bien marquée
par ceux qui en ont traité. Selon

p14
1

luy... etc. Ce n' est nullement cela
qui constituë la difference entre la poésie
et l' histoire. Car rien n' empesche
que l' histoire ne donne une idée de
certaines passions, de certains vices, ou
de certaines vertus, qu' elle n' en represente
les effets sensibles, et qu' elle n' en
fasse connoistre la nature. L' histoire
d' Alexandre ne fait pas moins connoistre
les vices de ce prince, que l' Iliade
ceux d' Achille ; et quoy-que ces effets
soient moins choisis et plus interrompus,
ils peuvent pourtant estre aussi

p14
2

heureux que si on les avoit choisis, et
tels qu' ils donnent de ces vices une idée
aussi vive que pourroit faire la poésie.
Mais elle consiste en ce que l' histoire
n' escrit que ce qui est arrivé, et la poésie
ce qui a pû ou dû arriver necessairement,
ou vray-semblablement ; que
l' histoire rapporte les choses particulieres,
et la poésie les choses generales.
Voilà pourquoy la poésie est plus morale
que l' histoire, car les choses generales

conviennent à tous les hommes,
et les particulieres ne conviennent qu' à
un seul. On peut voir le Chap. 9 de
la poëtique d' Aristote.
Je viens à la simplicité des moeurs
que condamne ce grand critique : ... etc.

p14
3

Sur cela on traite de grossier, non Homere,
mais son siecle, et on assure que
la peinture en est devenuë desagréable
à des siecles plus delicats. Il faut que je
sois bien grossiere, car j' avouë que c' est
la delicatesses de nostre siecle qui me fait
trouver plus agréable cette peinture des
temps et des moeurs qu' Homere décrit.
J' ay ma bonne part à
ce reproche, et je m' en applaudis. J' ay
dit qu' Homere peint par tout la nature
telle qu' elle estoit dans sa premiere simplicité,
et avant que décheüe de sa dignité
et de sa noblesse, elle eust cherché
à estayer ses ruines sur une pompe vaine,
qui n' est jamais la marque d' une veritable
et solide grandeur. Les heros despoüillent

p14
4

eux-mesmes les bestes, et les
font rotir. Mais tout cela est conforme
à ce que l' on voit dans l' escriture sainte.
Agamemnon et les autres princes tüent
eux-mesmes les victimes, parce que
c' estoit l' acte le plus auguste et le plus
solemnel de la religion. Les princes
préparent eux-mesmes leurs repas, et
les fils des plus grands roys gardent les
troupeaux, et travaillent eux-mesmes,
parce que c' estoient les moeurs de ces
temps heroïques où l' on ne connoissoit
ni le luxe ni la mollesse, et où l' on ne faisoit
consister la gloire que dans le travail
et dans la vertu, et la honte que dans la
paresse et dans le vice. L' histoire sainte
et l' histoire profane nous enseignent
également que c' estoit la coustume de se

servir soy-mesme, et cette coustume
estoit un reste précieux du siecle qu' on
a appellé l' âge d' or. Les patriarches vivoient
de mesme, ils travailloient de
leurs propres mains, David gardoit les
troupeaux. En un mot les temps qu' Homere
peint, sont les mesmes que ceux
où Dieu daignoit converser avec les

p14
5

hommes. Quelqu' un oseroit-il dire que
notre faste, nostre luxe et nostre pompe
valent cette noble simplicité qui a esté
honorée d' un si glorieux commerce ?
J' aime à voir les heros d' Homere faire
ce que faisoient les patriarches, plus
grands que les roys et que les heros.
J' aime à voir Junon s' ajuster elle-mesme,
sans cet attirail de toilette, sans
coëffeuse, sans dame d' atour. Il en est
des heros comme des dieux. On ne
voit autour d' Achille, d' Agamemnon,
etc. Ni estaffiers, ni valets de chambre,
ni gentilshommes, ni gardes ; on n' en
voyoit point autour d' Hercule, ni de
Thesée, et les dieux eux-mesmes marchaient
sans cortege.

Voilà une grande partie de ce que
j' avois dit dans ma préface sur l' Iliade,
et je le rappelle icy pour faire voir l' injustice
et l' imprudence de M. De La M.

Qui continuë de faire les mesmes reproches
au siecle d' Homere, et à la peinture
qu' il en fait ; et qui, sans répondre à aucune
de ces grandes veritez que j' ay
rapportées en l' honneur de ces temps

p14
6

heureux, se contente de s' escrire : ... etc.
Qui est-ce qui en
peut douter ? Je suis faschée que M. De
La M. Paroisse aussi peu instruit de la
morale, que de l' art du poëme. C' est une
verité constante que dans tous les temps
où l' on n' a connu ni le luxe, ni la mollesse,

il y a tousjours eu plus de vertu :
car où il n' y a point de luxe, là se trouve
la simplicité ; de la simplicité naist l' innocence,
et l' innocence est la mere et la
nourrice des vertus. Quand l' histoire
de tous les siecles ne nous l' apprendroit
pas, nostre siecle seul suffiroit pour nous
en convaincre. Il n' y pense
pas, et il confond tres mal à propos
certains caracteres vicieux, qu' Homere
nous presente dans l' Iliade pour nous
porter à fuir le vice, il les confond avec
ces temps. A t-on jamais prétendu que

p14
7

dans les temps de la plus grande innocence
il n' y ait point eu d' hommes méchants,
que les passions ayent portez à
commettre des crimes ? Mais que ne
jettoit-il les yeux sur les caracteres de
l' Odyssée, il auroit veû ce que peuvent
la sagesse et la vertu. D' ailleurs
que l' on rassemble toutes les passions
qui regnent dans l' Iliade, les seditions,
les emportements, les tromperies, les
vengeances, les crimes qui se commettent
dans ce poëme, tous ces excés
n' approcheront pas de ceux que l' on a
veûs depuis. Et je suis seûre que si l' excés
des crimes faisoit l' heroïsme, les
derniers temps devroient estre appelez
les temps heroïques préferablement
aux anciens.

M. De La M. Continué,... etc. Les loüanges
qu' Homere donne quelquefois à l' or,
ne marquent point du tout ce que M.

p14
8

De La M. En infere. Mais il m' a accoustumée
à le voir prendre à gauche si
souvent, que je n' en suis plus surprise.
Comment a t-il pô penser que le défaut
de luxe, qui estoit de son temps,
venoit moins de simplicité et de vertu,
que de grossiereté et d' ignorance ?

Les grecs n'avoient-ils pas devant les yeux le luxe des asiatiques, et pouvoient-ils ignorer ce qu'ils voyoient ?

Homere se mocque luy-mesme du prince des cariens qui alloit au combat chargé d'ornemens d'or comme une jeune fille. En verité il est scandaleux qu'un chrestien loüe le luxe, la mollesse, et les delices de nostre siecle, et qu'il les préfere à la sagesse et à la simplicité des anciens temps, restes précieux du siecle d'or, après qu'un auteur payen comme Longin a attribué la décadence des esprits à ce luxe et à cette mollesse. Mais ce sont-là les grands airs des censeurs d'Homere. Il y en a un qui, comme M. Despreaux le luy a reproché, a regardé ce luxe et cette mollesse comme un des grands

p14
9

presens que Dieu ait faits aux hommes, quoy-qu'ils soient l'origine de tous les vices. Il ignoroit que ce luxe est venu d'Asie en Europe, et que c'est des nations barbares qu'il est descendu chez les nations polies, où il a tout perdu. Après que M. De La M. A si bien jugé du but d'Homere dans son Iliade, des regles de son poëme, de ses dieux, de ses heros, des moeurs et des caracteres, il entreprend de juger des divers genres de son eloquence, et c'est icy où nous allons voir une fleur de critique qui estonne et qui surprend. Il commence par la narration. Et comme on luy fait voir que la maniere de narrer de ce poëte est parfaitement semblable à celle de l'écriture sainte, nostre censeur prend sagement le parti de diminuer l'admiration que tous les gens sensez auront tousjours pour cette simplicité toute divine.

p15
0

M. De La M. Ne cherche pas de détour. Il declare
bien nettement la simplicité de l' écriture
sainte, non seulement negligée,
mais vicieuse et sans art. La sagesse
éternelle a bien inspiré ces écrivains
sacrez, mais elle a permis qu' ils ayent
écrit sans tours intéressants et agréables,
sans arrangement, sans choix.
Pourquoy cela ? Voilà des paroles
tres scandaleuses. Il est bien certain
que Moysé et les autres écrivains
sacrez en écrivant la bible n' ont point
pensé à chercher ces tours, cet arrangement,
et ces finesses de l' escole.
Mais, comme M. Despreaux l' a fort
bien dit, le Saint-Esprit y a pensé pour

p15
1

eux, et les a mises en oeuvre avec
d' autant plus d' art qu' on ne s' apperçoit
point qu' il y ait aucun art.
Car on n' y remarque point de faux ornements,
et rien ne s' y sent de l' enflure,
et de la vaine pompe des declamateurs,
plus opposée quelquefois au vray sublime,
que la bassesse mesme des mots
les plus abjets ; mais tout y est plein de
sens, de raison, et de majesté, de sorte
que le livre de Moysé est en mesme-temps
le plus éloquent, le plus sublime,
et le plus simple de tous les livres.
M. De La M. N' en demeure pas-là, il
continuë,... etc. Donc le style
n' en est ni venerable, ni divin ; donc

p15
2

il est negligé, sans arrangement, sans
choix ; c' est... etc. Mais qui est-ce qui l' y
cherche ? On n' y cherche point l' art, mais
on l' y trouve, ou plustost on y trouve
un naturel admirable qui vaut infiniment
mieux que l' art, et qui ayant
frappé tous les hommes, a pû dans les
suites donner lieu à l' art. Il continuë : ... etc.
Qui est le fou qui veut mettre

dans l'écriture sainte une élégance
estudiée ? Personne ne veut l'y mettre,
mais on y trouve une élégance, je ne
dis pas étudiée, mais inspirée ; car on
y trouve des tours si nobles, un arrangement
si majestueux, et un choix de
circonstances si intéressant et si touchant,
qu'on est ravi, et qu'on sent que
c'est Dieu qui parle. Mais quand même
l'élégance de l'écriture sainte pourroit
être appelée étudiée, comment
M. De La M. A-t-il osé dire qu'elle ôsteroit
à l'écriture sainte ce caractère sensible
de vérité ? La vérité des faits est-elle

p15
3

incompatible avec l'élégance du
style la plus recherchée ? On n'oseroit
le dire même des historiens profanes.
Tite-Live a-t-il écrit moins véritablement
parce qu'il a écrit plus élégamment ?
Je suis dans une maxime bien
opposée, je suis persuadée qu'un écrivain
écrit mieux le vrai que le faux,
parce que le vrai saisit et frappe davantage,
et que l'esprit frappé d'un objet
réel, le rend avec plus de force, qu'il
ne rend un objet qu'il forge lui-même,
ou qu'il ne croit point. Cela est
si vrai que pour bien écrire ce qui est
feint, il faut commencer par s'en persuader
et le regarder comme véritable.
Continuons de découvrir les grandes
erreurs où M. De La M. Est tombé.
Jusqu'icy on avoit cru que la moindre
petite ressemblance qu'un écrivain
pouvoit avoir avec les écrivains sacrés,
estoit pour lui d'un grand mérite,

p15
4

et devoit lui attirer beaucoup
de respect à cet égard. Mais M. De La
M. Ne pense pas comme le vulgaire, il
s'oppose franchement aux opinions les
plus reçues. Il nous a déjà dit que de

trouver de la conformité entre l' écriture sainte et les livres d' Homere, cela estoit scandaleux. Il ne veut pas donner ce scandale, et pour l' éviter il nous apprend que la narration d' Homere ressemble en quelque chose à celle des livres saints, mais que ce n' est que dans ce que ces livres saints ont de negligé, de diffus et d' insipide, ainsi voilà le scandale sauvé. Escoutons-le luy-mesme. Cela est net. Moyse et les autres escrivains sacrez, qui nous ont transmis l' histoire sainte, sont des escrivains d' annales, ainsi ils n' ont pas esté obligez de chercher les agréments de la narration, et

p15
5

leur narration a pû estre diffuse et insipide, sans tours, sans arrangement, sans choix. Mais Homere, qui est poëte, devoit chercher à interesser ses lecteurs par les charmes de sa narration, et la rendre précise et ingenieuse, c' est pourquoy la ressemblance qu' il a avec les livres saints, au lieu de luy faire honneur, doit le livrer à la censure, et on doit bien s' empescher de luy en faire un merite. Pourquoi cela ? Et voilà les défauts qui regnent dans la narration de l' écriture sainte. Quelle pitoyable prévention ! Taschons de ramener M. De La M. S' il est possible, il nous en a ouvert luy-mesme un moyen. Il est arrivé heureusement, ou malheureusement, qu' il a mis en vers la pluspart des histoires du vieux testament pour en faire des cantates, en prostituant ainsi ce que nous avons de plus respectable et de plus saint. Que

p15
6

fait ce grand poëte ? Il n' a garde de suivre ces escrivains d' annales ; il veut interesser ses lecteurs par les agréments de sa narration, et rendre cette narration

précise, ingénieuse ; il veut en
bannir les circonstances basses, rebutantes,
languissantes, et y jeter de la
grandeur, des graces, et de la vivacité.
Il l' a voulu sans doute. Mais l' a-t-il fait ?
Il est justement tombé dans ce qu' il
condamne, il a rabaissé cette divine
écriture en y cherchant de l' art ; et
l' élégance étudiée qu' il y a voulu mettre,
luy a osté ce caractere de verité et
de simplicité qui fait sa plus grande
force. Qu' on lise ces cantates on sera
estonné de voir des patriarches si changez
et si méconnoissables, et un recitatif
si froid, si languissant, quoy-que
soustenu de pointes, qu' en le comparant
avec l' original on sentira tout d' un
coup que ses vers ont rendu la prose de
ces escrivains d' annales une poësie
tres interessante, tres touchante, et tres
vive.
M. De La M. N' avance rien en l' air, et

p15
7

sans en donner des preuves par des exemples.
Voicy donc trois exemples
qu' il rapporte, pour faire voir combien
la narration d' Homere est negligée, et
quelle flestrissure y apporte le mauvais
choix des circonstances. Le premier est
tiré du Xix livre de l' Iliade, où Thetis
apporte à son fils les armes qu' a forgées
Vulcain. Il faut n' avoir
aucun sentiment ni de la nature,
ni de la belle poësie, pour faire une si
miserable objection contre un endroit
charmant en toutes manieres ; qu' on le
lise dans l' original, ou dans ma traduction
toute imparfaite qu' elle est, qu' on
se remette bien devant les yeux ce moment
où Thetis jette aux pieds d' Achille
ces armes divines, ces armes qui
rendent un son terrible, tous les thessaliens
effrayez, qui n' ont pas l' assurance
de les regarder, et Achille seul

qui en les voyant sent rallumer son
courage, et redoubler sa fureur, et les
éclairs de ses yeux qui sont comme les
esclairs du tonnerre. Dans ce moment
l' image de Patrocle tué se presente à l' esprit
d' Achille, ce heros craint que les
mouches s' attachant aux playes de son
ami, n' y engendrent la corruption avant
qu' il puisse luy faire des funerailles.
Plus la chose est grande, plus ce moment
est vif ; plus Achille paroist transporté
et furieux, et plus ce souvenir
tendre qu' il a de Patrocle, est interessant
et touchant, sans aucun égard mesme
à l' allegorie qui en rend la poësie
merveilleuse, comme le P. Le Bossu l' a
bien senti. M. De La M. A prudemment
fait de ne pas toucher à cet endroit, et
de l' avoir regardé comme un de ces endroits
peu précieux qu' on peut rejeter
sans rien-perdre. Aulieu de cette belle
poësie, que je n' ay pû rendre qu' imparfaitement,
M. De La M. Fait qu' Achille
reçoit ces armes en disant : ... etc.

Cette pensée si belle, si pleine de sens,
et si noblement exprimée, ne nous dédommage-t-elle
pas avantageusement
de cette poësie plate et froide qu' il retranche.
Mais n' anticipons pas l' examen
du poëme.
Le second est tiré du Xiv livre, où
Junon se pare pour surprendre Jupiter : ... etc.
Est-ce un poëte qui parle ?
Combien de fois luy a-t-on dit que
rien n' avilit tant la diction que les termes
bas, et que le moyen de l' annoblir,
ce sont les beaux termes, les termes nobles.
Homere a exprimé cette circonstance
en beaux termes, cela ne suffit-il
pas ? Et cette image si riante d' ailleurs,
deviendra-t-elle sale, parce que M. De

La M. L'explique par ce mot de *décrasser*
qui la flestrit ? C' est ainsi que nos méchants
critiques ont tousjours défiguré
Homere en subsistant des termes bas

p16
0

et rampants, aulieu des termes nobles
et relevez que ce poëte employe. Ce
censeur, qui s' est souvent déclaré rival
d' Anacreon, est bien éloigné de sa politesse
et de sa galanterie quand il escrit
à sa maistresse,... etc.
Enfin le troisiéme exemple est tiré
du Xiii livre. M. De La M. Ne cite pas
les endroits qu' il critique ; il craint apparemment
qu' on ne se transporte sur
les lieux, et il a raison, car la lecture
seule de ces endroits suffit pour destruire
toute sa critique. Si j' osois, je
prierois le lecteur de lire cet endroit
dans ma traduction avec mes remarques,
on sera estonné de voir que j' avois
répondu à son objection comme si

p16
1

je l' avois preveüe. M. De La M. Devoit
sentir que c' est sa narration qui est longue
et ennuyeuse. Tout cela se fait si
rapidement dans Homere, que la pensée
mesme n' est pas plus rapide, et d' ailleurs
tout cet endroit est revestu d' une
poësie si majestueuse, si grande, que
Longin frappé de cette description, a
assuré après plusieurs autres critiques,
que ce poëte réussit parfaitement à
peindre un dieu tel qu' il est dans toute
sa majesté et sa grandeur, sans aucun
mélange de choses terrestres. Cependant
c' est cet endroit que M. De La M.
Retranche de sa pleine autorité. Que
dis-je, il retranche cet endroit ? Il retranche
tout ce livre et les trois qui le
précèdent. Et quels livres ? Mais nous
en parlerons ailleurs. C' est donc contre
toute sorte de raison que M. De La M.

Conclut... etc.

Longin, à qui je ne crois pas que M.
De La M. Vüeille rien disputer en fait de
sage critique, enseigne que le secret infaillible

p16
2

pour arriver au grand, c' est de
faire à propos le choix des circonstances
les plus considerables, et de les lier si
bien ensemble, qu' elles ne forment
qu' un seul corps, et il cite Homere pour
exemple.

Si M. De La M. A esté si malheureux
dans la critique qu' il fait de la narration
d' Homere, il ne réüssira pas mieux
dans celle qu' il fait de ses repetitions,
quoyqu' il se croye fort assuré de la victoire,
et qu' il parle d' un ton qui luy
convient peu : ... etc. Certainement
on ne peut pas parler avec plus de présomption,
et en mesme temps avec
moins de connoissance. Il recherche
ensuite ce qui pouvoit induire Homere
à faire ces repetitions, et il en donne
plusieurs raisons toutes tres frivoles, et
enfin il s' arreste à celle-cy,... etc.

p16
3

Quelle frivole accusation contre
un aussi grand poëte qu' Homere !
Il faut avoüer que ce censeur
est inépuisable en conjectures également
fondées. Mais quand Homere
auroit esté capable de farcir son ouvrage
de ces inutiles et ennuyeuses repetitions,
les grands critiques, à qui nous
devons ses poëmes tels que nous les avons
aujourd' huy, les y auroient-ils
laissées ? Ne les auroient-ils pas prises
pour des fautes de copistes, ou pour
des additions des rhapsodes, et auroient-ils
manqué de les en purger, ou
du moins de les condamner ?
Je ne repeteray point icy ce que j' ay
dit dans la préface de l' Iliade pour expliquer

de quelle maniere ces poësies
d' Homere se sont conservées, et comment
elles sont venües entieres jusqu' à
nous. On peut le prendre-là. Mais il est

p16
4

certain que si ces repetitions estoient
de la nature dont parle M. De La M. Elles
n' auroient échappé ni à Lycurgue, ni à
Pisistrate, ni aux philosophes Callisthene,
Anaxarque et Aristote, qu' Alexandre
employa à revoir ces poëmes
sur les meilleures copies, et à en donner
une edition plus correcte. Zenodote,
qui les revit encore sous le premier
des Ptolomées, ne leur auroit pas
fait de quartier ; et le celebre Aristarque,
qui, cent cinquante ans avant nostre
Seigneur, en donna une nouvelle edition
reveüe sur celle d' Alexandre, et
sur celle de Zenodote, ne les auroit
pas pardonnées. M. De La M. Dira peut-estre
que c' estoient des gens peu délicats,
et qui n' ayant pas tant d' esprit que
luy, n' estoient point choquez de ces
repetitions. Mais il diroit une chose
tres absurde, car nous voyons par les tesmoignages
de l' antiquité, que des repetitions
inutiles n' auroient pas esté du
goust des atheniens, et sur-tout d' Alcibiade
à qui Socrate dit dans Platon :
vous voulez de nouvelles preuves et de

p16
5

*nouvelles démonstrations, et vous traitez
les premieres comme de vieux habits que
vous ne voulez plus mettre ; vous demandez
tousjours quelque chose de tout neuf .
Et plus bas, mais comme vous estes fort
délicat, et que vous n' aimez pas à entendre
deux fois la mesme chose . Cependant
cet homme si ennemi des repetitions,
aimoit et estimoit si fort Homere, qu' un
jour estant entré dans l' escole d' un
rheteur, il luy demanda qu' il luy lust*

quelque partie d' Homere, et le rheteur
luy ayant répondu qu' il n' avoit rien
de ce poëte, Alcibiade luy donna un
grand soufflet. Que feroit-il aujourd' huy
à un rheteur qui luy liroit l' Iliade
de M. De La M. ? Ce censeur prétend
qu' on n' a pû encore rendre raison que
d' une seule espece de repetition : ... etc. Cette
raison n' est mauvaise que dans l' esprit
de M. De La M. Mais elle est tres bonne

p16
6

dans l' esprit des gens sensez, et qui sçavent
que telle estoit la coustume de ces
temps-là. Coustume qu' on aime et
qu' on respecte dans Homere, parce
qu' on la trouve dans les livres saints,
aussi-bien que toutes les autres sortes
de repetitions que censure M. De La
M. Il y a tel chapitre où la mesme chose
est repetée jusqu' à trois ou quatre
fois, et personne n' a eu la malheureuse
delicatesse de s' en plaindre et de le
blasmer.

M. De La M. Attaque icy mon sentiment
sur un discours qu' Agamemnon
fait aux troupes dans le second livre
de l' Iliade, et qu' il repete dans le Ix.
J' ay prétendu avec raison que ce discours
est simulé dans les deux endroits,
et luy il prétend qu' il n' est simulé que
dans le premier, et que dans le second
il est sincere ; mais comme il se reserve
à le prouver ailleurs, je me reserve
aussi à luy répondre en son lieu. Je
diray seulement icy que cet exemple
qu' il dit avoir choisi entre mille, est
tres mal choisi. Car le discours du Ix

p16
7

livre n' est que l' abregé de celui du
second.

M. De La M. Continuë : ... etc.

Je suis surprise que M. De La M.

Ait osé renouveler cette miserable

critique après la solide réponse que M. Despreaux a faite à M. P. Qu' il en croyoit le premier auteur, quoyqu' il n' ait fait que suivre en cela l' auteur de Clovis. Cette réponse est tirée de la coustume qu' on avoit en Grece, où, comme les enfants ne portoient pas le nom de leur pere, on leur donnoit ordinairement des épithetes pour les distinguer. Homere donc escrivant dans le genie de sa langue, ne s' est pas contenté de donner à ses dieux et à ses heros des noms de distinction, qu' on

p16
8

leur donnoit dans la prose, mais il leur en a composé de doux et d' harmonieux, qui marquent leur principal caractere, etc. Et il ne faut pas regarder ces épithetes, qu' il leur donne, comme de simples epithetes, mais comme des especes de surnoms qui les font connoistre. Et on n' a jamais trouvé mauvais qu' on repetast ces épithetes, parce que ce sont, comme je viens de le dire, des especes de surnoms. Virgile est entré dans ce goust grec, quand il a repeté tant de fois dans l' Eneïde,... etc., qui sont comme les surnoms d' Enée. Et c' est pourquoy on luy a objecté mal à propos qu' Enée se loüe luy-mesme quand il dit,... etc., *je suis le pieux Enée*, parce qu' il ne fait proprement que dire son nom. Il ne faut donc pas trouver estrange qu' Homere donne de ces sortes d' épithetes à ses heros en des occasions qui n' ont aucun rapport à ces épithetes, puisque cela se fait souvent mesme en françois où nous donnons le nom de *saint* à nos saints en des rencontres où

p16
9

il s' agit de toute autre chose que de leur sainteté, comme nous disons que saint

Paul gardoit les manteaux de ceux qui lapidoient saint Estienne.

Voilà une plaisante

objection ; comme si après que le poète a donné à ses heros leur attribut, leur épithete, il ne pouvoit jamais s' en passer, ni les nommer seuls sans leur surnom.

M. De La M. Ne veut pas asseûrer qu' Homere est negligé par tout, ce seroit trop. Mais il le soupçonne, et ce n' est pas trop. Et il a trouvé presque par tout que son soupçon n' est que trop

p17
0

fondé ; il l' asseûre donc. Homere est negligé par tout, c' est M. De La M. Qui le dit. En quoy est-il negligé ? Dans sa narration diffuse et insipide, et dans ses ennuyeuses repetitions, c' est-à-dire, dans ce en quoy il est le plus conforme à l' escriture sainte. Quel nom donner à cette critique ?

Je ne croy pas que l' on ait jamais dit que c' estoit-là le merite d' Homere, et que le plaisir que donne sa lecture venoit de ces repetitions. Mais si elles ne sont pas une source de plaisir, elles ne sont pas non plus une source d' ennuy pour les bons juges. Car si cela estoit elles auroient ennuyé tous les plus grands personnages qui ont vescu dans des temps plus délicats que le nostre. Plus on auroit eu d' esprit, plus on en auroit esté chocqué ; ils ne l' ont point esté ; les plus grands poètes de nostre siecle ne l' ont pas esté non plus, jamais personne ne luy en a fait un reproche ;

p17
1

les dégousts de Saint Sorlin, de M. P. De M. De La M. Ne doivent donc pas nous allarmer. Mais M. De La M. Veut-il une autorité qui luy fasse voir que ces repetitions, qui le chocquent si fort, non-seulement n' ont pas déplû,

mais qu' elles ont plû à de bons juges,
il n' a qu' à lire le 15 Ch. Des saturnales
de Macrobe où en parlant de certaines
repetitions que Virgile a évitées, et
qu' Homere n' a pas craint d' employer,
dit : ... etc.

Après les repetitions, M. De La M.
Attaque les descriptions. Il reconnoist... etc.

p17
2

Ne craignez point qu' il s' engage trop, ni qu' il
prodigue ses éloges. La description du
combat d' Achille, à tout prendre, luy
paroist belle quoy-que bizarre. Il est
assez content de celle des jeux celebres
aux funerailles de Patrocle, quoy-que
mal placée. Ainsi au jugement de ce
censeur il y a tousjours quelque *mais*
ou quelque *si* qui gastent tout, et qui
ne laissent pas Homere jouïr en repos
de la reputation qu' il a euë dans tous
les siecles. Il ne marchande pas les termes.
Voilà donc Homere déclaré par M. De La M. Un
modele tres dangereux sur les descriptions
et sur toutes les autres parties du
poëme. Que ne doit-on pas attendre
sur la poësie, d' un juge si severe
et si délicat ! C' est ce que nous verrons
dans la suite. Voyons icy sur quoy
il fonde ses degousts.

p17
3

Il rapporte quelques-uns de ces détails
qui l' ont impatienté, et après avoir fait
le docteur sur la difference qu' il y a entre
la poësie et la peinture, et reveillé
encore ses degousts sur Achille occupé
à preparer luy-mesme un repas, et
faisant les fonctions d' un cuisinier, il
nous apprend qu' il est blessé du desagrément
de l' image, sans sçavoir gré au
peintre d' une imitation qui n' a rien
que d' aisé ; et enfin il conclut... etc.
Il est certain que jamais escrivain
n' est entré dans un plus grand détail

qu' Homere, et n' a dit plus volontiers
les petites choses. Il est certain aussi que
Longin reconnoist que de trop s' arrester

p17
4

aux petites choses, cela gaste tout,
mais ce mesme Longin dans le mesme
chapitre cite en mesme-temps Homere
comme le poëte qui a le mieux
sçû ramasser les grandes circonstances
qui se trouvent dans chaque sujet, et
escarter toutes les particularitez basses
et superfluës. Il faut donc ou que Longin
n' ait pas senti ces détails bas, ennuyeux,
et chocquants que M. De La
M. Reproche à ce poëte, ou qu' il les ait
approuvez. On n' accusera pas ce rheteur
d' avoir manqué d' esprit ni de delicatesse ;
il a donc pris pour beauté ce
que M. De La M. Prend pour deffaut.
Et cela est vray. En effet jamais Homere
ne paroist plus grand peintre que
dans ces petites choses, car il les represente
avec tant de noblesse et tant de
legereté, qu' on peut dire que c' est le
triomphe de la poësie. Le poëte ennuyeux,
ce n' est pas celuy qui dit noblement
et vivement de petites choses,
mais celuy qui en dit de grandes
bassement et languissamment. Ce precepte
auroit esté plus necessaire à nostre

p17
5

censeur que tous ceux qu' il débite ;
s' il l' avoit eu present il n' auroit pas
décidé avec tant de temerité... etc. ;
et il auroit au contraire admiré ce poëte
d' avoir si heureusement trouvé le
grand et l' agréable dans le vray.
Aprés les descriptions, viennent les
discours qu' Homere preste à ses personnages.
M. De La M. Trouve que c' est
la partie où ce poëte a respandu le plus
de beautez, mais non pas de beautez
sans deffaut : ... etc. Voilà tousjours les deffauts

qui accompagnent les beautez d' Homere.

p17
6

M. De La M. Nous asseûre icy que ce n' est pas legerement et sans y avoir bien fait attention, qu' il s' érige en juge, et qu' il a bien pensé à ce qu' il fait. Il ne veut tomber ni dans des loüanges exaggerées, ni dans des critiques injustes. Jusqu' icy nous avons vû veritablement qu' il n' a pas prodigué les loüanges, mais qu' il n' a nullement esté avare de fausses critiques. Et ce qu' il a fait, il le fera encore. Voilà l' effet admirable de sa grande attention. Mais je voudrois bien sçavoir où il a pris ce beau principe que les loüanges exaggerées et les critiques injustes sont également honteuses à la raison. Voilà ce que personne avant luy n' a ni avancé ni pensé. Les loüanges exaggerées peuvent estre quelquefois

p17
7

pardonnables, et les fausses critiques ne le sont jamais ; les premieres ne marquent pas absolument un deffaut de raison, et les autres le marquent tousjours. Ramenons donc M. De La M. Au vray principe ; blasmer ce qui est bon, et loüer ce qui est mauvais, voilà ce qui est également honteux à la raison. Cela est si vray, que les loüanges que les amis de M. De La M. Ont données à son discours et à son poëme ne sont point blasmables comme exaggerées, mais comme fausses ; car pour peu qu' il eust réussi, on leur auroit pardonné leurs exaggerations, et luy-mesme ne fait dans son discours tant d' outrages à sa raison, que parce qu' il a refusé à Homere, non les loüanges exaggerées, mais les loüanges qui luy sont dûës, et parce qu' il ne fait que blasmer et critiquer mal à propos ce

qui merite d' estre loué et admiré de
tous les hommes.

Il examine les discours d' Homere
tres methodiquement,

1. Comment ils sont amenez.

p17
8

2. Comment ils sont placez.

3. Comment ils sont conçeus.

D' abord la maniere dont Homere
les amene, luy paroist... etc.

Voilà bien des erreurs et des ignorances
entassées. Premièrement cette
maniere, que M. De La M. Trouve si
languissante et si uniforme, est encore
celle des escrivains sacrez ; et il ne
faut qu' ouvrir la bible pour en trouver
des exemples. En second lieu, Homere
avoit non seulement des termes équivalents
à ceux-cy, *dit-il, respond-il,*
reprend Agamemnon, mais encore de
plus courts. Il ne s' en est pas servi parce
qu' ils ne font pas assez graves pour
le poëme epique. En troisième lieu,
on sent si peu le besoin qu' en a l' Iliade,

p17
9

que jamais personne ne s' est avisé de
les y souhaiter, ni n' a fait un reproche
à Homere de ne les avoir pas employez.
Enfin il est si peu vray que la premiere
maniere soit tousjours celle d' Homere,
que jamais poëte n' a mieux senti que
luy ce que demande quelquefois la rapidité
de la narration ; c' est pourquoy
pour empescher son discours de languir,
il supprime à propos, *un tel dit*
telle chose, et se mettant à la place de
celuy dont il parle, il joüe son personnage,
et parle pour luy. Cela est encore
plus vif que de continuer la narration
avec le secours de *dit-il* , que M.
De La M. Demande.

Sur le second point il avoüe qu' il y
a dans ce poëte beaucoup de discours

qui sont à leur place, mais il asseûre
qu' il y en a beaucoup d' autres qui n' y
sont pas, et parmi ces derniers il compte
ces longues conversations que quelques
guerriers ont ensemble au milieu
des batailles avant que de se charger,
comme celle de Diomedé et de Glaucus
dans le Vi livre. Et celle de Tlepoleme

p18
0

avec Sarpedon dans le V. M.
De La M. Parle icy de la seconde qu' il
rapporte toute entiere de ma traduction,
et il asseûre que... etc. En effet si le discours
de Tlepoleme et celui de Sarpedon,
qui n' ont en tout que vingt-un
vers, sont trop longs et méritent la
censure, celui de Diomedé et celui
de Glaucus la meriteront bien davantage,
puisqu' ils en ont quatre-vingt-trois.
Voilà une critique bien aisée,
où il ne faut que compter par ses doigts.
Mais est-ce ainsi que l' on juge et que
l' on décide ? Ces discours de Tlepoleme
et de Sarpedon bien loin d' estre dignes
de censure, meritent au contraire
d' estre loüez. Et Eustathe, homme
d' un grand sens, leur donne de grandes
loüanges, et y fait découvrir de grandes
beautéz. On en peut voir quelque
chose dans mes remarques, ausquelles

p18
1

M. De La M. N' a pas daigné faire attention.
Je ne comprends pas comment un homme sensé peut
faire une si pitoyable critique, après
ce qui a esté dit dans les remarques sur
la poétique d' Aristote Chap. 26 pour
la justification d' Homere. J' ay rapporté
tout du long la remarque de M. Dacier
Pag. 134. Mais tout ce qu' on
escrit est inutile pour certaines gens,
ils ne lisent point, où ils lisent mal.
Il seroit pourtant bon quelquefois de
lire et de bien lire, et la reflexion suivante

va le prouver.
M. De La M. Continuë,... etc.

p18
2

Voilà une grande douleur pour M. De La M. De voir un opera de Quinaut blasmé. Mais on l' a blasmé avec raison sans avoir pour cela deux poids et deux mesures. Il est fascheux que M. De La M. Marque icy d' une maniere si évidente le peu de soin qu' il a eu de s' instruire de son art. On blasme dans Quinaut ce qu' on approuve dans Homere, parce que le poëme epique et le poëme dramatique sont fort differents, et que ce qui réussit dans l' un, ne doit pas estre tousjours hazardé dans l' autre. Si M. De La M. Avoit consulté Aristote, il luy en auroit dit la raison : ... etc.

p18
3

Voilà justement le cas de l' opera de Quinaut. On ne peut souffrir Epaphus et Phaeton qui se querellent l' espée au costé, parce que cela est entierement opposé à nos moeurs et à nos coustumes ; et ils paroissent ridicules, parce qu' on les voit, et que c' est une action qui se passe à nos yeux. Et on souffre dans Homere Tlepoleme et Sarpedon, Diomedé et Glaucus faire la mesme chose, parce qu' on ne les voit pas, et que ce n' est qu' un recit. Voilà une décision bien nette, tirée de la nature de ces deux poëmes, dont M. De La M. Devoit estre mieux instruit. Et voilà pourquoy ce qu' il blasme dans Homere y produit le merueilleux, et seroit tres ridicule dans la tragedie. En un mot on ne doit pas hazarder dans la tragedie tout ce que l' on hazarde dans le

p18
4

poëme epique, et on en voit la raison.
M. De La M. Blasme encore les discours
que les vainqueurs adressent quelquefois
à ceux qu' ils ont tuez. Ces discours
continuez et adressez personnellement
au cadavre, ne luy paroissent ni heroïques,
ni naturels. Ce n' est point à
moy à parler sur ces matieres, mais il
me semble que tout ce qui naist de la
passion est naturel. Or il est constant
que ces discours, c' est la passion qui les
dicte. D' ailleurs on peut dire que pour
l' ordinaire ces discours ne s' adressent
pas à un homme mort, mais à un homme
mourant. Celuy qu' Idomenée tient
à Othryonée dans le Xiii livre, et
que M. De La M. A choisi pour exemple,
est tel. Il ne paroist pas qu' Othryonée
fust desja mort. Un homme percé
d' un coup de picque, peut vivre quelques
moments. Mais justifions encore
mieux Homere, et faisons voir à M. De
La M. Qu' on peut fort bien parler à un
corps mort ; heureusement l' histoire
nous en fournit des exemples. Après la
bataille de Philippes, Antoine trouva

p18
5

sur le champ de bataille le corps de
Brutus qui s' estoit tué après sa défaite.
Plutarque remarque qu' il s' arresta et
qu' il luy fit des reproches sur la mort de
son frere Caius Antonius, que Brutus
avoit fait mourir en Macedoine pour
vanger la mort de Ciceron. Plutarque
n' a pas esté assez bizarrement délicat
pour condamner ce discours adressé à
un cadavre, et pour nous dire qu' il
ne luy paroissoit ni heroïque ni naturel,
car il sentoit bien que c' estoit l' effet
de la passion. Mais M. De La M. A des
regles de critique toutes particulieres.
J' espere qu' il aura la bonté de souffrir
dans les fictions de la poësie ce qui
se voit dans la nature, et que l' histoire
elle-mesme justifie et autorise par des
faits. Il ne condamne pas seulement la

raillerie d' Idomenée comme mal placée, parce qu' elle s' adresse à un mort, il la trouve encore froide, et je croy qu' il se trompe. On ne pouvoit rien dire de plus amer, ni de plus ingenieux à un homme qui recherchoit Cassandre en mariage, et qui pour l' obtenir, avoit

p18
6

promis de chasser les grecs ; et j' oserois bien deffier M. De La M. Qui a tant d' esprit et de délicatesse, de rien substituer à la place, qui fust plus convenable et qui valust mieux.

Mais les discours qu' il trouve les plus mal placez, ce sont ceux que les hommes adressent à leurs chevaux. Il rapporte ensuite le discours qu' Hector tint à ses chevaux dans le Viii livre, et celuy qu' Antiloque tient aux siens dans le Xxiii. Il pouvoit adjoûter celuy qu' Achille tient aux siens dans le Xix. Jamais personne n' a imputé à la grossiereté des siecles ces harangues faites aux chevaux. Jamais personne n' a esté assez fou pour tirer de ces discours cette conclusion, que cette grossiereté avoit infecté les

p18
7

meilleurs esprits, et que par consequent leurs ouvrages ne pouvoient estre qu' imparfaits. Comment se peut-il qu' un reformateur d' Homere raisonne si mal, et qu' il continuë de marquer le peu de connoissance qu' il a de la nature du poëme epique. Nous avons desja veû que c' est une fable tout comme celle d' Esope ; dans la fable non seulement les bestes, mais les plantes mesme parlent et ont du sentiment. Nous en voyons mesme des exemples dans l' escriture sainte. C' est ce qui a donné à Homere la liberté de faire parler un cheval, et je m' estonne que nostre censeur n' ait pas plustost fait ce reproche

à Homere, car il est bien plus
estrange de faire parler un cheval, que
de parler à un cheval. Homere ne s' est
servi qu' une seule fois de cette liberté.
Il a fait parler et mesme prophetiser le
cheval d' Achille, et j' ose dire qu' il n' y
a point d' endroit dans Homere où la
grande adresse de ce poëte paroisse
dans un plus grand jour ; on peut voir
ma remarque. Le P. Le Bossu a fort

p18
8

bien dit que cet incident doit estre mis
entre les miracles dont l' Iliade est pleine,
comme on lit dans l' histoire romaine
que cela est quelquefois arrivé,
et comme nous le sçavons de l' asnesse
de Balaam. De sorte que quand Homere
auroit usé plus souvent de cette
licence, on ne pourroit blasmer sa fable
de quelque irregularité. Voilà comme
parlent les gens instruits. D' ailleurs
rien n' est si propre à donner de l' admiration
que ces choses extraordinaires
et naturellement incroyables, et c' est
le merveilleux que cherche sur-tout le
poëme epique, qui comme Aristote
nous en avertit, a le privilege de le pousser
jusqu' au déraisonnable. Si Homere
a donc pû faire parler un cheval sans
s' exposer à la censure, n' a-t-il pas pû
encore mieux faire parler les hommes
à leurs chevaux, et cela devoit-il luy
attirer cette froide raillerie... etc. ?
Un homme qui accuse les heros d' Homere d' estre de
fort mauvais railleurs, devoit estre meilleur

p18
9

railleur luy-mesme. Il est pourtant
si persuadé qu' il a raison, qu' il finit
cet article par ces paroles : ... etc. Il a tant
perdu de raisonnements à critiquer,
qu' il fait fort bien d' en estre avare ; il
s' en avise pourtant un peu tard, et il
en perdra encore. Les injures,

qui déplaisent tant à nostre censeur
dans Homere, ne luy coustent rien, il
traite Virgile d' absurde, comme s' il
luy disoit une douceur ; mais dans ce
mesme endroit il fait voir qu' il ne connoist
pas mieux Virgile qu' Homere ; car
Virgile a plus fait encore, que de faire
parler à des chevaux, il donne un sentiment
humain au cheval de Pallas, et
luy fait pleurer la mort de son maistre.
Il fait plus encore, il fait que Turnus
adresse un long discours à sa Picque,

p19
0

qu' il l' invoque mesme comme une divinité ;
vrayment Virgile est bien plus
absurde que M. De La M. Ne pensoit.
Voilà donc ces discours adressez à
des chevaux, justifiez par la nature de
la fable. Mais indépendamment de
cette raison qui est décisive, à ne regarder
ces discours que du costé de l' éloquence,
et de ce que l' art oratoire
permet, et qu' il enseigne mesme, il
n' y a rien là qu' on puisse blasmer. Un
orateur dans la passion parle à tout, et
fait tout parler. Les anciens orateurs
en fournissent assez d' exemples.
M. De La M. Ne laisse pas de trouver
dans Homere des discours bien placez,
et il met de ce nombre ceux que les
ambassadeurs d' Agamemnon tiennent
à Achille dans le Ix livre pour
desarmer sa colere : ... etc. ; mais comme
nostre censeur est d' une delicatesse extrême
et d' une finesse de goust superieure
à tout ce qu' on a veû jusqu' icy, il

p19
1

n' y a rien de parfait à ses yeux, et ces
discours ont eu beau passer jusqu' icy
pour des modeles achevez de la plus
parfaite éloquence, il y trouve de
grands deffauts. Il faut bien que ces discours
se sentent du genie grossier qui

les a produits. Nous allons voir icy un effort de critique admirable. Le deffaut qu' il trouve dans celui d' Ulysse, c' est le détail des offres d' Agamemnon,... etc. Je ne croy pas que jamais une si estrange critique soit eschappée à un homme sensé. Et afin que le lecteur en voye toute l' absurdité par luy-mesme, il faut le mettre dans le fait. Agamemnon résolu enfin de ne rien oublier pour appaiser Achille, dans un conseil qu' il tient dans sa tente, propose tout ce qu' il est prest de donner à ce heros ; on nomme les ambassadeurs ;

p19
2

ils partent, et estant arrivez dans la tente d' Achille, Ulysse, qui parle le premier, fait le détail de ces offres d' Agamemnon. Ce détail avoit esté fait dans le conseil une heure auparavant. Sans doute ; mais Achille n' estoit pas dans ce conseil, il n' avoit pas entendu ces offres, et il falloit bien qu' il en fust instruit. Que le roy aujourd' huy marque des conditions à ses ennemis, celui qui sera chargé de ses ordres et qui ira les offrir de sa part, n' en fera-t-il pas le détail, quoy-que ce détail ait desja esté fait dans son cabinet ; comment feroit-il pour l' éviter ? Diroit-il,... etc. ! J' ay honte de répondre à une censure si pitoyable. Dans la response d' Achille, voicy les deffauts qu' y trouve nostre censeur : ... etc. Cette critique n' est pas moins estonnante que la premiere. Car cet

p19
3

endroit est parfaitement beau. Et cette comparaison, pleine de douceur et si belle d' elle-mesme, est encore plus belle dans la bouche d' Achille par le contraste qu' elle fait avec cet esprit fougueux et emporté. Mais toute douce

qu' elle est, elle ne laisse pas d' avoir sa fierté. Achille traite par-là tous les grecs de gens foibles qui auroient peri mille fois s' il ne les avoit sauvez. Il n' y a donc rien de plus ridicule que de dire qu' elle n' est pas de la passion. Quand nostre Seigneur dit à Jerusalem, *combien de fois ay-je voulu assembler tes enfants comme une poule assemble ses petits sous ses aisles ?* N' y a-t-il point là de la passion ? Il me paroist que M. De La M. Est de ces gens dont parle Terence, *qui n' entendent rien à force de faire les entendus* . Dans l' escriture sainte on trouve plusieurs comparaisons empruntées des oyseaux, toutes tres pathetiques. Toute la grace qu' il fait à cette comparaison, c' est de ne la trouver pas chocquante, comme beaucoup d' autres respanduës dans les discours

p19
4

de l' Iliade ; ... etc. Autre erreur de M. De La M. Voit-on regner dans les discours de ces ambassadeurs la grande poësie qui regne dans ce qui est proprement du poëte ? Et ces discours sont-ils en rien au dessus de la portée de ceux qui les font ?
Le second deffaut du discours d' Achille,... etc.

p19
5

Voilà la regle du monde la plus fausse dans son application. Ces circonstances ne sont nullement petites, et elles sont non seulement naturelles, mais tres convenables. Et ce qui est naturel et convenable est tousjours ce qui fait le plus de plaisir. Il ne faut que se remettre l' estat où est Achille, et le sujet qu' il a de se plaindre d' Agamemnon. Il est résolu de se retirer, et pour mieux faire voir à ces ambassadeurs que son parti est pris, il leur dit qu' il arrivera en trois jours dans

sa patrie. Agamemnon luy a enlevé le
prix dont on avoit honoré son courage ;
et luy a fait de grandes injustices dans
le partage du butin ; il déclare qu' il ne
s' en met point en peine, qu' il a assez
de richesses dans son palais, et que malgré
luy il y en portera assez d' autres,
et qu' il y menera de belles femmes,... etc.
Bien loin que ces
circonstances soient petites et indignes,
elles sont tres grandes et d' une fierté digne
d' Achille.

p19
6

Un troisième deffaut de ce discours
d' Achille, c' est le caractere des passions
mal observé. On sent d' abord,
dit nostre censeur, que
l' alternative de Thébes et d' Orchomene
n' est point du tout du caractere de
l' emportement, et de plus que les particularitez
de la ville de Thébes ne
sont pas supportables en cet endroit
dans la bouche d' Achille. Je croy
bien que M. De La M. Sent ce qu' il dit,
car il sent bien des choses que les plus
sensez mesme ne sentent pas ; mais où
a-t-il appris que ce n' est pas du caractere

p19
7

de l' emportement, de promener
son imagination sur tous les sujets qui
peuvent encherir sur l' idée qu' on a donnée
d' abord, et que l' on veut fortifier ?
Peut-on s' empescher de sentir que cette
gradation, ou plustost cette exaggeration
de richesses est l' effet de la passion ?
Et en cet estat Achille pouvoit-il
mieux choisir que de prendre les
deux plus riches villes du monde ? Et
quand aux particularitez de Thébes,
que ce censeur trouve insupportables,
elles sont adjoustées avec beaucoup de
sens et de raison, pour marquer la grandeur
de cette ville et ses richesses immenses.

En effet quelle ville, qu' une
ville dont il sortoit vingt mille chars
de guerre ! Que doit-on juger de son
infanterie et du reste de ses habitans !
D' ailleurs un autre qu' Achille, auroit
peut-estre oublié cette particularité ;
mais cette idée de guerre, combien est-elle
seante dans la bouche de ce heros !
Enfin le quatrième deffaut de ce discours
d' Achille, selon ce censeur, ce
sont les sentimens équivoques. Achille

p19
8

dit que *la vie est d' un prix que rien n' égale...
rien n' est comparable à la vie .*
Il dit qu' il prefere une longue vie à une
vie courte et suivie d' une gloire immortelle.
On ne sçait comment
prendre M. De La M. Il se plaint qu' il
n' y a point de passion dans les discours
d' Homere, et quand il y en a il ne la
sent point. Il estoit pourtant bien aysé
de sentir que plus cette prétenduë lascheté
d' Achille paroist sincere, plus
elle marque la colere et le dépit de ce
heros, et n' est-ce pas là l' effet de la passion !
Je dis bien d' avantage, c' est qu' il
n' y a icy nulle lascheté, et que M. De
La M. Explique fort mal le sentiment
d' Achille ; ce heros ne prefere point

p19
9

du tout une longue vie sans gloire à une
vie courte suivie d' une gloire immortelle,
mais il la prefere à une gloire immortelle
dont il ne peut se flatter, et
il en dit la raison,... etc.
Pourquoy s' aller faire tuer pour une
entreprise qui ne réussira pas ! Voilà
comme Homere fait parler ce heros,
tousjours tres sensément et sans dementir
son caractere. Si M. De La M. Avoit
traitté ce sujet, le beau tour qu' il luy
auroit donné ! Jugeons-en par la maniere
dont il a corrigé le sentiment d' Achille ; ... etc.

Je ne dis rien de cette fausse maxime
qu' il met dans la bouche d' Achille,
et qu' Achille estoit incapable de
penser ; mais je demande à M. De La
M. Qui est-ce qui prononce cette heureuse

p20
0

parenthese, et qui interrompt
ainsi Achille dans sa tente où il n' y
a que les ambassadeurs Patrocle et
luy ? Comment M. De La M. Qui a
tant de delicatesse et d' art, n' a-t-il
point senti que cette parenthese gaste
tout, et qu' elle convertit tres mal à propos
en recit, une chose qui se passe en
action. Nous parlerons ailleurs de ces
discours de M. De La M.
Il tombe ensuite sur le discours de
Phoenix, et il assure que... etc. Combien de fois,
dit-il, avez vous
vomi dans mon sein, comme il
arrive aux enfans de vomir sur leur
nourrice. Il me louë ensuite d' avoir
judicieusement supprimé cet endroit.

p20
1

J' ay bien des choses à répondre à cet article.
Premierement il n' y a rien qu' on ne
puisse flestrir en le traduisant plattement,
et bassement comme M. De La
M. Vient de traduire cet endroit.
Ce n' est point là Homere, j' avois
averti M. De La M. Que le grec disoit : ... etc.
Pourquoy prester à Homere des termes
grossiers qu' il n' a point employez ?
En second lieu, personne n' est plus
persuadé que moy que tout ce qui est
dans la nature, n' est pas pour cela bon
à peindre ; mais je dis que ce que Phoenix
dit icy, n' est pas de la nature des
choses qu' on ne puisse peindre. Dans
tous les temps et dans tous les pays,
comme je l' ay dit dans ma remarque,
les images dépendent des usages, et des
manieres de penser. Celle qu' Homere

fait icy, outre qu' elle est exprimée en

p20
2

termes tres beaux, tres harmonieux et tres poëtiques, est encore tres naturelle et tres propre à attendrir Achille, en rappelant dans son esprit une idée qui entraîne necessairement celle de la tendresse que Phoenix avoit pour luy. Cela sert mesme à relever la grandeur d' Achille, car quel enfant estoit-ce qu' un enfant duquel un homme comme Phoenix, fils de roy, essuyoit tous ces dégousts ? Enfin je merite si peu la loüange que me donne M. De La M. Que j' ay declaré que quoyque je sçache fort bien qu' aujourd' huy on n' a pas la force de voir ainsi la nature toute simple, et qu' il faut souvent l' orner et la déguiser, je n' aurois pas laissé de suivre icy Homere, si j' avois pû trouver dans nostre langue des termes qui eussent approché de la beauté de ceux qu' il a trouvez dans la sienne. Un autre deffaut que M. De La M. Trouve dans le discours de Phoenix,... etc.

p20
3

Voilà comme nostre critique trouve des taches à ce qu' il y a de plus parfait. La premiere histoire est hors de sa place, parce que c' est celle de Phoenix luy-mesme, et qu' Achille devoit l' avoir desja entenduë plus d' une fois. Qui a jamais raisonné de cette maniere ? Cette premiere histoire est d' autant mieux dans sa place qu' elle est l' histoire de phoenix luy-mesme, et que par là elle doit faire plus d' impression. Mais Achille l' avoit desja entenduë plus d' une fois. D' où le sçait-il ? Phoenix avoit-il esté si pressé de dire à Achille qu' il s' estoit vû sur le point de tuer son pere ? Et quand mesme Achille auroit desja oüy raconter cette

histoire, pouvoit-elle estre rappellée
plus à propos qu' icy pour faire voir
à quels malheureux excès porte une
colere opiniastre et outrée ?
La seconde histoire est plus convenable
au sujet , dit M. De La M. *mais*

p20
4

trop estenduë . Cette histoire à un si
grand rapport et une ressemblance si
sensible avec le fait dont il s' agit, qu' il
n' y a personne qui ne le sente, et Homere
y a suivi la mesme methode que
dans son poëme. Et quant à son estenduë,
qu' il luy reproche, il devoit se
souvenir que les discours de ces ambassadeurs
n' occupent aucun temps utile,
tout se passe pendant la nuit. Et
avec cette précaution Phoenix ne laisse
pas de prendre les devants lorsqu' il dit : ... etc.
Après cela, ose-t-on reprocher à Phoenix qu' il
a trop estendu une histoire si necessaire,
et dire... etc. ? Je
voudrois bien que M. De La M. Sçeut
que ce n' est pas tousjours la longueur
qui cause l' ennuy, il y a des abrez
mille fois plus ennuyeux que les plus
longs originaux dont on les a tirez ; on en

p20
5

voit de si longs qu' ils rebuttent, et qu' on
ne les acheve jamais. Je suis fâchée
d' apprendre à ce censeur que cette longue
histoire, qu' il reprend dans le discours
de Phoenix, est la mesme que
Quintilien loüe dans ce Ch. Si admirable
qui commence son X Liv. Je sçay bien que
l' autorité de Quintilien n' est pas une autorité
pour M. De La M. Mais elle le sera pour
les esprits du commun.
Ce censeur en veut icy... etc.
Voilà une reflexion profonde ; mais ces
vieillards d' Homere tout heros qu' ils
sont, ne sont pas exempts des foiblesses
que la nature apporte avec l' âge, et

parce qu' ils sont sages, et que le long

p20
6

temps qu' ils ont vescu leur a appris
beaucoup de choses, c' est justement
ce qui fait qu' ils ayment à conter pour
répandre les tresors de leur experience
et de leur sagesse, et pour recevoir aussi
le fruict de tout ce qu' ils ont fait de bien.
Je souffre de voir le pauvre Nestor,
ce bon vieillard, si maltraité par un
jeune homme qui se prévaut de ses talents
et de ses forces. L' endroit que M. De
La M. A devant les yeux, est dans le
Xi Liv. De l' Iliade. Je ne devois faire
d' autre réponse à ce censeur que de
prier le lecteur de lire ce discours de
Nestor. C' est la meilleure justification
qu' on puisse en donner, car il est si
plein d' éloquence et d' un si grand sens,
qu' on ne peut s' empescher de l' admirer.

p20
7

Si M. De La M. N' avoit pas tant de mépris
pour les commentateurs, il auroit
pû profiter de ma remarque, ou j' ay
répondu à cette critique que de gens
peu sensez avoient faite avant luy. Le
lecteur me pardonnera si je la rappelle
icy. Patrocle vient de dire à Nestor
qu' il n' a pas le temps de s' asseoir, qu' il
est pressé d' aller rendre réponse à Achille,
qui l' attend avec impatience. Cependant
voicy Nestor qui commence
un discours assez long, et Patrocle l' escoute.
J' ay veû des gens qui reprochent
cela à Homere, comme une faute ou
comme un petit oubli, mais ils se
trompent, Patrocle ne s' assied point,
il escoute ce discours debout. Nestor
estoit un prince si considerable
et si respectable, que Patrocle ne pouvoit
ni ne devoit l' interrompre pour le
quitter, et ce discours est si serieux, si
important, il touche de si prés Patrocle

et a un si grand rapport à Achille et aux affaires presentes, que Patrocle n' a pas à craindre d' estre blasmé de ce petit retardement. Je diray bien davantage,

p20
8

ce discours est placé icy avec tant d' art, qu' Homere en tire le dénouement de son poëme. Patrocle retenu par Nestor, voit de ses yeux l' extremité où les grecs sont réduits ; en s' en retournant il rencontre Eurypyle blessé, il est obligé de le mener dans sa tente et de le penser, et pendant qu' il est occupé à ce devoir si necessaire, il voit les retranchements forcez, et c' est la vûë de ce grand danger qui l' excite à faire de plus grands efforts pour fléchir Achille. D' ailleurs est-il possible qu' on ne soit pas touché de la beauté des sentimens et des preceptes dont Nestor remplit la fin de son discours, et Patrocle n' auroit-il pas fait une grande faute s' il ne l' avoit pas escouté tout entier ? M. De La M. Auroit bien fait de ne pas attaquer Homere, particulierement sur ce qui regarde le grand sens, car j' ose l' asseûrer que la partie n' est pas égale. Enfin M. De La M. Plustost que de ne trouver rien à redire au discours d' Ajax, s' avise de le critiquer par un souhait, tant il a de ressources pour la critique.

p20
9

On va voir combien sa critique est juste et raisonnable, car ce trait d' indignation qu' il desire dans le discours d' Ajax, il le luy fournit liberalement, sa fecondité le rend prodigue de ces largesses. Après avoir changé ce discours de maniere qu' il n' est plus reconnoissable, voicy ce beau trait d' indignation par où il desiroit qu' Ajax l' eust fini : ... etc. Mais Ajax n' estoit pas si peu sensé de

parler ainsi à un homme fougueux comme Achille qui n' auroit pas esté assez insensible, ni assez moderé pour luy répondre comme il a fait. Je suis fâché qu' un poëte comme M. De La M. Ait defiguré les trois plus beaux discours qu' on ait jamais lûs, et qu' il n' en ait compris ni le sens, ni l' oeconomie. Cette belle imitation est le digne fruit de son excellente critique.

p21
0

Pour appuyer la censure qu' il vient de faire, il contrefait le rheteur, et nous debite ses preceptes sur l' art oratoire, comme il nous a desja donné ses regles sur le poëme epique, avec cette difference qu' il n' y a rien que de faux dans celles-cy, et qu' il y a du vray meslé avec le faux dans ceux-là. Taschons de bien mettre ce faux dans son jour, et de faire voir qu' on ne doit pas faire plus de compte des preceptes qu' il donne sur l' eloquence, que de ses regles sur la poësie. Qu' est-ce que cela veut dire ? L' éloquence n' est nullement le fonds de ce discours, et il n' y en a pas moins dans celuy de Phoenix que dans celuy d' Ulysse ; et celuy d' Ajax dans sa simplicité fougueuse n' est pas moins éloquent que les deux premiers. Celuy d' Ulysse ne

p21
1

persuade point Achille ; celuy de Phoenix commence à l' ébranler, et celuy d' Ajax le fait renoncer au moins à ce prompt départ qu' il avoit resolu. Continuons,... etc. Autre erreur : la fin du discours de Phoenix est plus touchante que celle du discours d' Ulysse. Ulysse finit en disant... etc. Et cela est tres propre à reveiller la jalousie d' Achille ; mais Phoenix finit le sien plus fortement, et d' une

maniere plus touchante. Car il luy dit,... etc.
Et je ne croy pas qu' on
puisse jamais rien dire de plus fort, et
de plus touchant à un homme ambitieux
comme Achille, et amoureux de
la gloire jusqu' à l' excés.

p21
2

C' est une doctrine tres fausse. L' orateur qui a
commencé son discours par l' indignation,
est le maistre de le finir par le caractere
doux et tendre, quand ce caractere va à son
but. J' ay desja fait voir
combien le trait d' indignation que M.
De La M. A presté à Homere à la fin du
discours d' Ajax, est malheureux et contraire
à ses vûës. Il a voulu éclaircir
cette doctrine par une comparaison. Cette
comparaison me paroist tres fausse. Il est
bien vray qu' un air composé dans un
mode peut s' en écarter. Il est vray encore

p21
3

qu' il faut necessairement qu' il finisse
dans le mesme mode ; mais il n' en
est pas de mesme d' un discours, il peut
finir tout autrement qu' il n' a commencé,
finir par l' indignation quand il a
commencé par la douceur, et par la
douceur quand il a commencé par l' indignation,
sur-tout quand l' indignation et
la douceur concourent également
au but que l' orateur se propose,
comme dans ce discours d' Ajax. Il faut
encore bien remarquer que non seulement
l' unité regne dans chacun de
ces discours, mais qu' il n' y a qu' une
seule unité pour les trois, car ils tendent
tous à flechir Achille, et c' est à
quoy M. De La M. Devoit avoir fait quelque
attention.

Nous voicy enfin arrivez à l' endroit
où nostre censeur a promis de faire
voir contre mon sentiment, qu' Homere
a fait servir un seul et mesme discours

à deux fins fort differentes, ce
qui est tres vicieux ; c' est le discours
qu' Agamemnon tient aux troupes
dans le Ii et dans le Ix livre. J' ay

p21
4

prétendu que dans l' une et dans l' autre
occasion le discours est simulé, et
que ce prince ne propose la fuite à ses
soldats que pour les sonder. Dans le Ii
livre cela est hors de doute, car il le
dit luy-mesme, mais cela n' est pas si
visible dans le Ix et M. De La M. Croit
que la proposition d' Agamemnon est
tres sincere, et que ce prince desesperant
du salut de l' armée, propose aux
chefs d' abandonner le siege, et voicy
ses raisons : ... etc. Mais
cela n' estoit plus necessaire, car les
chefs se souvenoient de la premiere
épreuve, et cela suffisoit.

p21
5

Mais ce sont ces mesmes responses de Diomedé
et de Nestor qui prouvent que
M. De La M. Se trompe et qu' ils se sont
fort bien apperceûs que le but d' Agamemnon
est le mesme que dans le Ii
livre ; et c' est pourquoy Diomedé respond
avec tant de dureté, ce qu' il n' auroit
jamais fait s' il avoit pris le discours
d' Agamemnon au pied de la lettre, je
croy l' avoir prouvé dans mes remarques,
et Denys D' Halicarnasse l' a démontré
tres solidement, en faisant
voir... etc. Ses desseins sont donc,
selon Denis D' Halicarnasse, de sonder
les troupes, et d' obliger les chefs à
les retenir ; la liberté dont Diomedé se
sert, et les injures qu' il dit au general
ne servent qu' à les mieux tromper, car
le croyant veritablement en colere,
elles ne manqueront pas de donner
dans son sens.

Cela me paroist assez fort, je suis persuadée
qu' on pourroit balancer entre
M. De La M. Et moy, mais entre luy et
Denys D' Halicarnasse, qui est-ce qui
balancera ?

Ce critique entreprend de parler
des comparaisons, et il ne fait que periphraser
ce que Saint Sorlin a dit des
fausses et basses comparaisons d' Homere
et du goust ancien, et ce qu' on a
vû depuis dans le malheureux parallele
des anciens et des modernes, sur les
comparaisons que cet autheur, desja
oublié, appelle *ingenieusement des
comparaisons à longue queuë* . M. De La
M. A mesme l' imprudence d' attaquer
la mesme comparaison que cet autheur
avoit desja attaquée, et que M.
Despreaux a si judicieusement deffenduë
contre luy. Il s' agit de ces comparaisons
où le poëte, non content de
dire précisément ce qui sert à la comparaison,
s' estend sur quelque circonstance
historique de la chose dont il
parle.

Dans le Iv livre de l' Iliade, à propos

du sang qui sortoit de la blessure de
Menelas, Homere compare ses jambes
à l' yvoire le plus blanc, qu' une femme
de Meonie ou de Carie a teint avec la
plus éclatante pourpre pour en faire les
bossettes d' un mors. Et par occasion il
employe ensuite trois vers admirables
sur l' usage et sur la beauté de ces bossettes
qui font l' envie de tous les cavaliers,
et qui sont reservées pour les roys et
pour les princes. Ces grands critiques
ne peuvent souffrir cet escart, et condamnent
par-là un endroit tres naturel,
tres sensé et tres agréable, en quoy ils
font voir qu' ils n' ont aucune idée juste

des comparaisons. Je m' estonne que la
response de M. Despreaux n' ait retenu
le dernier, car il a fait voir que dans la
poësie, sur-tout dans le lyrique et dans
le poëme epique, les comparaisons ne
sont pas seulement mises pour éclaircir
et pour orner le discours, mais encore
pour amuser et pour délasser agréablement
l' esprit du lecteur, en le détachant
de temps en temps du principal
sujet, et en le promenant sur d' autres

p21
8

images agréables ; et que c' est en cela
qu' a principalement excellé Homere,
dont non seulement toutes les comparaisons,
mais tous les discours, sont pleins
d' images de la nature si vrayes et si variées,
qu' estant tousjours le mesme, il
est néanmoins tousjours different, instruisant
sans cesse son lecteur, et luy
faisant observer dans les objets mesmes
qu' il a tous les jours devant les yeux,
des choses qu' il ne s' aviseroit pas d' y
remarquer.

Pour appuyer la remarque de M.
Despreaux, j' avois rapporté celle d' Eustathe,
qui meritoit bien quelque consideration : ... etc.
Aprés des autoritez de
cette nature, il est estonnant que M. De
La M. Tombe encore dans ces fausses
critiques, qui ont esté si foudroyées.
La doctrine qu' il débite dans ses préceptes

p21
9

sur les comparaisons, donneroit
lieu à bien des réflexions curieuses ; je
me contenteray d' une seule qui, j' espere,
se fera sentir. Voicy les belles paroles
de nostre censeur : ... etc.
Qui sont donc ces esprits si exacts à
qui M. De La M. Applaudit d' une maniere
si philosophique ? Je crains bien
qu' ils ne soient plus insensez qu' exacts.
Pourquoy les comparaisons sont-elles

tousjours imparfaites et tronquées ? Elles ne le sont jamais que par la faute de celui qui les fait, lorsqu' il ne sçait ni les bien choisir, ni les bien rendre. Mais elles sont tres parfaites par leur nature, et pour bien peindre les objets dont on parle, il n' y a pas de moyen plus seur

p22
0

que d' en donner des images par des comparaisons. Est-ce la poésie seule qui s' en sert ? L' eloquence ne s' en sert-elle pas de mesme ? Dieu ne s' en sert-il pas ? Les divines escritures n' en sont-elles pas toutes pleines, et nostre Seigneur n' en employe-t-il pas à tout moment dans ses discours ? Disons-nous, comme ces esprits exacts, que ces comparaisons n' éclaircissent rien, et qu' il auroit mieux valu que le saint esprit se fust attaché à bien peindre les objets, que d' avoir eu recours à ces similitudes tronquées ? Et pour parler philosophiquement avec M. De La M. Devons-nous assurer que ces comparaisons sont imparfaites, et qu' elles ne servent qu' à confondre les choses au lieu de les éclaircir ? Vrayment selon ces beaux esprits il y a bien des choses à réformer dans la sainte escriture. Ne sent-on pas l' affreuse impieté de ce langage ? Ce n' est pas sans grande raison que l' escriture appelle *ignorance* , l' impieté. Ne sortons point d' Homere. Jamais poëte n' a mieux réussi que luy à bien peindre les objets

p22
1

par des similitudes. Le discours le plus philosophique en pourroit-il donner une idée plus forte et plus vive que les images qu' il en trace dans l' esprit par ses comparaisons ? Que signifie donc tout ce verbiage, et ce que nostre censeur adjouste ensuite,... etc. Les idées confuses éclaircissent donc mieux la chose,

et peignent mieux l' objet dont on parle
que les comparaisons ? Qui est-ce
qui peut avancer une maxime si estrange ?
Voilà le précepte le plus faux qu' on
puisse donner. Un poëte ne doit jamais
souffrir de confusion dans ses idées, ni
recourir aux comparaisons, que pour
porter dans l' esprit des idées et plus vives
et plus précises. Ce seroit un admirable
secret pour bien peindre, que de
préferer une folle vivacité à la précision,
et une confusion insensée à la netteté
et à la verité.

p22
2

Ne voilà-t-il pas un plaisant éloge ! Il avoüe
que ses comparaisons ont presque
toutes de la noblesse et de l' agrément,
et que pour les images ordinaires,
il ne pouvoit rien choisir de plus grand
ni de plus agréable, c' est ce qu' il appelle
réüssir assés bien . C' est un merveilleux
homme que M. De La M. ! Il va au de-là
du noble, de l' agréable, du grand. Nous
verrons comment il relevera les comparaisons
d' Homere par les siennes.

Voilà desja la
comparaison tres mal exposée et entierement
défigurée par ce pré et par
cette herbe qu' il plaist à M. De La M. De
faire manger à l' asne. Homere ne parle
nullement d' un pré, il parle d' une
piece de bled, il ne dit point que l' asne

p22
3

mange encore l' herbe en se retirant ;
mais qu' il abat une infinité d' épics à
droite et à gauche, et qu' il fait un affreux
dégast dans cette moisson. Que
M. De La M. N' entende ni le grec, ni
le latin, cela est pardonnable, mais
il devoit au moins entendre le françois.
Je me flatte que cette image estoit assez
bien renduë dans ma traduction. Mais
c' est la coustume de ces rares critiques,

ils ont grand soin de deshonnorer les passages qu' ils citent, en les traduisant bassement, et plattement. Cela fait pourtant grand tort au genie poétique de M. De La M. Un grand poète comme luy, ne devoit-il pas sentir combien cette image de moisson et d' épics convient à des troupes, et combien celle de pré et d' herbe leur convient peu en cette occasion. Nous sommes heureux que ce censeur ait sauté ce livre ; cette comparaison auroit bien souffert entre ses mains. Continüons.

p22
4

Ne sommes-nous pas bien obligez à M. De La M. De prendre ainsi la deffense d' Homere ? Il ne croit pas que les critiques, qui attaquent ce choix de l' asne, ayent raison, et il debite ensuite sa petite conjecture, que l' asne pouvoit estre estimé en Grece ; il n' en sçait rien, il s' en doute. S' il estoit un peu plus versé dans l' escriture sainte, il n' auroit pas crû, il auroit sçû que l' asne estoit fort estimé dans tout l' Orient, et les interpretes luy auroient appris que c' estoit parce qu' on le regardoit comme une monture modeste, et comme la marque de la paix, car les chevaux estoient pris pour la marque de la guerre,... etc. Mais c' est en demander trop pour luy ; que ne lisoit-il au moins une remarque de M. Dacier sur la poétique d' Aristote, où il fait voir tres clairement que cette image bien loin d' estre basse et platte, est au contraire tres belle et tres noble ?

p22
5

Aprés cela M. De La M. N' a-t-il pas bonne grace de venir dire froidement qu' il ne croit pas que les critiques ayent eu raison, et que l' asne pouvoit estre estimé en Grece ? Et n' est-ce pas-là une belle

justification, et une conjecture bien appuyée ? Mais il n' en demeure pas-là.

p22
6

Il ne faut pas s' attendre que ce critique absolve jamais Homere à pur et à plein, s' il faut le justifier il se contente de dire *qu' il croit* , et en le justifiant il trouve toujours quelque chose qui le blesse. Icy il est blessé de ces enfants et de la gourmandise opiniastre de l' asne. Il souhaiteroit sans doute à cet animal un peu plus de sobriété. Comment une critique si fausse a-t-elle pû tomber dans l' esprit d' un homme sensé. Il n' y a rien de plus beau, ni de plus noble que cette image. En effet qu' y a-t-il de plus noble que de faire entendre que ces combattants, dont Ajax est environné, ne sont auprès de luy que comme des enfants qui veulent chasser l' asne de la piece de bled, qu' il se rit de tous leurs efforts, qu' il ne s' en haste pas davantage, et qu' il ne fait pas un seul pas sans faire un ravage affreux dans tous leurs rangs. Il est bien question là de la gourmandise de l' asne. Il ne s' agit que de son obstination, de sa force, et de sa patience, et rien ne le montre mieux que ce trait qu' Homere adjouste, *que ces enfants ne le chassent qu' avec peine et après qu' il s' est rassasié* . Car ce trait répond tres noblement à la valeur obstinée d' Ajax et à la fureur de ses ennemis. C' est ce qui acheve la justesse de l' image. Cet asne ne sort de la piece de bled qu' après avoir assouvi sa faim et s' estre rassasié d' espics. De mesme Ajax ne se retire du milieu de ces troupes qu' après s' estre rassasié de meurtre et de sang.

p22
7

Pourquoy cette maxime luy paroist-elle fausse ?
Pourquoy distinguer en cela le poëme epique du poëme lyrique ? Et où a-t-il

puisé cette doctrine si contraire à
la raison et à la pratique des plus grands
poètes ? Pour bien juger des comparaisons,
il ne faut pas examiner si le sujet,
dont on les emprunte, est grand ou
petit, noble ou familier, il faut examiner
principalement si l' image qu' il fait,
est nette et vive ; si le poète a sçû la relever
par des mots poétiques, et si elle
peint parfaitement ce qu' il a voulu représenter ;
et bien loin qu' un poète
doive éviter de comparer les grandes
choses aux petites, c' est-là où son
art paroist le plus, car il y a bien plus
de difficulté, qu' à comparer les petites
aux grandes ; un sabot qu' on fait rouler
à coups de foïet, n' est pas une chose

p22
8

bien noble, ni bien relevée, cependant
Virgile en a tiré une comparaison admirable
pour une reine en fureur. M.
De La M. Devroit se desabuser de donner
des regles. Celles qu' il adjouste sur
la nécessité de varier les comparaisons,
et sur le danger d' en employer trop, ne
sont pas judicieusement appliquées à
Homere, qui ne peut jamais ennuyer
par la fréquence de ses comparaisons,
qu' un esprit peu né à la poésie ; jamais
poète n' a eu une si heureuse fécondité
pour les varier.
Je voudrois qu' il eust cité
l' endroit, car j' avoüe que je ne le
connois point, et j' oserois presque dire
que M. De La M. S' est trompé, et que
si Homere a employé quatre fois le
mesme sujet de comparaison dans une
page, il l' a tellement varié, qu' il est tres
different quoy-qu' il soit tousjours le
mesme.

p22
9

Je n' ay point veû ces cinq
comparaisons à la fin du V livre, mais

j' en ay trouvé autant dans une page et
demi vers le milieu du second. Homere
voyant marcher cette nombreuse
armée de grecs pour se mettre en bataille,
fait de suite cinq comparaisons
entierement differentes. Et si cette fecondité
est admirable, la sagesse avec
laquelle ce poëte s' en sert, ne l' est pas
moins, car il ne l' employe que tres à
propos ; le temps qu' il faut pour mettre
une grande armée en bataille, luy
donne tout le loisir de faire toutes les
comparaisons dont il a besoin pour
peindre les differentes mouvements de
cette armée. M. De La M. N' aime pas
cette foule de comparaisons ; de ces
cinq il en a supprimé quatre et les plus
belles. Je ne l' en blasme point, il a fait
fort prudemment. La maniere dont il
a rendu celle qu' il a conservée, ne nous
porte pas à desirer les autres. Mais je
voudrois au moins qu' il eust sçû que
cette frequence de comparaisons, bien

p23
0

loin d' estre vicieuse, est au contraire tres
belle et tres noble, puisque Dieu mesme
s' en sert dans l' escriture sainte ; j' en
ay remarqué jusqu' à trois dans un seul
verset, et nostre Seigneur en employe
sept dans un seul chapitre. Que veut
donc dire M. De La M. Avec cette petite
delicatesse d' un esprit froid et borné ?
Aprés les comparaisons viennent
les sentences. M. De La M. En juge aussi
à sa maniere, c' est-à-dire, fort cavalierement,
et d' une maniere qui fait bien
voir que c' est encore une matiere qu' il
n' a guere approfondie. J' avoüe que c' est un
galimathias pour moy. Qu' est-ce à dire que
des sentences belles ? Y a-t-il d' autre
beauté pour elles que le grand
sens dont elles doivent estre pleines.

p23
1

Par exemple, cette sentence qu' Ulysse employe dans le Ii livre : ... etc., quelle autre beauté a-t-elle que son grand sens ? En verité il ne faut pas parler pour parler.

Mais examinons un peu la critique de nostre censeur sur l' employ qu' Ulysse fait de cette sentence.

Il faut mettre le lecteur dans le fait, afin qu' il soit à portée de juger de cette belle critique. Agamemnon avoit dit aux generaux : ... etc.

Tous les soldats prenant à la lettre l' ordre d' Agamemnon, se preparoient au départ, mais Ulysse inspiré par Minerve se met en devoir de les retenir, il parle aux princes et aux soldats avec beaucoup de force ; il leur représente

p23
2

qu' ils n' ont pas bien compris l' ordre du roy, que ce qu' il a dit n' est que pour les esprouver, et qu' il les chastiera s' ils s' opiniastrent à partir contre l' intention de leur general, qu' ils n' ont pas bien comprise ; et il finit par cette sentence : ... etc.

Il n' y a jamais eû de critique plus fausse. Cette sentence est si parfaitement placée par Ulysse à la fin de son discours, qu' il ne pouvoit rien dire de plus fort pour retenir les troupes. Il

p23
3

leur a déclaré que l' intention du roy est qu' elles demeurent, et que l' ordre qu' il leur a donné de partir, n' est que pour les sonder ; il leur a fait entendre que si malgré cela ils s' opiniastrent à se retirer, ils attireront le chastiment que merite cette desobéissance ; et pour leur oster le pretexte de dire,... etc., sentence grosse de sens, qu' on sent bien que Minerve elle-mesme a inspirée, et qui est employée si heureusement pour produire son effet sur les troupes, qu' elle

tient lieu de toutes les raisons qu' il
n' a pas le temps de leur expliquer, et
qu' elle leur ferme entierement la bouche.
Sans la derniere impertinence elles
ne pouvoient faire la response que
M. De La M. à la bonté de leur suggerer.
Aussi Homere marque-t-il qu' Ulysse
en parlant ainsi avec adresse et
autorité, retint l' armée. Je ne sçay
pas si M. De La M. Peut disputer quelque

p23

4

chose en poésie à Homere, mais
encore une fois je ne luy conseille pas
de luy rien disputer en éloquence et
en force de sens. Il a l' indulgence d' applaudir
à cette sentence d' Hector,... etc. Et à celle de
Patrocle, qui dit à Merion qui s' amusoit
à insulter Enée dans le combat,... etc. En effet
elles sont parfaitement belles. Cependant,
chose assez plaisante, M. De La M. Ne
les a conservées ni l' une ni l' autre dans
son poëme. Il n' a donc pas conservé
tout ce qu' il a trouvé beau. Pourquoi
nous a-t-il fait entendre qu' il n' a retranché
que tout ce qui n' estoit pas precieux.
Je suis seûre que tous les gens
sages luy auroient sçû plus de gré, d' avoir
conservé ces deux maximes à Homere,
que de tout ce qu' il luy a trop
liberalement presté. Je me trompe, il n' a
supprimé que la derniere ; il a encore
pis fait de l' autre, car il l' a ostée du Xii
Liv. Oû elle est fort bien, et il l' a transportée

p23

5

dans le Xviii Liv. Oû elle est
tres mal, comme on le verra dans le
Ix Liv. De son poëme.
à l' égard de la premiere, il est bon de
remarquer en passant quelques petites
negligences où M. De La M. Est tombé,
et qui font voir le peu de soin qu' il a eu
de bien lire un poëte qu' il a voulu corriger
et embellir. Voicy ses paroles,... etc.

Premierement ce n' est point Helenus
qui parle à Hector, et à qui Hector respond,
c' est Polydamas, et il ne presse
point Hector de rentrer dans Troye, il
le presse de renoncer à l' attaque des
retranchements, à cause du prodige que
Jupiter vient de leur envoyer, et qu' il
luy explique. M. De La M. A si bien estudié
Homere, il l' a si bien medité, qu' il
confond icy le discours que Polydamas
fait à Hector dans le Xii livre de l' Iliade
avec celuy que le mesme polydamas

p23
6

luy tient dans le Xviii discours tres differents
par le temps et par l' occasion où
ils sont faits. Dans le premier il le presse
de renoncer à l' attaque des retranchements,
et dans le dernier il luy conseille
de rentrer dans Troye pendant la nuit
pour déliberer ensemble et pour se préparer
à combatre Achille de dessus les
murailles. On verra ma remarque sur
le Ix Liv. Du nouveau poëme.
à l' égard de la seconde sentence :
*les conseils veulent des paroles, et la
guerre demande des actions* . M. De La
M. Ne la rappelle icy que pour en tirer
une occasion d' insulter encore Homere.

p23
7

Le pauvre Homere est bien malheureux
d' avoir employé cette belle
sentence, qui a fait descouvrir qu' il ne
pense pas par principes. Mais un critique
plus sage et plus judicieux en auroit
tiré une consequence toute contraire ;
il auroit pensé que puisqu' Homere
estoit si bien instruit de cette maxime,
il n' estoit pas vraysemblable qu' il
l' eust démentie si grossierement ; et
qu' il falloit donc que ses harangues fussent
si heureusement placées, qu' elles
ne nuisissent point aux combats. Et il
auroit deviné juste.

Je ne sçay de quel endroit
ce censeur a tiré cette prétenduë
sentence, car pour obliger les lecteurs

p23
8

à le croire sur sa parole, il ne cite point
les livres d' où il tire ce qu' il dit. Cela
n' empeschera pas que je n' assure que
c' est encore icy une critique tres fausse.
Premierement ce qu' il appelle sentence,
ne l' est point, car toute verité n' est
pas sentence : *les hommes n' ont pas
tant de force à jeun, que quand ils ont
mangé*, est une verité commune ; comme
quand on dit, *un convalescent n' a
pas tant de force, que quand il est en
pleine santé* . Appellera-t-on cela une
sentence ? En second lieu, que ce mot
soit dans Homere, il ne sçauroit estre
appellé trivial, s' il est dit à propos, et à
des soldats qui se préparent à combattre
avant que d' avoir repu. Et il est au
contraire plein de sens. C' est ainsi que
tous les generaux ont tousjours parlé
à leurs troupes. C' est ainsi que dans le
Xix Liv. Ulysse dit à Achille, qui veut
qu' on marche tout à l' heure pour combattre
sans avoir pris de la nourriture : ... etc.

p23
9

Voilà comme parle un homme sensé, et cela bien-loin
d' estre trivial, est tres necessaire, et
vaut bien la peine d' estre dit. M. De La
M. Ne trouve pas de ces choses triviales
dans nos romans, c' est-là qu' il a formé
son goust, et c' est de-là que luy vient
cette grande délicatesse.

p24
0

Voilà comme
notre censeur convertit en mauvais
sens tout ce qu' il y a de plus sage. Ce
qu' il vient de rapporter, est tiré des

conseils que Nestor donne à son fils
Antiloque, qui va entrer en lice dans
les jeux dont Achille termine les funérailles
de Patrocle. Il vient de luy dire,... etc.
Pour empescher donc ce
jeune homme de compter sur la force
et sur la vitesse de ses chevaux, rien
n'estoit plus sage que de le fixer à ne recourir
qu'à l'adresse, et de luy faire voir
par des exemples familiers l'avantage
que l'adresse a sur la force. Et c'est ce
que Nestor fait par l'exemple du pilote,
et par celui du charpentier. Et
cela est non seulement tres sensé, mais
tres necessaire dans cette occasion. Ovide

p24
1

estoit bien moins délicat que M. De La
M. Car il a eu la sottise de trouver ce
precepte de Nestor fort beau, et de l'imiter
mesme lorsqu'il dit : ... etc.
de l'expression.
ce beau jugement sur les sentences
d'Homere est suivi de preceptes pour
l'expression, et M. De La M. Commence
d'abord par nous dire que... etc. Il ne paroist
pas qu'il ait assez medité sur les arts,
ni qu'il les ait assez approfondis pour
bien décider de ce qu'ils ont de semblable
ou de different. Et rien n'est moins
vray que ce qu'il avance icy, que... etc. Car
l'expression a infiniment plus d'estenduë
et est beaucoup plus considerable
que le coloris, qui n'est pas à beaucoup
prés dans la peinture ce que l'autre est

p24
2

dans la poésie. Je ne suis pas assez habile
pour marquer cette difference jusqu'à
la dernière précision, je diray seulement
une chose qui me paroist tres sensible,
c'est qu'un peintre peut paroistre
excellent peintre indépendamment
du coloris, et que jamais poëte ne paroistra
excellent poëte indépendamment

de l' expression. Quand je voy
les estampes merveilleuses de Raphaël
ou du Poussin, etc. J' admire ces peintres,
mon imagination va mesme jusqu' à
suppléer au coloris ; mais un poëte
dénüé d' expression, me paroistra
tousjours un méchant poëte. Cela est
si vray, que si dans la traduction des
grands poëtes, on n' a l' art de soustenir
leurs idées par la noblesse d' une diction
qui y responde, il n' y a plus de poësie.
Je m' estonne d' autant plus que M. De
La M. Soit tombé dans cette erreur, qu' il
reconnoist incontinent luy-mesme que
toutes les parties d' un poëme sont inutiles
si la beauté de l' expression ne vient
les animer ; et qu' un ouvrage fait pour
plaire, ne se soustient pas long-temps

p24
3

sans une beauté d' expression convenable
à la matiere. Personne ne disconviendra
de cette verité, le poëme mesme
de M. De La M. En est une preuve
trop sensible. Mais on ne sçauroit dire
la mesme chose de la peinture, qui pourra
fort bien se soustenir sans le coloris.
Ce faux principe de M. De La M. L' a précipité
dans une autre erreur encore plus
grande, quand il soustient qu' on ne sçauroit
bien juger de l' expression d' Homere.
Il conclut bien que puisque l' ouvrage
de ce poëte a réussi de son temps,
et dans les siecles qui l' ont suivi, il faut
qu' en general il ait bien parlé sa langue : ... etc.
M. De La M. Veut déclarer les plus sçavants
critiques, juges incompetents sur la diction
d' Homere, et leur oster le droit de la louer
et de la blasmer, parce qu' il prétend
que personne ne sçait assez la langue

p24
4

grecque pour en connoistre ni les beautes,
ni les deffauts. Il se mettroit par-là
assez au large. Mais il ne sera pas difficile

de luy faire voir que sa prétention vient du peu de connoissance qu' il a de la matiere qu' il traite. Et pour la renverser il ne faut qu' examiner deux temps dans la langue grecque ; celui qu' elle a duré avant Homere, et celui qu' elle a duré après luy. Par le premier nous connoistrans pourquoy cette langue estoit desja dans sa perfection du temps de ce poëte ; et par l' autre, nous verrons que nous sommes aujourd' huy en estat d' en juger avec connoissance de cause. Il est certain que bientost après le déluge on voit des vestiges de cette langue, et nous sçavons que Cadmus ne fut pas long-temps sans porter les lettres phéniciennes en Grece. Cette langue avoit donc desja plus de sept cens ans à la guerre de Troye, et prés de mille ans du temps d' Homere. Ainsi voilà desja une durée estonnante pour une langue, et bien capable de luy donner la perfection, car la perfection des

p24
5

langues vient tousjours de leur durée, sur-tout quand il y a de suite plusieurs regnes paisibles et glorieux, comme cela arriva à la Grece quelques generations avant la guerre de Troye, et quelques generations après. Il ne faut donc pas s' estonner qu' après mille ans cette langue fust si parfaite. Voilà pour le premier point.

L' autre ne nous sera pas moins avantageux, et nous aidera bien à refuter le sentiment de M. De La M. Il est certain que quand une langue a esté portée à sa perfection, ce qui l' y fixe, ce sont les grands escrivains. Depuis Homere il y a eu continuellement d' âge en âge une foule d' escrivains, poëtes, orateurs, historiens, philosophes, qui tous ont imité la diction d' Homere, et ceux qui en ont le plus approché, ont eu le plus de réputation. Depuis Homere jusqu' à Alexandre

Le Grand, et à la défaite de Darius à Arbelles,
c' est-à-dire, jusqu' à l' olympiade
Cxii pendant l' espace de cinq cens
ans ou environ, on compte plus de deux

p24
6

cens poètes, dont les principaux sont
Hesiodé, Anacréon, Eschyle, Pindare,
Sophocle, Euripide, Aristophane, je
ne compte que ceux dont nous avons
des ouvrages entiers.
Après la deffaite de Darius à Arbelles,
c' est-à-dire depuis l' olympiade
Cxii jusqu' à l' olympiade Clxxxvii
ou à la mort de Cleopatre, pendant trois
cens ans il y en eut encore un grand
nombre, dont les plus considerables
sont Menandre, Theocrite, Callimaque,
Apollonius De Rhodes, Aratus, etc.
Depuis la mort de Cleopatre jusqu' à
la prise de Constantinople en 1453 de
notre seigneur, la langue grecque
se maintint encore assez florissante, et
après cette époque la poésie qui cessa
entièrement en Grece, jetta encore
quelque feu en Italie.
Cette langue ne s' est pas moins conservée
florissante dans les écrits des
historiens et des philosophes. Le plus
ancien des historiens que nous ayons,
c' est Herodote, quatre cens cinquante
ans ou environ après Homere, dont il

p24
7

a parfaitement imité le style ; mais avant
luy il y en avoit eu d' autres qui ont laissé
beaucoup de réputation. Herodote
a esté suivi de Thycydide, qui quoyque
plus jeune, fut son contemporain,
et Thucydide a esté suivi de Xenophon.
J' abuserois du temps si je comptois tous
les historiens qui ont fleuri jusqu' au
quinzième siècle.
Homere a aussi esté bientôt suivi
par des philosophes qui ont conservé sa

langue dans toute sa pureté. Aristote
et Platon sont les principaux de ceux
qui ont succédé aux premiers. Aristote
n'admire qu'Homère ; et Platon le regarde
non seulement comme le plus
grand de tous les poètes, mais encore
comme celui dont la diction est la plus
charmante, car il l'imité presque tousjours,
et on diroit qu'il entre contre
luy en lice pour luy disputer le prix.
Quels secours n'avons-nous point
encore pour juger des beautés de cette
langue, et des diversités de style ? Les
rhéteurs comme Démétrius Phalèreus,
Denys D'Halycarnasse, Longin, etc.

p24
8

Adjoustrons à cela les glossaires qui
nous marquent les propriétés et les singularités
de cette langue, et qui nous
enseignent ce qu'il y a de beau ou de
vicieux dans les meilleurs écrits.
Tous ces écrivains parfaitement instruits
de leur langue, donnent la palme
à Homère pour le style, et le regardent
comme le modèle le plus parfait. Les rhéteurs, qui
ont souvent critiqué les autres écrivains,
même les plus parfaits, n'ont jamais
marqué aucune faute de diction dans
Homère, et ils ne l'auroient pas plus
épargné que les autres s'ils y en
avoient trouvé.
Par tout ce que je viens de dire, on
voit que la langue grecque a été florissante
jusqu'au quinzième siècle, de sorte
qu'elle étoit encore une langue vivante
il n'y a que deux cens soixante ans.
Depuis ce temps-là encore nous avons
eu des grecs naturels très sçavants.

p24
9

Ils ont pu considérablement aider nos
critiques qui ont paru dans le seizième
siècle, comme un Budée dont nous
avons les doctes commentaires sur

cette langue. Cela estant, on ne peut pas s'empescher de déferer à l' autorité de tant de sçavants hommes qui tous ont relevé la diction d' Homere au dessus de celle de tous les autres escrivains, et qui en ont parlé avec une parfaite connoissance, puisqu' ils ne portoient leur jugement que sur leur propre langue. Il est donc faux de dire que nous ne jugeons de la langue d' Homere que comme d' une langue morte, car nous en jugeons sur le rapport des grands critiques pour qui elle estoit encore vivante, qui la parloient, et qui par cette raison en connoissoient toutes les délicatesses. Et les critiques, qui sont venus dans le dernier siècle, en se formant le goust sur ces grands modeles, ont esté en estat de juger des beautez du style d' Homere, et de voir en quoy consiste l' avantage qu' il a eu sur tous les autres poètes et les autres escrivains. Il n' est

p25
0

pas mesme vray que personne ne possede assez les langues mortes, pour en sentir, comme il faudroit, les beautez et les deffauts. Les sçavants aujourd' huy ne distinguent-ils pas le style d' Homere de celuy de Pindare ? Celuy d' Herodote de celuy de Thucydide et de Polybe ? Ne sent-on pas encore la difference qu' il y a entre Tite-Live et Tacite ? Entre Virgile et Lucain, entre Juvenal et Horace ? En verité voilà un beau dessein à M. De La M. De vouloir nous persuader que les grands hommes, qui ont vescu depuis la renaissance des lettres, et qui ont fait tant d' ouvrages admirables, ne sçavoient ni assez de grec, ni assez de latin pour sentir les beautez et les deffauts de ces langues. Car voilà ce qu' il prétend : ... etc. Heureusement il fortifie ses raisons par un exemple, et

p25
1

il ne faut que ce seul exemple pour faire
voir combien il s' est trompé.
Cela est desja assez
plaisant qu' un homme qui ne sçait pas
lire en cette langue, veuille par un
soupçon critiquer les commentateurs
sur un mot de cette mesme langue-là.
C' est sur l' échange des armes entre
Glaucus et Diomedé : Glaucus donna
des armes d' or pour celles de Diomedé
qui estoient d' airain. Dans le vers grec
il y a un terme qui est équivoque... etc.,
car il signifie deux choses,
il luy osta l' esprit, et il luy esleva l' esprit .
Dans le premier sens Homere diroit,
alors Jupiter osta la prudence à Glaucus,
d' avoir fait un échange si inégal, et d' avoir
esté si dupe. Et selon le dernier sens,
il dit : *alors Jupiter esleva le courage à*
Glaucus . Et c' est le sens que j' ay suivi,
comme le seul digne d' Homere, qui
nous fait entendre que Jupiter empescha
Glaucus de tomber dans cette pensée
basse et sordide, que ses armes toutes

p25
2

d' or estoient de plus grand prix que
celles de Diomedé qui n' estoient que
d' airain.
Que dit à cela M. De La M. Qui apparamment
n' auroit pas esté si malhabile
que Glaucus ? Il dit,... etc. Pourquoi ne
sçauroit-il le croire ? Est-ce une chose inoüie
que dans une langue il y ait des termes
qui signifient deux choses toutes
contraires. Voicy ce qui l' a trompé, il
a crû que c' estoit moy qui donnois ce
double sens à ce mot, et comme il a
en teste qu' on ne juge pas bien d' une
langue morte, il rejette sur cela mon
jugement. Mais s' il avoit voulu profiter
de la remarque de M. Dacier à qui
je dois la mienne, il auroit veû que ce
n' est pas moy qui ay relevé ce double
sens, et que c' est Porphyre : or Porphyre

en pouvoit juger puisqu' il parloit de sa langue. Mais il y a plus encore, c' est que Porphyre n' a fait en cela que suivre le precepte d' Aristote qui dit : ... etc.

p25
3

Aristote sçavoit donc que dans sa langue il y avoit des mots qui signifioient des choses differentes. Et dans quelle langue n' y en a-t-il pas ? Un mot peut donc avoir deux sens contraires, et c' est l' endroit et le dessein que doit avoir le poëte, qui déterminent celui que l' on doit choisir. Que deviennent après cela toutes les admirables réflexions que fait M. De La M. Plus il a d' esprit, plus il est à plaindre de s' estre engagé à parler de choses qu' il ne sçait point. Si M. De La M. Refuse de croire qu' un mot grec ait deux significations differentes, ce qui est pourtant si vray, que personne n' en doute ; à plus forte raison refuse-t-il de se rendre à ce que j' ay remarqué dans les ordres que Nestor donne à sa cavalerie dans le Iv Liv. La prudence de Nestor et sa capacité pour la guerre sont là dans tout leur

p25
4

jour. Mais un de ses ordres, renfermé en deux vers, presente quatre sens differentes, et tous fort raisonnables. Nostre censeur croit... etc. Voilà comme il parle pour combattre ma remarque, prévenu que c' est moy qui par ignorance, ay trouvé ces quatre sens : mais je me suis tuée de luy crier que c' est Eustathe ; or on ne peut pas accuser ce sçavant archevesque d' avoir ignoré sa langue. Et quant à l' inconvenient qu' il y trouve, et au danger de jeter la confusion dans les troupes par une équivoque, ils sont fort mal imaginez,

car Nestor fait cela si à propos, que ses soldats ont beau entendre cet ordre tout différemment, il n' en peut arriver aucun desordre.

Pour mieux faire voir nostre impuissance à juger de l' expression d' Homere, voicy la belle supposition que fait M. De La M. M. De La M. N' a-t-il pas de honte d' avancer une chose si évidemment fausse ? Où sont les contemporains de Corneille et de Moliere, qui ont jamais dit que ces auteurs sont admirables pour l' expression ? Au contraire n' a-t-on pas tousjours dit, et nos critiques n' ont-ils pas escrit qu' ils

manquoient de cette partie, et qu' ils n' estoient pas de bons auteurs de la langue ? On a admiré l' élévation de genie de Corneille, et l' heureuse facilité, et le naturel de Moliere ; mais outre que dans l' un et dans l' autre on a trouvé de fort méchantes pieces, on fait voir dans le premier quantité de fautes de langue, et une eloquence de declamateur ; et dans l' autre tant de negligence pour l' expression, qu' il n' y a point de page où on ne trouve des barbarismes, et des bassesses qui deshonoreroient le style le plus pur d' ailleurs, et le plus chastié.

M. De La M. Rapporte ensuite ces vers de Moliere de l' escole des femmes : ... etc.

Voilà comme M. De La M. Manie la fine ironie et la bonne critique. Il se prévaut trop contre Homere du grand talent qu' il a pour la poésie : comme il n' y a dans son poëme ni de ces bassesses,

ni de ces improprietez, il sçait bien
que le plus sot commentateur ne pourra
que bien placer tous ses points admiratifs.

p25
8

C' est ce que nous verrons dans
l' examen de son poëme qui certainement
fourniroit beaucoup de matiere
à un commentateur. En attendant M.
De La M. Peut se rasseûrer sur l' avenir,
jamais Corneille ni Moliere n' imposeront
à la posterité sur le langage ; ... etc. Et il sied
plus mal à M. De La M. Qu' à un autre de
le présumer. Il a trop mauvaise opinion
du nouveau dictionnaire que l' academie
françoise imprime, qui est certainement
un chef d' oeuvre, et qui en
fixant le veritable usage de tous les termes,
selon les differents styles, sera
dans tous les siecles le boulevard de la
langue françoise contre la barbarie
qui voudroit l' attaquer.

p25
9

Je devois estre faite aux soupçons et aux
conjectures de M. De La M. Mais j' avoüe
qu' il me surprend tousjours et que je
ne m' y accoustume point. Après qu' Aristote,
Platon, et tous les escrivains
grecs ont décidé qu' Homere a mieux
escrit que personne ; après que Longin
nous a assuré que dans l' Iliade... etc., ce
censeur qui ne sçait pas un mot de
grec, vient nous dire serieusement
qu' on peut présumer qu' il a bien escrit,
et en mesme temps qu' on peut le soupçonner
de quantité de fautes dont nous
ne sommes pas juges competents. M. De
La M. Tres ignorant en grec, veut
qu' on compte pour rien le jugement
de tous ces sçavants hommes ; qu' on ne
juge de la beauté du style d' Homere
que par présomption, et que sur ses simples
soupçons on l' accuse de plusieurs
fautes dont nous ne pouvons juger. A-t-on

jamais rien écrit de plus absurde ?
Nostre censeur après avoir parlé des

p26
0

moyens que le poëme epique employe
pour faire son imitation, vient à parler
de la fin qu' il se propose, qui est la morale.
Les mauvaises critiques que nous
avons veües jusqu' icy, n' approchent
point de celles qu' il a le courage de débiter
sur cette matiere. Il refuse à Homere
la loüange d' enseigner une bonne
morale, et il nous le represente comme
pernicieux pour les moeurs. S' il a raison,
Homere est un tres meschant poëte,
car il a peché contre les regles de son
poëme qui n' est fait que pour donner
des instructions de vertu. Il ne sera pas
difficile de deffendre Homere contre
des accusations si frivoles.
Premierement le sujet du poëme est
une grande instruction, puisque c' est
une fable, comme je l' ay desja monsté,
et qu' il n' y a point de fable dont la morale
ne soit le fondement, puisque c' est
un point de morale déguisé sous l' allegorie
d' une action. D' ailleurs voyons
les jugemens qu' on en a portez dans
tous les siècles. Lycurgue, cet homme
si sage, luy a rendu ce grand tesmoignage,... etc.

p26
1

On peut voir sur cela la
remarque de M. Dacier. Et Horace,
disciple d' Aristote, encherit encore sur
l' expression de son maistre, en assurant... etc.
Et il en dit la raison. Mais
comme M. De La M. A supprimé dans son
poëme toute la morale qu' Horace trouvoit

p26
2

dans celuy d' Homere, il a fait prudemment
de ne pas vanter cette morale

qu' on auroit inutilement cherchée
dans son imitation. Nous en parlerons
dans l' examen de ce poëme où je feray
voir que jamais philosophe n' a donné
de plus grands préceptes de morale
qu' Homere, et que M. De La M. Les a
tous supprimez sans faire quartier à un
seul, et qu' il y en a mesme qu' il a convertis
en impieté et en blasphesme. En
verité il est estrange qu' après que tout
le monde a reconnu que l' Iliade et l' Odyssée
sont deux tableaux tres parfaits
de la vie humaine, où tout ce qui est
digne de loüange ou de blasme, utile ou
pernicieux, en un mot tous les maux
que la folie peut produire, et tous les
biens que la sagesse peut causer, sont representez
avec une varieté admirable,
que le R. P. Le Bossu et M. Dacier l' ont
démonstré tres solidement, l' un dans
son traité du poëme epique, et l' autre
dans ses commentaires sur la poëtique
d' Aristote et sur celle d' Horace, il est
estrange, dis-je, que M. De La M. Vienne

p26
3

combattre ce sentiment avec les raisons
du monde les plus fausses, et qui ne font
que confirmer ce que j' ay desja fait voir,
qu' il n' a aucune idée de ce poëme. Examinons
quelques-unes de ses raisons.
La plus severe morale ne
pouvoit pas demander davantage de
Nestor, que ce qu' il fait dans cette occasion.
M. De La M. N' a pas senti, ou il a
voulu affoiblir et diminüer la force et
la sagesse du discours de ce vieillard.

p26
4

En verité la prudence et la sagesse ne paroissent-elles
pas bien éminemment
dans ce discours de Nestor ? Il parle d' abord
avec autorité à l' un et à l' autre
pour reprimer leur emportement et
leur injustice. Il fait ensuite valoir la

prééminence des roys, et enseigne
qu' il n' y a ni naissance ni valeur qui
puisse dispenser ceux qui leur sont soumis,
de leur rendre l' obéissance et les
respects qu' ils leur doivent. Et enfin il
a recours aux prieres. Est-ce là se contenter
de les condamner l' un et l' autre.

p26
5

Mais voyons un peu par curiosité comment
M. De La M. Si délicat sur la morale,
corrige cet endroit pour le rendre
plus instructif : ... etc.
Ces vers ne sont-ils pas bien nobles et
pleins de sens ? Et cette expression n' est-elle
pas bien françoise ?
Faut-il justifier cent fois les mesmes passages ?
On avoit averti M. De La M. Que le discours

p26
6

d' Agamemnon est une feinte, et
par consequent que les reproches que
Diomedé luy fait, favorisent son dessein,
et concourent à faire demeurer les
troupes. Denys D' Halicarnasse a fort
bien dit... etc. Pour moy
je ne demanderois pas une meilleure
preuve de la mauvaise critique de M. De
La M. Que celle qu' il donne icy. Effectivement
c' est une chose fort surprenante
que la déesse Thetis entre dans
le ressentiment de son fils, et qu' elle

p26
7

ait de la douleur de voir que devant
mourir bientôt sous les murs de Troye,
il y soit encore deshonoré : et il est fort
estrange que Jupiter, qui est la justice
mesme, exauce une mere affligée qui
demande que l' affront fait à son fils soit
reparé et qu' Agamemnon soit puni de
son injustice. Mais, dit-on, les peuples,
qui sont innocents de cette injustice,

en pâtiront. Mais est-ce la première fois
que les peuples ont souffert des fautes
des rois, et a-t-on accusé Dieu de
cruauté et d'injustice toutes les fois que
cela est arrivé ?

Dans le IV^e Liv. Jupiter
fléchi par Junon implacable ennemie
des Troyens, ordonne à Minerve d'aller
à l'armée des Troyens, et de les porter
à enfreindre le traité qu'ils avoient juré.
Minerve obéit, et conseille à Pandarus
de tirer sur Menelas. Cela a fort
déplu à l'auteur du Clovis.

p26
8

M. De La M. Très fidèle copiste de ces
belles critiques, trouve aussi ce procédé
de Jupiter très mauvais. Il auroit
dû ou profiter de ma remarque, ou la
refuter. J'avois dit : pourquoi Homère
fait-il que Minerve va elle-même exciter
Pandarus à une action aussi injuste
que paroît celle qu'il va faire, de violer
l'alliance par un acte d'hostilité ? C'est
pour faire entendre que la sagesse elle-même
préside à tous les décrets de
Jupiter, et qu'elle conduit tous les ressorts
de la providence.

On vient de voir qu'on peut
puiser des idées de justice dans les deux
premiers, puisque c'est la sagesse même
qui conduit tout ce qui s'y passe. Il
en est de même dans celui-ci. La mort

p26
9

d'Hector est résolu ; Jupiter a mis dans
les bassins de la fatale balance les deux
destinées d'Achille et d'Hector, et celle
d'Hector plus pesante a emporté la
balance, et s'est précipitée dans les
enfers ; Minerve, c'est-à-dire, la providence
va faire exécuter ce que Jupiter
a résolu. Comment le fait-elle ? Elle
s'adresse à Achille, et lui dit : ... etc. Achille
hors d'haleine et voyant Hector encore plus

fatigué que luy, s'arreste un moment pour respirer, et pour reprendre des forces. La prudence d'Hector trompée par-là, car Minerve en cet endroit sous la forme de Deïphobus est la prudence d'Hector mesme, soustenuë par le souvenir des discours de son frere, et ce heros croyant Achille recru, tourne teste et va contre luy. Cela est tres naturel, et c'est ce qui a donné lieu à cette idée, que Minerve aide Achille,

p27
0

et trompe Hector, idée qui rend cette poësie si animée et si vivante ; car la poësie suit ses loix, comme dit fort bien Eustathe, lorsqu'elle préfere une fiction merveilleuse à une verité simple qui ne feroit que languir. Aristote a eu raison de dire *qu'il ne faut pas juger de l'excellence de la poësie, comme on juge de celle de la politique, ni mesme comme de celle de tous les autres arts*. La politique et tous les autres arts cherchent le vray ou le possible. La poësie cherche l'estonnant et le merveilleux, pourveu qu'ils ne chocquent pas absolument la vray-semblance. Voilà le jugement le plus faux que l'on puisse porter du caractere d'Achille et de celui d'Homere. Comment peut-on

p27
1

se persuader que ce poëte admire Achille ? Y a-t-il la moindre ombre de raison à reprocher à ce grand philosophe, j'emprunte les termes du P. Le Bossu, d'avoir crû que les emportements d'un homme, qui sacrifie ses amis et son pays à sa vengeance, soient une action louïable, vertueuse, et digne d'estre imitée par les princes, et que l'on y trouve la grandeur d'ame ! Homere aura admiré un homme qui dit à son general,... etc. ?

Il n' y a que des séditieux et
des impies à qui de telles paroles puissent
échapper. Il a revestu ce caractere
d' Achille d' une valeur estonnante,
mais c' est pour le rendre plus éclatant
et non pas plus loüable, car par-tout
ce n' est que fureur et brutalité. Il n' y
a donc point d' illusion dans le poëte ;
et jamais cette illusion prétenduë ne
passa jusqu' au lecteur bien instruit.
Aristote ignoroit-il les emportements

p27
2

continuels d' Achille ? Ou les a-t-il
pris pour des vertus ? Nons sans doute,
luy qui nous a fait voir que le caractere
d' Achille doit remplir, non tout
ce que fait un homme en colere, mais
tout ce que la colere elle-mesme peut
faire. Ainsi il n' a regardé ce heros
poëtique que comme un brutal directement
opposé à l' homme de bien. Et
le P. Le Bossu l' a prouvé.
Horace par exemple, qui estimoit
tant Homere, ne reconnoist aucune
vertu dans Achille, ni aucune action
qui merite quelque loüange, et jamais
il ne l' a loüé ni de sa vaillance, ni de
la mort d' Hector, ni d' aucune autre
chose qu' il ait faite contre les troyens.
Au contraire il fait de luy un portrait
horrible, et tres ressemblant. Il dit qu' il
est violent, emporté, inexorable, qu' il
ne reconnoist aucune justice, et n' a d' autre
raison que son espée. Est-ce-là un
heros loüable et admirable ? Mais il luy
a donné la valeur, la vigilance, et l' ardeur
à poursuivre une entreprise. Oüy,
mais ces qualitez estant indifferentes,

p27
3

ne sont bonnes que dans les gens de
bien, comme dans Scipion, et elles sont
des vices tres pernicious dans les meschants,
comme dans Catilina. Mais M.

De La M. Adjouste,... etc. A-t-on
jamais raisonné de cette maniere ? Alexandre
a imité Achille dans l' action du
monde la plus inhumaine, et qui marque
le plus de brutalité, donc c' est l' illusion
du poëte qui a passé dans l' ame
de son lecteur, donc Homere a admiré
Achille. Qui est-ce qui luy a dit
que les choses les plus vicieuses ne trouvent
point des imitateurs ? Horace n' a-t-il
pas dit que *les originaux qui peuvent
estre imitez par leurs vices, sont sujets à
tromper* ? Une jeunesse bouillante et
fougueuse se laissera prendre à l' éclat

p27
4

de la valeur, dont elle ne démeslera pas
ce que cette valeur a de bon d' avec ce
qu' elle a de vicieux, ni ce qu' elle a de solide
d' avec ce qu' elle a de brillant. Les
jeunes gens se laissent prendre aux premieres
apparences, et lorsqu' ils sont une
fois prevenus, il est rare qu' ils en reviennent.
Combien y en a-t-il encore aujourd' huy
qui prefereront la valeur
d' Achille, et celle de Turnus à celle
d' Enée. Achille pourtant n' est qu' un
soldat, et Enée est un grand capitaine.
Ce que M. De La M. Adjouste pour justifier
Alexandre,... etc., est une leçon
de morale tres vicieuse. Il avoit sans
doute grand tort, puisqu' il imitoit une
action tres inhumaine et tres brutale,
et qu' il encherissoit encore sur cette
brutalité, séduit par son ignorance qui
l' empeschoit de voir que cette vaillance,
qui l' ébloüissoit, n' estoit que la
vaillance d' un homme violent, emporté,
implacable, en un mot d' un heros

p27
5

tres vicieux, et Homere n' en est
point coupable. Il n' a point donné dans
le caractere d' Achille un mauvais
exemple, mais il a donné un exemple

d' un caractere vicieux qui ne peut produire que de mauvaises actions. Et cela est tres different, car ce dernier peut estre aussi utile pour la morale que l' autre seroit pernicieux.

M. De La M. Vient ensuite à la morale qui est la plus sensible dans l' Iliade, qui est le besoin que nous avons du secours des dieux : ... etc. C' est n' avoir aucune idée ni de la nature, ni de la poësie que de parler ainsi. Homere est-il le seul des auteurs payens qui ait

p27
6

fait entendre que tous les mouvements des hommes venoient des dieux ? Et d' ailleurs si l' on prive la poësie du concours des dieux, à quoy sera-t-elle reduite ? Effectivement les caracteres qu' Homere introduit, ne sont pas trop pieux, et la maniere dont ils servent Dieu, et dont ils remplissent leurs devoirs, ne devoit pas trop leur attirer cette protection. Mais M. De La M. Ne se mocque-t-il pas du monde, de venir faire une objection si pitoyable après ce qu' on luy a dit si souvent, qu' Homere a fait des dieux de nos passions et de nos vices : ... etc. Qui protegera-t-elle donc que celui qu' elle a tousjours animé, qu' elle a porté à commettre la plus grande des injustices, et qui a esté tousjours si fidelle à l' honorer et à la servir ?

p27
7

Achille a esté offensé,
Jupiter le protege. Cela suffiroit peut-estre pour justifier cette protection ; mais M. De La M. N' a-t-il jamais lû que Dieu a protégé des meschants pour leur faire exécuter de grandes choses. Cet Alexandre si brutal, qu' avoit-il fait pour s' attirer le secours de Dieu qui l' a protégé ? L' escriture sainte

n'est-elle pas pleine de ces sortes
d'exemples ? Je luy demande encore
d'où venoit que sous la loy il y avoit
des anges qui protegeoient les perses,
et d'autres qui protegeoient les grecs ?
Qu'avoient fait ces grecs et ces perses
pour s'attirer cette protection ? On
trouvera ces idées establies dans ce que
nous avons de plus respectable et de
plus saint ; et on les condamnera dans
la poésie ? Quelle erreur !

p27
8

Voilà une tres mauvaise response. L'Iliade
a plû, parce que bien loin que la morale
y soit violée, elle y est au contraire
tres bonne, tres sensible, et que ce poëme
est plus moral et plus philosophe
que la philosophie mesme, comme Aristote
et Horace l'ont reconnu, et comme
l'a prouvé de nos jours un religieux
aussi pieux que sçavant.
Ce qui suit n'est pas plus raisonnable.
Deux grandes erreurs en trois lignes.
Jamais poëte n'a eu des idées plus justes
qu'Homere, de tout ce qui est honneste
ou deshonneste, utile ou pernicieux.
Voilà la premiere. L'autre encore plus
grande, c'est de dire que cela n'estoit
pas necessaire pour son dessein. Car
d'enseigner la vertu, c'est le but principal
que se propose la poésie : sans ce but
le poëme epique n'est pas un art, ou
c'est un art pernicieux, et qui par consequent
n'est pas tolerable.

p27
9

N'est-ce pas ignorer entierement la nature de la
fable d'Homere, que d'avancer une telle
proposition, si aisée à ruiner ? Le fondement
de la fable de ce poëme, et le
point de morale qu'il veut enseigner,
c'est que cette vengeance et cet orgüeil
ont des suites funestes. Car qu'est-ce
que la colere d'Achille, que cet esprit

de vengeance dont il est animé ? Et l' affront
que luy fait Agamemnon, qu' est-ce,
qu' un esprit d' orgüeil qui le porte à
deshonorer un heros qui luy estoit si
nécessaire ?

Autre erreur. Le
philosophe mesme qui a le plus travaillé
à éclaircir la morale, et qui en a fait
des traitez admirables, est celuy qui
a le mieux développé l' art du poëme
d' Homere, et qui a fait voir que c' estoit
une fable uniquement destinée à enseigner
la morale, et à donner des préceptes
de vertu. Mais,... etc.,

p28
0

il veut parler
des reproches que luy a faits Platon.
Mais l' injustice de ces reproches, et la
maniere dont on y a répondu, devoient
empescher nostre censeur de luy en
faire de semblables. Pour excuser Platon,
on peut dire qu' il n' a pas regardé
l' Iliade comme Aristote, entant qu' une
fable ou une instruction morale déguisée
sous l' allegorie d' une action, il ne
l' a considerée que par parties, et il a cru
qu' avant que la plupart des gens eussent
démêlé cette fable dans l' estenduë
de son poëme, ces parties plus frappantes
pourroient reveiller des passions
que la philosophie, sur-tout la sienne,
travailloit à destruire. Et de ce costé-là
ses objections pourroient avoir quelque
couleur. Mais elles ne font rien
contre l' Iliade ni contre l' Odyssée considerées
entant que fables, comme la
fable du loup et de l' agneau, telles
qu' elles sont en effet. Et c' est ainsi que
Platon estoit obligé de les considerer.
Dans ma préface sur l' odyssée je combattray
tous les reproches que Platon a

p28
1

faits contre cette imitation, et j' espere

de faire voir qu' ils ne sont pas moins
injustes que ceux que j' ay combattus
dans ma préface sur l' Iliade. Une grande
marque de leur peu de fondement,
c' est qu' ils n' ont frappé personne. En
effet ces reproches ont-ils diminué la
réputation d' Homere ? Elle n' a fait
qu' augmenter depuis. Mais c' est ce que
M. De La M. Va tascher d' affoiblir.
Je loüe au moins la prudence de M.
De La M. D' employer ainsi tout son esprit
à éluder l' autorité de tous les siècles,
et celle de tous les plus grands
hommes qui ont vescu dans tous les
temps, et qui ont tous admiré Homere.
Ce n' est pas, dit-il, le merite du poëte
qui a attiré ces suffrages, c' est un préjugé
d' éducation. De tous ces personnages

p28
2

qui lisoient Homere en sa langue,
aucun n' a eu la force de dissiper ce préjugé.
Aristote, Horace, et de nostre
temps M. Despreaux, le P. Le Bossu et
M. Dacier qui ont tous examiné ces
poëmes, le flambeau à la main, ont
encore esté conduits par ce préjugé. Il
n' y a eu que trois ou quatre grands
hommes de nostre siècle, l' auteur du
Clovis, l' auteur des *paralleles* , et M.
De La M. Qui sans aucune connoissance
de sa langue, sans aucune idée de la
poësie, sans aucune estude, ont surmonté
ce préjugé, et sont venus éclairer nostre
raison égarée. Ces loüanges qu' on a
données à ce poëte ne sont que les échos
les unes des autres. Ainsi à remonter
de siècle en siècle pour arriver à l' origine
de ces échos, nous remonterons
jusqu' à Lycurgue qui est le premier
dont nous ayons l' éloge d' Homere ; c' est
sa voix qui retentit encore jusqu' à nous,
et comme il vivoit dans un siècle grossier,
ce bon legislateur a admiré des
sottises. Tout ce qui est venu depuis
n' est qu' une repetition. Ainsi M. De La

M. Débarrassé tout d' un coup de tous ces millions de suffrages que tous les siècles ont donnez à Homere, se trouvera n' avoir en teste que Lycurgue dont il triomphera bien aisément. En verité il y a bien de l' art à escarter ainsi par un seul mot tant d' ennemis si redoutables. Mais c' est trop compter sur la credulité des hommes, que d' avancer des choses si éloignées de toute raison.

*du merite personnel d' Homere,
et du prix de l' Iliade.*

M. De La M. Prend icy de grandes précautions : il déclare qu' il ne confond point l' autheur avec l' ouvrage, et que sa critique tombe uniquement sur le dernier. Il avoüe qu' Homere avoit toutes les dispositions necessaires pour estre grand poëte ; ... etc.

J' entends icy M. De La M. Il veut modestement nous faire sentir pourquoy avec une mediocre disposition à la poësie il est pourtant parvenu à une execution plus heureuse qu' Homere avec toute sa grande disposition d' esprit, ce sont les lumieres et la politesse de nostre siecle qui en sont cause. Voilà un raffinement d' orgeüil et de modestie dont personne encore ne s' estoit avisé. Je ne sçay lequel des deux domine dans ce meslange.

C' est donc la grossiereté de son siècle qui a empesché Homere de parvenir à la perfection de la poësie. Mais en quoy ce grand critique trouve-t-il cette grossiereté ? Est-ce dans la fable du poëme ? Jamais choix n' a esté plus grand, plus noble, plus juste, plus interessant, plus moral. Est-ce dans ses idées ? Jamais poëte n' a eu des conceptions plus fortes, plus majestueuses,

plus vastes et plus variées. Est-ce dans

p28
5

l' expression ? Jamais poète, ni autre
escrivain profane ne l' a égalé. Est-ce
dans la peinture qu' il fait des moeurs ?
Mais outre qu' il ne pouvoit peindre que
les moeurs de son siècle, ces moeurs
qu' il peint, ne sçauroient estre blasmées
par un homme sage, car ce sont les
mesmes que celles que nous voyons
dans l' escriture sainte, moeurs qui
pour leur simplicité sont bien préférables
aux moeurs si recherchées, et aux
usages si délicats que nostre censeur
vante tant. Je dis plus encore, quand
mesme ces moeurs seroient tres grossieres,
si le poète les avoit bien peintes,
cette grossiereté n' empescherait pas
qu' il ne fust arrivé à l' execution la plus
parfaite. Continuons : ... etc.
C' est-à-dire, qu' Homere a eu assez
d' esprit, eu égard au siècle grossier où

p28
6

il a vescu ; et que son poème est tres
imparfait, examiné aux lumieres du
nostre. J' avoué que ces jugements si
sensez de M. De La M. Me divertissent,
je ne trouve rien de plus plaisant. Je
laisse là l' esprit d' Homere, que jamais
personne n' a égalé en poésie dans aucun
temps ; je m' attache à cette folie
de dire que son poème auroit esté moins
imparfait s' il avoit eu nos lumieres. M.
De La M. A-t-il oublié que nostre siècle,
ce siècle si délicat, si poli, si lumineux,
a produit plusieurs poèmes epiques,
qui sont des monstres, et non pas des
poèmes. Mais encore une fois d' où vient
que M. De La M. Luy-mesme n' a pas profité
des lumieres de cet heureux siècle,
et que l' admiration pour le poème
d' Homere se renouvelle et augmente

depuis qu' il a donné le sien ? En verité
notre siecle ne devoit jamais parler de
poëme epique après les beaux chefs-d' oeuvres
qu' il a donnez en ce genre.

p28
7

Voilà de belles antitheses. D' abord on est effrayé
de la fausseté qu' elles présentent. Mais
on n' a qu' à entendre la langue de ce
censeur, et on y trouve de la verité.
Il appelle *délicatesse* cette fadeur, et
cette fausse politesse de nos romans.
Il appelle *genie et élévation d' esprit* ,
ce bel esprit plein d' affectation et de
pointes. Et il appelle *choix* , cette vaine
pompe que cherche un goust faux,
qui préfere le fard aux solides beautez
de la nature, et le clinquant à l' or.
Veritablement tout cela manque à Homere ;
son élévation est tousjours accompagnée
de délicatesse, mais de cette
délicatesse fiere et noble qui dédaignant
les vains ornements, ne présente
jamais les objets que par ce qu' ils ont
de plus grand, de plus gracieux, ou de
plus touchant. Son naturel est tousjours
animé par cet esprit vaste, profond, et
solide à qui le vray n' eschappe jamais ;
et son abondance n' est jamais sans ce
choix judicieux qui fait que parmi tous
les tresors qu' il estale, on ne trouve rien

p28
8

d' inutile, de desagréable ni de superflu.
Tout ce que je dis là est rassemblé dans
cet éloge que M. Despreaux a fait d' Homere : ... etc.
On trouve là tout, l' élévation avec la
délicatesse ; le naturel avec la vivacité,
et l' esprit et la richesse avec le choix.
Les dégousts de M. De La M. Prévaudront-ils
sur ce grand éloge donné par
un homme si superieur, qui estoit en
mesme-temps grand poëte et grand
critique, et qui parloit de ce qu' il
connoissoit ?

Nostre censeur continuë : ... etc.

p28
9

Voilà à quoy se borne l' éloge
qu' il fait d' Homere ; il n' a saisi que les
premieres idées de l' eloquence dans
tous les genres, il a ouvert une infinité
de routes, toutes raboteuses, qu' il a
fallu ensuite applanir. Mais où sont les
escrivains qui ont encheri sur les idées
d' éloquence qu' Homere a données ?
Qui sont ceux qui ont aplani ces routes ?
Ce ne peut estre que M. De La M.
Par les merveilleuses regles de poëtique
et d' eloquence qu' il vient de nous
donner dans ce discours.

Le plaisant éloge ! Homere, qui dans tous
les siécles a esté regardé non seulement
comme le plus grand des poètes de toutes
les nations, mais comme le dieu de
la poësie, le voilà réduit au petit estat
du plus grand poète de son pays, en
quelque temps qu' il eust vescu ; et pour

p29
0

comble d' ignominie le voilà dégradé
jusqu' à ne pouvoir plus se regarder
comme égal aux poètes qui l' ont suivi,
mais comme le maistre de ceux qui
l' ont surpassé ? Que M. De La M. Nous
les monstre. Je l' entends, c' est luy-mesme.
Esclairé des lumieres de nostre siécle,
il a donné au poëme d' Homere
cette perfection qu' il luy auroit donnée
luy-mesme s' il avoit vescu de nostre
temps. Il faut bien l' en croire. Eh
qui croiroit-on si on ne croyoit celuy
qui a porté ce jugement si solide de l' Iliade !
Cela bien entendu
veut dire s' il eust vescu de nostre temps,
M. De La M. Vit aujourd' huy, faut-il donc
s' estonner qu' il ait mieux reüssi qu' Homere,
et qu' il l' ait corrigé et embelli ?
Voilà ce que

l' auteur de Clovis avoit reproché à Homere,
de n' avoir sçû donner que de miserables
idées de ses dieux et de ses heros,
et d' avoir blessé la morale. M. De La
M. Copie fidellement son auteur. N' a-t-il
point de honte de renouveler des
reproches si pitoyables et si méprisez,
et de suivre les veües d' un homme dont
il ne sçauroit s' empescher luy-mesme
de se mocquer. Ces fausses critiques
ont esté si solidement refutées, que je
ne croy pas qu' on puisse jamais leur rien
opposer de raisonnable.

Il falloit bien que M. De La M.
Blasmast la quantité et la longueur des
episodes d' Homere, puisqu' il vouloit
les retrancher. Mais malheureusement
pour luy rien ne fait mieux voir l' utilité,
la necessité et la beauté des episodes
d' Homere, que le retranchement qu' il
en fait ; et on peut leur appliquer ce
mot que Tacite dit sur quelques images
qui ne parurent point à un convoy,... etc.

Ces episodes brillent d' autant plus, et
on les a plus presents, qu' ils ne paroissent
pas, et qu' on les desire.

La justesse de ces critiques
paroist par-tout ce que j' en ay dit. Encore
une fois où sont ceux qui ont perfectionné
cette eloquence qu' Homere
n' avoit qu' ébauchée ? M. De La M.
Nous auroit fort obligez s' il avoit voulu
nous rapporter icy quelques-uns de
ces préceptes et de ces exemples qui
nous découvrent le peu de justesse des
morceaux dont il parle. D' où vient donc
qu' il ignore que la pluspart des préceptes
de l' eloquence, et tous ceux de la
poësie sont tirez des ouvrages d' Homere,
et que c' est depuis ces préceptes

qu' Homere a esté le plus admiré ? Et pour ce qui est des exemples, où en trouvera-t-il qu' on puisse égaler à ceux qu' Homere a donnez dans tous les genres ?

M. De La M. Cherche ensuite les raisons pourquoy l' Iliade a fait un si grand effet sur les contemporains d' Homere. Et il s' en offre à luy une foule : ... etc. En effet voilà d' assez grandes choses, et des choses assez capables de toucher et de plaire. Mais d' où vient que ces mesmes choses dans les siècles suivants ont autant frappé ceux pour qui ces idées n' estoient plus nouvelles, et que ces descriptions n' interessent plus ? D' où vient que cette admiration a cru à mesure que les hommes ont esté plus éclairés et plus polis ? D' où vient que sa réputation augmente, et qu' il peut dire avec encore plus de raison qu' Horace,... etc. ?

Cela est embarrassant. On ne peut plus accuser la barbarie des siècles. Voicy une raison plus plaisante encore,... etc. Homere a donc trompé ses contemporains par sa déclamation, qui fardoit son ouvrage. Voyez ce que c' est que l' experience. M. De La M. Croit qu' il en est des contemporains d' Homere comme de ses amis à qui il a recité son poëme avant que de le faire imprimer. Ils ne s' excusent de l' avoir loüé, qu' en rejettant la faute sur la déclamation du poëte qui les a séduits. Excuse frivole, je connois de ses auditeurs qui n' y ont pas esté trompez. Et j' ose dire mesme qu' il n' y a point de déclamation assez imposante pour empêcher les connoisseurs de sentir les deffauts dont ce poëme est rempli. Accordons à nostre censeur que toutes ces choses en ont imposé aux contemporains d' Homere. Mais les siècles suivants

qu' est-ce qui les a trompez ? Il nous
l' apprendra bien-tost. Continuons cet

p29
5

article. Voilà pourquoy M. De La M. Est si
dégousté de la mediocrité d' Homere, il a
une connoissance juste du parfait, et il
nous le fera voir dans son poëme comme
il nous le montre dans sa critique.

M. De La M. Ne pouvoit pas
ravaler davantage Homere qu' en le
comparant aux premiers joüeurs d' instruments,
qui sans doute ne tiroient pas
des sons dont nous fussions aujourd' huy
fort charmez. Pour moy je le releverois
par une comparaison tirée aussi
de la musique, mais qui conviendrait
mieux. La Grece n' a pas connu de plus
ancien musicien qu' Orphée fils de la
muse Calliope, qui, pour me servir
des termes d' Horace,... etc.

p29
6

Ce grand musicien c' est Homere, les poëtes qui
l' ont suivi approchent de luy comme
notre musique françoise où italienne
approche de celle d' Orphée. Mais selon
notre censeur, la poësie d' Homere
est comme la musique informe des
premiers inventeurs. Comment ose-t-il
avancer des choses si esloignées
de toute raison ! Que diroit-il d' un
morceau de musique de ces temps
grossiers, qui seroit venu jusques à nous,
et à qui tous les plus grands musiciens
des siècles passez, et ceux d' aujourd' huy
donneroient ce grand éloge qu' il
n' y en a jamais eu de comparable ?
Voilà l' éloge qu' ont donné aux poëmes
d' Homere dans tous les temps, tout ce
qu' il y a eu de plus sçavants hommes,
de plus grands escrivains, et de plus
grands poëtes. Et c' est mesme dans les
temps qui ont produit les plus beaux
ouvrages, qu' il a esté le plus loué.

Voyons présentement les raisons que
M. De La M. Donne de l' effet que l' Iliade
a produit dans les siècles suivants.
Ne diroit-on pas qu' il s' est écoulé plusieurs
siècles depuis Homere jusqu' à Lycurgue,
cependant il ne peut y avoir tout au
plus que cinquante, ou soixante ans.
Il y a mesme des autheurs qui croyent
qu' Homere vivoit encore du temps de
ce legislateur. Ciceron et Strabon sont
de ce nombre. On ne pouvoit donc pas
regarder alors ces poèmes d' Homere
comme anciens, ni par consequent
avoir pour eux ce respect qu' on a pour
les choses anciennes.

N' est-ce pas une chose bien
plaisante que M. De La M. Veuille imputer
à la grossiereté des siècles tous les
honneurs et cette espece de culte rendus
à Homere, comme s' ils n' estoient
que les hommages qu' une nouveauté
informe luy eust attiré. Ce grand critique
ignore que c' est dans les siècles les
plus polis qu' il a reçeu les plus grands
honneurs, et qu' il les a reçeus des princes
et des villes qui lisoient ses poèmes.
Je suis fâchée qu' un homme d' esprit
comme M. De La M. Continuë si long-temps
les mauvais raisonnements. D' où
pense-t-il donc que venoit ce grand

respect qu' on avoit pour les vers d' Homere,
que du mérite de son poème et
de l' admiration que ce poème donnoit
pour luy ? Mais je luy demande, la
grande loüange que Lycurgue donna à
ces poèmes en disant,... etc., peut-elle
tomber sur aucune de ces raisons ?

Les siècles suivants ont-ils loué Homère parce qu'il tenoit lieu d'histoire ? Parce qu'il servoit à régler les limites ? Parce qu'il estoit l'oracle des payens ? Est-ce là ce qui a donné tant d'admiration pour luy aux plus grands poètes, de nostre temps, et qui estant grands poètes, ont esté en mesme-temps grands critiques ? M. De La M. Tiendra-t-il contre un Racine, un Despreaux, qui ont esté des plus grands admirateurs d'Homère. Mais voicy une belle maniere d'affoiblir les éloges que tous les grands hommes de l'antiquité, poètes, historiens, orateurs ont donnez à Homère.

p30
0

Cela n'est-il pas bien ingénieux ! Ces écrivains grecs qui ont loué Homère, ne l'ont loué que par bienséance, comme on doit tousjours louer son maître, et rien ne les obligeoit à critiquer son ouvrage, il y auroit eu trop d'ingratitude ; mais dans leur cabinet ils pensoient bien autrement qu'ils ne parloient dans leurs ouvrages. M. De La M. Est persuadé qu'il les a pour complices du mépris dont il honore publiquement ce poète ; car comme il n'a rien appris de luy, il n'est pas obligé à tant de ménagement, qui n'est en eux qu'un effet de leur reconnaissance.

p30
1

M. De La M. Ne compte donc pas Aristote pour philosophe. C'est luy qui a donné les plus grands éloges à Homère, parce que c'est celui qui a le mieux développé et éclairci son art. Et j'ose dire qu'il n'y en a aucun qui ait blâmé le poème d'Homère entant que poème, et qui n'ait admiré son art. Mais M. De La M. Va affoiblir le suffrage d'Aristote. Ce ne sera pourtant qu'après avoir recusé celui d'Alexandre : ... etc. Que Darius auroit esté heureux s'il avoit scû

comme M. De La M. écarter ce prince !
Voicy les raisons de ce grand censeur.
Il est vray

p30
2

que l' éclat dont Homere a revestu la
valeur d' Achille, avoit surpris Alexandre,
et l' avoit empesché de bien démesler
ce que ce caractere a de vicieux.
Il est vray encore que ces combats si
vivement décrits, et où l' on voit des
traits de valeur si bien marquez et si heroïques,
avoient de quoy plaire à un
grand guerrier ; mais ce n' est pas cela
seulement qu' Alexandre admiroit dans
ce poëte quand il appelloit ses poëmes
ses provisions pour l' art militaire , et qu' il
leur destina la magnifique cassette de
Darius, afin que le plus parfait ouvrage
de l' esprit humain fust enfermé dans la
plus précieuse cassette qui eust jamais
esté faite par aucun ouvrier.
La principale raison dont se sert nostre
critique pour rejeter le jugement
d' Alexandre, c' est ce qu' Horace dit de
luy, qu' il estoit tres fin connoisseur en
tableaux et en statuës, mais que si *on*
l' avoit obligé à juger des livres et des
dons des muses,... etc. . Et

p30
3

Horace en juge ainsi, parce que, comme
il vient de le dire quelque vers plus
haut, il avoit si bien gousté les vers d' un
méchant poëte appelé Choerilus, qu' il
luy avoit donné quantité de pieces d' or.
Mais en verité c' est prendre trop à la
lettre ce jugement d' Horace ; l' estime
qu' Alexandre avoit pour Homere doit
faire juger plus avantageusement de
son goust pour la poësie, que la liberalité
qu' il fit à ce méchant poëte n' en
doit faire juger desavantageusement.
Les liberalitez des princes magnifiques
comme Alexandre, ne marquent pas

tousjours leur goust pour les ouvrages
qu' on leur presente. Ce sont souvent
des excés de leur magnificence qu' on
n' a pas tousjours meritez. Ils font comme
les dieux, ils recompensent nostre
bonne volonté et nostre zele, car ils
n' ont pas tousjours comme Auguste,
des Horaces, des Virgiles et des Varius
sur qui verser leurs dons, ni, comme le
roy, des Despreaux, des Corneilles et
des Racines, ou, pour me servir d' une
comparaison plus familiere, ils sont

p30
4

comme les habiles jardiniers qui cultivent
et arrosent souvent des plantes,
moins pour les fruits qu' elles ont desja
portez, que pour ceux qu' ils esperent
qu' elles porteront à l' avenir. Le roy a
plus donné que ni Alexandre, ni aucun
autre prince du monde, et nous serions
bien malheureux s' il n' avoit jamais
donné que par goust ; car comme personne
n' a le goust plus fin ni plus délicat,
moins de gens auroient eu part à sa
magnificence. M. Dacier et moy sçavons
au moins qu' il y a trente cinq ans
que nous vivons de ses bienfaits, et
nous n' avions encore rien fait alors qui
en fust digne ; ce que nous avons pû
faire depuis, s' il a quelque merite, est
deû à ces regards favorables qu' il a jettez
sur nous. Le present fait à Choetilus
par Alexandre ne doit donc point nuire
à ce conquerant, ni nous obliger à
rien rabattre du prix de l' éloge qu' il
a fait d' Homere.

Venons à Aristote. M. De La M. Qui
ne trouve rien de difficile, ni qui soit
au dessus de son art, n' est pas embarrassé

p30
5

à recuser le jugement de ce philosophe.
Et voicy le bel expedient qu' il a

imaginé : ... etc.

Cela n'est-il pas bien subtil ! Aristote voyant le goût que son prince avoit pour l'Iliade, a voulu y trouver un art bon gré mal gré. Mais si selon M. De La M. Alexandre n'admiroit qu'Achille, comment donc Aristote, bon courtisan comme il estoit, et voulant faire sa cour à ce prince, a-t-il eu le mauvais sens de faire voir que le caractère d'Achille estoit celui d'un méchant homme ? Comment n'a-t-il pas plustost relevé ce héros, auquel son maître vouloit ressembler ? Comment n'a-t-il pas donné dans l'idée qu'à embrassée M. De La M. Que l'Iliade n'est que l'éloge de cet homme fougueux et emporté ? Nostre critique voit bien le peu de fondement de cette imagination. Il a recours à une autre, car il est fécond : ... etc.

p30
6

Il n'y a rien au monde de plus risible. Voilà donc la poétique d'Aristote, c'est-à-dire, un des ouvrages les plus parfaits, et du plus grand sens qui ayent jamais esté faits sur aucun art, le voilà traité de vision et de chimere ; c'est l'ouvrage d'un fou à qui un esprit de système a fait entrevoir dans Homere un art qui n'y est point, et qui n'ayant pas voulu perdre sa découverte, dont il estoit amoureux, a eu recours à son obscure subtilité pour la soutenir. Et en mesme-temps l'excellente traduction qui a esté faite de cette poétique, et le sçavant commentaire qui l'accompagne, les voilà traittez de travail forcé où l'on a bien de la peine à rendre son auteur intelligible et

p30
7

solide. Voilà une profonde décision de M. De La M. C'est ainsi qu'il traite l'ouvrage de M. Dacier sur la poétique

d' Aristote, cet ouvrage auquel un des plus dignes academiciens, et un des meilleurs esprits du siècle vient de donner ce grand et juste éloge,... etc. M. De La M. N' apperçoit qu' une subtile obscurité dans un ouvrage où les plus sçavants trouvent tant de verité, de raison et de lumiere. Jules De La Menardiere plus croyable que M. De La M. Quoy-que reprehensible en beaucoup de choses, parle bien autrement dans sa poétique,... etc.

p30
8

Voilà comme ont parlé et comme parleront toujours les gens sensez. Et l' on doit encore plus tenir ce langage aujourd' huy, que la beauté et la verité de cette poétique ont esté mises dans un si grand jour.

p30
9

Aprés que M. De La M. A fait ainsi sçavamment et raisonnablement l' histoire de la réputation des ouvrages d' Homere chez les grecs, il fait voir avec la mesme suffisance comment ils parvinrent chez les latins, et la cause de l' effet qu' ils y firent. N' est-ce pas là une conjecture bien ingenieuse et bien concluante ? Toute l' estime que les latins ont tesmoignée pour Homere, tous les éloges qu' ils luy ont donnez, ne sont qu' un effet de leur civilité, ils font les honneurs de leur pays à un estranger qui avoit de la réputation dans le sien, et ne se souciant point de rien disputer à un mort, ils ne s' attachoient qu' à leurs rivaux presents. M. De La M. N' est ni si jaloux ni si civil.

p31
0

Cecy jure un peu contre ce qui précède, car la civilité peut bien porter à marquer de

l' estime, mais elle ne porte point à regarder
quelqu' un comme le modele de
la perfection, quand il en est si éloigné.
Sans nous arrester à cette contradiction,
profitons de l' aveu de M. De La M. Homere
a esté regardé comme le modele
de la perfection par les latins. C' est
quelque chose, car ce sentiment ne peut
venir que d' un fond de persuasion. Nostre
censeur s' y oppose, et ne croit pas
cela soustenable, qui croira-t-on ? Les
latins sont veritablement d' un costé,
mais M. De La M. Est de l' autre.
à propos de perfection il est necessaire
de détromper icy pour une bonne
fois ceux qui accusent les admirateurs
d' Homere de regarder ce poëte comme
la perfection mesme en tout et par tout.
Il y a deux sortes de perfections, la perfection

p31
1

absoluë, et la perfection par
comparaison. La premiere ne se trouvera
jamais dans les ouvrages des hommes ;
ils porteront tousjours les marques
de leur infirmité. Il n' y a donc
pour eux que la seconde, et c' est celle
d' Homere. Jusqu' icy il a jöüi de ce second
degré d' honneur, qui est sans
doute le premier pour les hommes, car
jusqu' icy il n' a rien parü qui l' ait ni surpassé,
ni mesme égalé. Horace, qui est
celuy des latins qui a examiné le plus
à fond ses poëmes, et qui par cette raison
est aussi celuy qui les a le plus louiez,
y reconnoist des taches, mais il a soin
de nous avertir qu' elles sont en petit
nombre, et que ce sont de ces taches
legeres qui ne chocquent point, et qui
naissent ou d' une negligence pardonnable,
ou de l' infirmité naturelle aux
hommes. Voilà les fautes qu' il reprend,
ou plustost qu' il excuse dans Homere.
Et six vers plus bas il fait bien encore
connoistre combien ces fautes d' Homere
sont legeres et incapables de nuire
à sa réputation quand il dit qu' il s' estonne

que Choerilus ait bien rencontré
deux ou trois fois, et qu' il est veritablement
fasché s' il arrive à Homere de someiller
en quelques rencontres ; il se
mocque tousjours du premier en l' admirant
deux ou trois fois, et il admire
tousjours l' autre, lors mesme qu' il a le
plus de dépit des fautes legeres qui luy
ont échappé. Longin dit la mesme chose,
car il assure que bien que ces grands
hommes n' ayent pas esté exempts de
fautes, ils avoient pourtant quelque
chose de surnaturel et de divin. Il dit
qu' un seul des beaux traits, et des pensées
sublimes qui sont dans leurs ouvrages
peut payer tous leurs deffauts.

J' avouë que je suis assez sotte pour croire
que ces éloges de deux sous comme Homere
et Longin, doivent consoler Homere
des censures et du mépris de
deux sages comme Saint-Sorlin et M.
De La M.
Ce qui contribua encore à augmenter
parmi les latins, le respect pour
Homere, c' est la conduite de Virgile : ... etc.
C' est-à-dire, selon ce grand critique, que
Virgile ayant esté assez niais pour imiter
Homere et pour avouër qu' il l' imitoit,
et de ceder ainsi par une sotte modestie,
ou par une civilité mal entenduë

le premier rang, dont il pouvoit se
mettre en possession, Homere passa sans
contredit pour le premier des poëtes,
car qui est-ce qui auroit disputé quelque
chose à un poëte à qui Virgile mesme
cedoit ? M. De La M. N' a eu garde

d' estre si benin. Il crie qu' il imite Homere,
mais en mesme-temps il crie qu' il
y adjouste, qu' il le reforme, et qu' il l' embellit.
Il se mocque de ces civilitez et
de ces modesties. Cependant Homere
est bien heureux, il profite de tout. M.
De La M. A fait plus d' honneur à ce poëte
par son imitation, que Virgile ne luy
en a fait par la sienne. Mais que M. De
La M. Nous apprenne donc en quel endroit
de ses ouvrages Virgile a fait cet
aveu qu' il imitoit Homere. Il n' en a
pas dit un seul mot, et cela auroit esté
mesme inutile. Les poëmes d' Homere
estoit si connus, que Virgile n' avoit
que faire d' avertir de son imitation.
Comme les éloges qu' on a donnez à
Homere embarrassent tousjours M. De
La M. Malgré l' audace de ses conjectures
et de ses décisions, il voudroit bien

p31
5

les décrediter : ... etc. à qui sont-ils suspects ?
Aux méchants poëtes, aux mauvais critiques ;
mais nullement aux grands poëtes, ni
aux connoisseurs. Voilà le dernier
retranchement de ces escrivains,
ils recusent tousjours les anciens juges,
et M. De La M. Est tres fidelle icy, selon
sa coustume, à son Saint-Sorlin, dont
tout son discours n' est que la paraphrase.
Cet homme si sensé pour faire voir
qu' Homere est un méchant poëte, ne
sçait pas d' autre secret que de faire voir
que les loüanges qu' Horace luy donne,
doivent estre fort suspectes. Et pour cet
effet il asseûre, non qu' elles sont outrées,
mais fausses et ironiques, et c' est, dit-il,
ce que les faux sçavants n' ont pas veû ; ... etc.

p31
6

Cela ne demande pas de grandes réflexions.
Voilà l' homme que suit par-tout
M. De La M. N' est-ce pas faire un bel
usage de sa raison !

Si nous examinons les motifs qui
font agir ces grands auteurs, nous
les trouverons encore plus pitoyables.
Selon luy Ciceron
n' a tant loüé Demosthene que pour

p31
7

s' empescher de loüer les orateurs de
son temps. Et Horace ne loüe Pindare
que pour ne pas loüer les poètes lyriques
ses contemporains et ses rivaux.
Voilà un raffinement de la vanité ; Saint-Sorlin
dit que ç' en est un de l' envie.
Il est persuadé qu' on ne loüoit l' Iliade
et l' Eneïde que pour ne pas loüer Clovis
et la Magdelaine ; et nostre censeur
croit encore qu' on ne loüe aujourd' huy
Pindare, comme Horace l' a loüé, et
qu' on ne loüe Malherbe que pour ne
pas rendre justice à ses odes, ainsi toutes
les loüanges qu' on donne aux anciens,
sont données aux dépens des modernes.
Miserable prévention. Les connoisseurs
loüent tout ce qui est loüable
et mettent à chaque chose son prix.
M. De La M. N' a rien à craindre de ce costé-là,
il y a mis bon ordre.

p31
8

Cela est trop plaisant d' entendre parler
ainsi M. De La M. Qui juge d' Homere
sans sçavoir mesme lire en sa langue.
Est-ce regarder la chose en elle-mesme ?
Homere est-il à sa portée ?
Ne diroit-on pas
qu' on a loüé Homere et Virgile sans
en donner les raisons. Eh on n' a fait
autre chose. Aristote, Horace, Denys
D' Halicarnasse, Quintilien, Plutarque,
Longin, et de nostre temps le P. Le
Bossu, M. Despreaux, M. Dacier en
ont donné tant de raisons, et des raisons
si fortes, que si M. De La M. N' en
est pas éclairé, ce n' est pas leur faute ;
et l' on peut luy faire le mesme reproche

qu' Horace fait à un homme qu' il
vouloit guérir ; *tu ne veux ni rien apprendre,
ni rien écouter, ni croire tes
maistres .*

p31
9

Après avoir rendu compte des raisons
du succès qu' Homere avoit eu à
tort chez les grecs et chez les latins,
M. De La M. Vient à rendre raison du succès
qu' il a eu dans les derniers siècles.
Il n' y a point de comedie plus plaisante que tous ces
raisonnements : pour connoistre Homere
il a fallu faire des estudes profondes,
et estudier sa langue, mais comme
il est impossible de la bien sçavoir,
on n' en a eu qu' une connoissance imparfaite,
et on a crû entendre ce qu' on
n' entendoit point. Voilà pourquoy M.
De La M. Plus prudent, s' est délivré tout
d' un coup de ce travail trop pénible,

p32
0

et sans faire ces estudes profondes, et
sans estudier la langue, il est parvenu
à connoistre si parfaitement Homere,
qu' il a esté en estat de le corriger, de
le reformer, de l' embellir. Cela n' est-il
pas plus commode ?
Je ne dis rien sur cette prévention,
qu' on ne peut discerner la force, ni
les graces particulieres de la langue
grecque ; on en a desja veû l' injustice,
et je crois avoir monstré qu' il n' y a point
de langue pour l' intelligence de laquelle
on ait tant de secours que pour
celle-là.
Pour augmenter le ridicule de ces
premiers sçavants qui croyoient entendre
le grec, il adjouste,... etc. Mais le ridicule
retombe sur ce censeur qui ne devoit jamais
parler de ce qu' il ne connoist point. Il
ne sçait pas qu' après tout ce que les anciens
nous ont laissé sur la mélodie

grecque, il n' est pas possible qu' on se trompe sur l' harmonie des vers.
M. De La M. En veut fort aux commentateurs d' Homere. Ils luy auroient pourtant espargné bien des ridicules s' il avoit sçû en profiter. Ils n' ont point du tout eu en veüe de tourner toutes ses pratiques en préceptes, mais de confirmer la verité des préceptes, par ses pratiques, et cela est tres different. Après qu' un art est établi, et que ses regles sont trouvées, les meilleurs commentateurs sont ceux qui sçavent justifier ces regles par les exemples mesmes qui les ont fait trouver.

C' est un reproche vague au quel je ne puis répondre. Je diray seulement que si ce censeur avoit cité les endroits, il seroit tout estonné que c' est luy qui se trompe, et que les commentateurs ont raison. Mais si ces points d' admiration sont bien placez, il n' y a rien de mieux. M. De La M. Ne sçait pas combien il est rare de trouver des gens qui sçachent admirer à propos. C' est cette sçavante admiration que Platon appelle la *mere de la sagesse* . Je suis faschée que M. De La M. En soit si éloigné. Il seroit heureux de l' avoir apprise. Il m' auroit fait grand plaisir de me mettre en estat de placer beaucoup de points d' admiration sur son poëme, et de m' applaudir de les avoir heureusement placez. Voilà comme sont ces messieurs, ils

traitent d' idolatrie l' estime et l' admiration que les sçavants ont pour Homere.

il n' estoit connu que d' eux seuls. de qui
pouvoit-il estre connu que de ceux qui
avoient fait ces estudes profondes, et
qui avoient étudié sa langue ? Malheureusement
ces temps de tenebres
ne portoient point des Saint-Sorlin,
des la M. Voilà comme l' ignorance
s' est mocquée du sçavoir dans ces derniers
temps ; les sçavants et ceux qui se
sont appliquez à commenter Homere,
ont interest qu' il soit excellent, afin
que leur sçavoir ne soit pas frivole, et
qu' on en fasse quelque cas. Mais si c' est
là l' interest des sçavants, je demande à
M. De La M. Les ignorants n' ont-ils pas
aussi le leur ? Quel est-il ? N' est-ce pas
que le sçavoir soit descrié, afin que leur
ignorance ne soit pas méprisée ? De ces
deux interests quel est le plus juste, le

p32
4

plus honneste, le plus utile ? M. De La M.
Ignore tout le merite du sçavoir. Homere
l' avoit bien connu, et il le fait
connoistre par un trait qui le releve infiniment,
et qui en donne une idée magnifique.
C' est dans le Xiii livre où ce
poète parlant de Jupiter et de Neptune,
dit que ces deux puissants dieux n' avoient
l' un sur l' autre aucun avantage
du costé de la naissance, estant tous deux
fils de Saturne, *mais que Jupiter estoit
l' aîné, et qu' il avoit plus de connoissances ;
mot à mot, qu' il sçavoit plus de choses .*
En effet c' est le degré de science qui
fait le degré d' élévation. Et quelqu' un
a fort bien dit que le *sçavant est le dieu
de l' ignorant .* Qu' on ne m' accuse point
de parler ainsi pour moy ; je n' ay jamais
prétendu à ce sçavoir qui rend respectable,
je ne me suis jamais amusée à lire
ou à escrire que pour me délasser des
occupations que les femmes doivent
regarder comme leur principal et leur
plus indispensable devoir. Mais j' honore,
je respecte les veritables sçavants,
ces grands personnages qui par leurs lumieres

éclairent tous les hommes dans
tous les temps.
Au moins voilà un aveu
sincere. M. De La M. Reconnoist que tous
ceux qui le lisoient dans sa langue le
traioient de divin. Il y avoit long-temps
qu' il estoit en possession de ce
titre, puisque Platon mesme l' appelle
le *poëte tres divin* , conformément à son
siécle le plus éclairé qui ait jamais esté.
Mais il leur oppose Scaliger, il devoit
dire Scaliger le pere, c' est-à-dire, le plus
méchant critique qui ait jamais esté.
Voilà le grand jugement de M. De La M.
Il oppose à cette foule de sçavants un
homme seul, et un homme dont le
goust estoit fort dépravé. Il faut avoüer
que la nature luy a donné une
heureuse aptitude à se revolter contre
les opinions les plus generales et les plus
receües.

Enfin sont venües les traductions
françoises, dit M. De La M. Et il me fait
l' honneur de dire que la mienne est la
meilleure. Malgré cet éloge je sens encore
combien elle est défectueuse comparée
à son original.
M. De La M. A si bien détruit les
causes de cette admiration, qu' on ne
doit pas s' estonner qu' il n' en soit plus
ni l' esclave, ni la duppe.

Cela est clair. Tous ceux qui ont loüé
et admiré Homere jusqu' icy, ont esté
trompez par un vain plaisir. Tous ces
grands hommes qui ont fait des estudes
profondes, qui ont étudié la langue
d' Homere, et mesme qui l' ont parlée,

ont esté dans l' illusion et dans la prévention.
Mais il est venu de nos jours
trois hommes incomparables, l' auteur
du Clovis, celui du *parallele* , et
M. De La M. Dont Dieu a suscité l' ignorance
pour dissiper cette illusion et cette
prévention. Quel bonheur pour
nostre siècle !

M. De La M. S' abbaïsse ensuite à rendre
raison au public de son entreprise,
il traite de la traduction, et il se deffend
principalement sur le ridicule qu' on
pourroit luy donner d' avoir choisi un
ouvrage pour lequel il paroist n' avoir pas
assez d' estime, et il se deffend fort bien.
Ceux qui ont regardé Homere comme
un original parfait et inimitable, ont

p32
8

deû en trouver la traduction au dessus
de leurs forces, et craindre de passer
pour temeraires de l' avoir choisi pour
le traduire. Mais M. De La M. Qui le
prend pour un poëte fort méprisable,
et auquel par consequent il est fort superieur,
n' a rien à craindre de son entreprise,
il peut fort bien estropier Homere,
et dire qu' il luy fait honneur.
Nous verrons dans la suite s' il a eu raison.
Il traite des principes de la traduction,
de la traduction litterale, et de
la traduction elegante, et il me fait
l' honneur d' admettre mes principes, de
se déclarer pour la derniere, et de donner
mesme ma traduction pour une
assez bonne preuve de ce que j' ay avancé.
Je dois cet éloge au peu de connoissance
qu' il a de l' original, car s' il l' avoit
connu, s' il avoit lû seulement deux
vers d' Homere, il auroit rendu plus de

p32
9

justice à mon ouvrage, c' est-à-dire,
qu' il en auroit parlé moins avantageusement.
J' ay dit que la traduction litterale

est une traduction servile, qui par une
fidélité trop scrupuleuse, devient très
infidèle, car pour conserver la lettre,
elle ruine l'esprit, ce qui est l'ouvrage
d'un froid et stérile génie ; au lieu que
la traduction élégante est une traduction
généreuse et noble, qui en s'attachant
fortement aux idées de son original,
cherche les beautés de sa langue,
et rend ses images sans compter les
mots ; qui ne s'appliquant principalement
qu'à conserver l'esprit, ne
laisse pas dans ses plus grandes libertés
de conserver aussi la lettre, et qui par
ses traits hardis, et toujours vrais, devient
non seulement la fidèle copie de
son original, mais un second original
même, ce qui ne peut être exécuté que
par un génie noble et fécond.
M. De La M. N'a pas assez pesé sur ces
paroles, qui font voir qu'on ne doit et
qu'on ne peut mettre sous cette espèce

p33
0

de traductions élégantes, ces traductions
qui s'esloignent des idées du poète,
qui ne conservent pas la beauté de
ses images, et qui lui présentent des choses
peu convenables, et qui ne sont en
aucune manière du même ton. C'est
ce que j'espère de rendre sensible dans
l'examen que je ferai de quelques endroits
de son poème.
Il entreprend ensuite de faire l'apologie
de notre langue. Personne n'est
plus persuadé de sa beauté que moi,
car je l'admire toujours dans nos grands
écrivains. Mais cela n'empêche pas
que je ne soutienne toujours ce que
j'ai avancé, qu'il n'est pas possible d'y
faire passer la force, l'harmonie, la noblesse,
et la majesté des expressions
d'Homère, ni de conserver l'âme qui
est répandue dans sa poésie, et qui fait
de tout son poème comme un corps vivant
et animé. Comment M. De La M.
Peut-il me contester ce principe, lui

qui ne sçait pas un mot de grec ? Il n' y
a point d' homme sensé qui connoissant
la langue grecque n' avoüe que la nostre

p33
1

ne peut luy estre comparée, ni en
abondance, ni en force, ni en harmonie,
ni en magnificence, ni en majesté,
et qu' elle manque de toutes les ressources
qu' on trouve dans l' autre pour fortifier,
soustenir, et animer la diction.

M. De La M. Veut prouver le contraire,
et voicy les beaux arguments dont il
se sert.

Pour un homme d' esprit voilà
un raisonnement pitoyable. Qui
doute que ce ne soit la disette des mots
qui fasse la pauvreté d' une langue. Il
n' y a rien, dit-il, qu' elle n' exprime.
C' est ce que Saint-Sorlin avoit dit
avant luy ; il prétend que nous avons
plus de phrases que les grecs et que les
latins : ... etc. ? Mais il y a exprimer et exprimer.

p33
2

Je suis persuadée qu' il n' y a rien que la
langue suisse et le bas-breton n' expriment.
Sont-ce là des langues riches
et abondantes ? La langue abondante
est, non celle qui peut exprimer toutes
ses idées, mais celle qui présente un
choix. Or il n' y en a aucune de si heureuse
en cela que la grecque. Il y a
une infinité de choses où la nostre manque
de termes, c' est-à-dire, de beaux
termes, de termes nobles. M. Despreaux
mesme, plus croyable que M. De La M.
Sur nostre langue, et qui s' en est servi
plus heureusement, en tombe d' accord : ... etc.
Il n' y a point d' escrivain, s' il n' est follement
amoureux de son expression, comme cela arrive
quelquefois, qui ne le sente. Et en verité
nous avons grand interest, M. De La
M. Et moy, que cela passe pour constant,
afin qu' on ait moins de choses à

nous reprocher sur ce qu' Homere perd

p33
3

dans sa traduction et dans la mienne.
M. De La M. Se contente d' ordinaire de la
premiere apprehension des objets qu' il envisage,
c' est pourquoy il se trompe si souvent.
Personne ne niera que nous n' ayons
des escrivains qui ont escrit avec élegance.
Mais cette elegance n' approche
point de celle des grecs. Et en
voicy une raison qui me paroist décisive :
l' elegance est la fille de l' abondance,
on escrira tousjours plus élegamment
dans une langue qui présente
un choix ; si nostre langue est donc
pauvre sur certains sujets, comme on
n' en peut pas douter, elle sera moins
élegante, et par consequent, etc.
Pour faire encore mieux sentir à M.
De La M. L' avantage que certaines langues
ont sur les autres et du costé de la
richesse et de l' élegance, et de tout ce
qui fait la beauté des langues, c' est
qu' Homere a esté traduit en vers latins

p33
4

par un allemand, et cette traduction
est non seulement fidelle, mais élegante.
Homere y est reconnoissable, il y a cependant
quelques fautes qui luy ont
échappé ; ce qui est bien pardonnable
dans un si grand et si difficile travail, et
cette traduction peut estre citée pour
exemple. Je demande donc d' où vient
que ce poëme latin a tant d' avantage
sur le poëme françois ? Cet allemand
avoit-il plus de genie pour la poësie que
M. De La M. Je n' ay garde de le penser ;
cet avantage vient donc de ce que la
langue latine est plus riche, et par consequent
plus élegante que la nostre. La
langue latine a autant d' avantage sur
la nostre que la grecque en a sur la latine.
D' ailleurs ce poëte allemand a

cru que tout estoit précieux dans Homere,
il en a tout conservé.
Voicy en quatre ou cinq lignes trois au quatre
principes tres

p33
5

faux. M. De La M. Ne sçauroit pas les mettre
plus dru. *les sons d' une langue sont
indifferents.* où est l' oreille qui ne se
revoltera pas contre ce principe ? La langue
des lapons et celle des iroquois seront
donc comparables à la langue
françoise, et à la langue grecque pour
l' harmonie. Pour refuter ce paradoxe il
ne faut point de raisonnement, l' oreille
seule suffit pour peu qu' elle soit délicate,
et qu' elle distingue les sons. La langue
latine, plus riche et plus harmonieuse
que la nostre, dans le temps mesme
qu' elle estoit dans sa plus grande
perfection, cedit pourtant à la langue
grecque, comme Horace l' avoüe dans
son art poëtique, quand il dit que *les
muses ont donné aux grecs l' esprit et
toutes les graces du langage .*
Continüons : ... etc. Seconde erreur
non moins grande que la premiere,
et je m' estonne qu' un homme qui a fait
des opera et des cantates y soit tombé,
car il n' est pas possible que son musicien

p33
6

ne luy ait dit souvent qu' il y a des paroles
plus douces et plus chantantes les
unes que les autres. Par exemple, le mot
bouvier est un mot rude qui n' entrera
jamais ni en poësie, ni en musique. *pasteur*
est un mot doux et harmonieux
qui y fera tousjours un bel effet. Nostre
mot *vache* est rude et grossier, le mot
genisse est doux et beau, et le mot grec
(...) encore plus doux et plus beau.
Il est donc faux que les sons soient indifferents,
du moins pour ceux qui ne
sçavent que leur langue, puisque dans

cette mesme langue il y a des sons plus
ou moins rudes, plus ou moins grossiers,
et qu' elle recherche ou qu' elle évite.
Ce qui suit est encore plus estonnant.
Il n' y a rien que l' experience démente
davantage ; le sentiment de l' oreille
est tres different de celuy de l' esprit.
Telle chose charmera l' oreille qui

p33
7

déplaira à l' esprit, et telle chose plaira à
l' esprit, dont l' oreille sera tres chocquée.
L' oreille séduira souvent l' esprit, mais
il arrivera rarement que l' esprit séduise
l' oreille, dont le sentiment est ordinairement
superbe et fort aisé à blesser. Il
est donc faux que les sons ne plaisent
que par les sens que nous y attachons.
Nostre mot *vache* n' a pas un autre sens
que le mot latin *vacca* , cependant nostre
mot *vache* ne sçauroit estre employé
en poësie, et (...) l' est heureusement,
non seulement dans le genre
bucolique, mais encore dans le poëme
epique. Nostre mot *chastaignes* a le
mesme sens que le mot (...), cependant
un poëte qui diroit en vers
chastaignes boüillies , seroit sifflé, et on
trouve fort beau ce vers de Virgile : ... etc.
Et il faudroit n' avoir point d' oreille
pour ne pas sentir la difference qu' il y
a pour le son entre ces deux mots *chastaignes*
et (...). Il est donc faux que
ce soit de nos idées seules que naissent
nos plaisirs et nos dégousts.

p33
8

Autre erreur qui est une suite de
la précédente. Que l' on change tant que
l' on voudra le sens de *porc* , jamais on
n' en fera qu' une syllabe dure et desagréable.
Qu' on attache tant qu' on voudra
une idée desagréable à *coursier* , le
son de ses syllabes ne sera jamais chocquant.
M. De La M. Varie et

n' est pas ferme sur ses principes. Si les sons sont indifferents dans une langue, comme il le prétend, pourquoy y avoir égard plustost dans l' assemblage des mots que dans les mots mesmes ? On peut avoir cet égard en françois comme en grec, donc les sons ne sont pas indifferents.

p33
9

Qui en doute ? Mais cette dureté et cette grace viennent en partie du choix des mots rudes ou grossiers, et qui ont un son agréable ou desagréable ; et par consequent les sons d' une langue ne sont pas indifferents.

J' ay dit en parlant de ma traduction, que peut-on attendre d' une traduction en une langue comme la nostre, tousjours sage, ou plustost tousjours timide, et dans laquelle il n' y a presque point d' heureuse hardiesse, parce que tousjours prisonniere dans ses usages, elle n' a pas la moindre liberté. Je croyois cela incontestable, cependant M. De La M. Tourne ce reproche en éloge. N' est-ce pas raisonner profondement ? Est-ce que les grecs et les latins n' ont pas eu de bons auteurs ?

p34
0

Est-ce qu' ils n' ont jamais escrit sagement ? C' est dans leur plus grande sagesse que leur langue, et sur-tout celle des grecs, paroist la plus libre et la plus maistresse de ses expressions. Mais si les bons auteurs nous ont accoustumez à ne rien souffrir que de sensé, d' où vient que M. De La M. N' a pas profité de cette coustume dans son poëme ? Il destruit d' une main ce qu' il édifie de l' autre ; mais ces expressions hazardées et audacieuses sont des vices et non pas des vertus de la langue, puisqu' on les condamne ; peut-on donc vanter

une langue par ses expressions audacieuses et
hazardées, qu' on avoüe ne
pouvoir souffrir ? Je n' ay garde de nier
qu' il n' y ait quelquefois des hardiesses
heureuses dans nostre langue, je dis
seulement qu' elles y sont tres rares,
qu' elle est en cela tres à l' estroit, et
qu' elle n' a pas la centième partie des

p34
1

ressources que la langue grecque fournit.
M. De La M. Ne le dispute que parce
qu' il l' ignore. Comment le sçauroit-il.
Autre mauvais raisonnement.
Si la langue tomboit dans
la barbarie, elle n' auroit sans doute ni
préceptes, ni régles pour la diction ; mais
c' est dans le temps que la langue grecque
et la langue latine ont esté dans
leur force, dans le temps du grand goust,
qu' elle a esté plus noble, plus sublime,
plus hardie, plus libre. Ses heureuses
hardiesses ne sont donc point le fruit
de la corruption du goust.
M. De La M. Combat ensuite ce que
j' ay dit dans ma préface pour faire voir
l' adresse d' Homere quand il est obligé
d' employer les termes les plus communs,
et les moins agréables. Voicy
mes propres termes : ... etc.

p34
2

Voilà une belle excuse. Si
ces particules sonores nuisoient au sens,
c' est tout ce qu' il pouroit dire. Mais sans
tant de discours je luy demande : une
langue qui avec tout ce qui est utile
au sens a de plus ces particules sonores,
n' est-elle pas plus riche et plus belle que
celle qui manque de ces particules ? M.
De La M. N' y a pas pensé. Une langue
n' a rien dans ses trésors qui ne soit utile
quand l' escrivain sçait l' employer ; et
tout ce qui sert à l' harmonie et à l' agrément,
sert au sens. M. De La M. Continuë

à refuter ce que j' ay avancé : ... etc.

p34
3

M. De La M. Corrompt les textes. Je n' ay point dit qu' Homere employast quelquefois les mots *les plus vils* , mais les mots propres les plus simples, les plus communs, les plus durs, et les moins agréables ; cela est tres different. Les mots communs sont quelquefois bas, et ils ne sont pourtant pas vils. Mais sans nous arrester à ces minuties, c' est une chose constante qu' il n' y a rien qui avilisse davantage un discours que les mots bas. D' un autre costé il est certain que jamais escrivain n' est descendu dans un plus grand détail qu' Homere, ni n' a hazardé de dire les plus petites choses plus volontiers ; et c' est un des grands chefs d' oeuvres de la poësie, de dire noblement les plus petites choses. Mais comment faire pour les dire noblement quand la langue ne présente que des termes bas, et communs ? Homere a trouvé ce secret, car, comme Denys D' Halicarnasse l' a fait voir, il a employé ces termes avec tant d' art et tant d' industrie, qu' il les a rendu

p34
4

nobles et harmonieux. M. De La M. Dira tant qu' il voudra que nous évitons ces termes *vils* plustost par goust que par impuissance, on se mocquera de ce détour, et il n' y a pas un homme sensé qui ne reconnoisse qu' une langue qui a l' avantage dont je parle, est fort superieure à celle qui ne l' a pas. J' ay dit qu' un autre avantage d' Homere dans sa diction, c' est qu' en meslant des termes durs, rudes, et communs, avec les termes les plus polis et les plus coulans, il a fait une composition moyenne qui tient de l' austere ou de la rude, et de la gracieuse ou de la

fleurie ; et par ce moyen il mesle agréablement
l' art et la nature, la passion
et les moeurs, comme Denys D' Halicarnasse
l' a fort bien remarqué. M. De
La M. Veut encore rabaisser cet avantage
de la langue d' Homere, et faire entendre
que si nous ne nous en servons point,
c' est que nous le méprisons, et que
nous le trouvons plus nuisible qu' utile : ... etc.

p34
5

Il est vray, nous avons des termes bas,
et des termes nobles ; mais quand nos
poètes les meslent, comme cela arrive
souvent, cela fait un composé tres risible.
D' où vient cela, c' est que nostre
langue ne fournit pas cette harmonie
que la langue grecque fournit. Mais les grecs
l' employoient pour soustenir cette égalité
d' harmonie. D' où vient donc que ce
mélange releve et soustient l' harmonie
dans la langue grecque, et qu' il la
ruine dans la nostre, cela ne marque-t-il
pas l' avantage de la premiere ? Je
ne suis point surprise que M. De La M.
Fasse tant de fautes sur cette matiere ;
quelque esprit qu' on ait, cela est inévitable
quand on parle de choses qu' on
ne sçait point ; mais que sçachant bien
qu' il ne les sçait point, il ait l' audace
d' en parler, c' est ce qui m' estonne. Aristote,
Denys D' Halicarnasse, Demetrius,

p34
6

Longin, etc. Rendent tous tesmoignage
au grand effet que faisoit cette
composition, et M. De La M. Veut le
destruire ; il se croit plus grand critique
dans une langue qu' il ignore, que
tous ces grands hommes dans la langue
qu' ils parloient.
Nous voicy arrivez à la célèbre dispute,
si en nostre langue les poètes
doivent estre traduits en prose ou en
vers. Je croy avoir démontré dans

ma préface sur l' Iliade, que la traduction en vers est impossible. M. De La M. Semble avoir assez gousté mes raisons, mais pour justifier le parti qu' il a pris, il prétend que la versification peut suivre par des équivalents les pensées d' Homere, c' est une grande erreur. Une traduction en vers faite par équivalents, est un monstre, et non pas une traduction. J' ay dit que je ne craignois pas d' assurer que les poètes traduits en vers, cessent d' estre poètes. M. De La M. S' escrie sur cela : ... etc. ? Il n' y a point là de paradoxe.

p34
7

J' ay voulu dire que le poète traduit en vers, devient si plat, si rampant, si défiguré, qu' il n' est plus reconnoissable, franchissons le mot, j' ay voulu dire ce que M. De La M. Nous a fait voir, qu' un poète traduit en vers, n' a rien du poète. Est-ce un paradoxe ? Et il prétend que je l' ay fait. Mais ce que je luy ay presté, ce n' est point pour le corriger, c' est au contraire pour ne pouvoir le suivre, et cela est rare. J' ay mesme tiré du fond de ses idées et de ses expressions ce que j' ay fourni du mien. Par-tout j' ay pris Homere luy-mesme pour guide. Cela est si vray, que ma traduction

p34
8

sert par-tout à faire entendre le texte, peut-estre mieux que toutes les traductions litterales qui en ont esté faites. Il n' en est pas de mesme d' une traduction en vers, elle s' écarte mesme dans les endroits qui paroissent les plus simples et les plus faciles. Malgré cette experience, M. De La M. S' opiniastre à croire... etc. Voilà tousjours M. De La M. Frappé de cette idée qu' Homere est defectueux, et qu' on peut le corriger et dire mieux qu' il n' a dit. Cela seroit fort

beau. Que ne l' a-t-il donc fait ? Et d' où vient qu' Homere ne paroît jamais si grand, si judicieux, si sensé, que dans les choses que M. De La M. Luy a ostées, quand on vient à les comparer aux équivalents qu' il a imaginez. Je ne blasme pas M. De La M. De n' avoir pû executer son dessein ; je luy avois

p34
9

prédit que cela estoit impossible ; je le blasme de l' avoir entrepris. Ce dessein avoit autrefois passé dans la teste de deux plus grands poëtes que luy, de M. Racine et de M. Despreaux. Le premier n' en fit qu' une page et y renonça, et le second en fit deux cens vers qu' il jetta au feu. Car ils s' apperceurent bientost de la verité de ce mot de Virgile, *qu' il auroit esté plus aisé d' arracher à Hercule sa massuë, que de dérober un vers à Homere par l' imitation* . Ce qui a parû si difficile à Virgile, ce que M. Racine et M. Despreaux ont abandonné après l' avoir tenté, je l' ay appellé impossible. Mais cela est aisé à M. De La M. Il y reüssit parfaitement. Voilà donc la traduction en vers absolument interdite aux poëtes. Mais M. De La M. N' a icy aucun interest. J' ay dit qu' il estoit impossible de traduire un poëte en vers, mais je n' ay jamais dit qu' il fut impossible de le mutiler et de l' estropier comme a fait M. De La M. Qui en a rejetté plus des trois quarts, qui a changé encore plus de la moitié de ce

p35
0

qu' il a conservé, et qui a adjousté beaucoup de choses de sa façon, de sorte qu' il n' y a pas d' Homere un seul vers qu' on puisse reconnoistre. Cependant il ne laisse pas de se dire traducteur en beaucoup d' endroits. Je feray voir qu' il ne l' est point. Mais quand mesme il auroit

reüssi dans tous ces endroits, il ne pourroit pourtant estre regardé comme un traducteur de l' Iliade, mais comme un poëte qui en auroit traduit des morceaux, ce que je n' ay jamais traité d' impossible. Voilà un beau projet, mais il falloit l' executer. Ces trois choses manquent au poëme de M. De La M. Il n' y a point de précision, car souvent il met plusieurs vers pour un seul d' Homere ; il manque souvent de clarté parce qu' il employe des expressions tres équivoques, et il manque d' agrément parce qu' il n' employe presque par-tout que des expressions ou trop recherchées et

p35
1

inoüies, ou basses, plates et desagréables ; et qu' en cherchant à adoucir les images d' Homere, et à substituer ses idées à celles du poëte, il a alteré ses caracteres, et corrompu ce naturel plus noble et plus agréable que tous ces agréments recherchez, tres indignes d' un grand poëte. Mais d' où vient que M. De La M. Dans un poëme comme l' Iliade, n' envisage que la précision, la clarté, et l' agrément ? Et pourquoy ne nous promet-il pas le grand, le noble, le sublime, le magnifique, en un mot le merueilleux, qui est le caractere dominant du poëme epique ? Est-ce par modestie ? Tout ce que je sçay, c' est qu' il ne nous les a pas promis, et qu' il ne nous les a pas donnez. Pourquoi l' a-t-il fallu ? Parce que l' autheur du Clovis l' a dit ? Belle raison ? Il ne le falloit point du tout. Ce ne sont pas des heros de nostre siècle, ni des heros de roman ; et les emportemens d' Achille contre Agamemnon

p35
2

sont tellement de son caractere, que si on les adoucit, et si on les

anoblit, ce caractere ne subsiste plus.
Quand Caton en plein senat appelle
César *yvrogne* , faudra t-il anoblir cette
injure par rapport à nous ?
Il ne le falloit point du
tout. Voilà encore l' auteur du Clovis,
qui ne veut pas que Jupiter batte sa
femme. Mais ce sont des points de la
théologie payenne qu' il faut conserver.
Homere nous les rend tels qu' il
les a reçeûs. Et sous cette indécence
et cette dureté apparentes, le poète cache
des choses que le lecteur prend
plaisir à pénétrer. Nous ne sommes pas
les auteurs de cette théologie, nous
ne devons pas la supprimer.
C' est encore ce qu' il ne
falloit point. Car pour conserver le
caractere d' Agamemnon il falloit faire
voir à quel excès d' aveuglement l' avoit

p35
3

réduit la passion qu' il avoit pour cette
captive. Mais ce qu' il y a icy de fort
plaisant, c' est que M. De La M. Pour
adoucir cette préférence, fait tenir à
Agamemnon un discours plus indécent
que ce qu' il luy oste, car il fait que devant
tout le monde il déclare sa passion : ... etc.
Agamemnon n' avoit garde de s' exprimer
si ouvertement sur sa passion ; il
la laisse entrevoir, mais il ne la dit
point.
Venons aux changements qu' il a
faits : ... etc. Helas
oùy ! Et tout cela tres témérairement
et tres malheureusement, comme nous
le verrons bien-tost. En attendant
voyons les raisons qu' il rend de cette
conduite,... etc. Elles sont toutes singulieres
et de mesme parure que tout ce
que nous avons veû : ... etc.

p35
4

à ce compte il ne l' a pas

fait encore assez court, car on ne le lit point, et ses plus grands partisans l' abandonnent. Voilà un secret bien admirable, Homere paroist court avec ses vingt-quatre livres ; M. De La M. Luy en retranche les trois quarts, et il paroist long. Le poëte Philemon en rend une raison sensible : ... etc. Voilà ce qui fait la brieveté d' Homere, et la longueur de M. De La M. Qui l' a tant abregé. M. De La M. N' a donc compté pouvoir se faire lire qu' autant qu' il seroit court. Et il trouve... etc.

p35
5

Qu' on ne s' attende point que M. De La M. Entre icy dans la nature du poëme epique pour en déterminer la longueur par des raisons tirées du fond du poëme, ni qu' il fasse voir en quoy consiste la beauté de tous les estres qui sont composez de parties ; il ne vous dira point que tous ces estres doivent avoir non seulement un ordre, mais encore une grandeur juste et raisonnable, car le beau consiste dans l' ordre et dans la grandeur. C' est pourquoy rien de trop petit ne peut estre beau, parce que la veüe se confond dans un objet qu' on voit en un moment presque insensible ; rien de trop grand ne peut estre beau non plus, parce qu' on ne le voit pas d' un coup d' oeil, et qu' en voyant ses parties successivement l' une après l' autre, le spectateur perd l' idée du tout, comme s' il voyoit un animal de dix mille stades. Il laisse toutes ces raisons vulgaires à Aristote, à ce meschant

p35
6

philosophe, et plus meschant critique, à ce visionnaire, et il remonte à des raisons plus essentielles, à des raisons de politique. La premiere,... etc. Ainsi M. De La M. Ne conseille à nos

poètes françois d' estre courts, et il n' a luy-mesme abregé Homere, qu' à cause de la difficulté qu' il y a à se soustenir dans une longue carriere. Homere et Virgile l' ont pourtant fait, mais nos poètes françois n' ont sçû le faire, et M. De La M. Tout grand poète qu' il est, n' a osé s' en flatter. On ne luy contestera pas ce principe, mais on sentira en mesme-temps le ridicule qu' il y a à regler la longueur du poëme epique, non par la juste estenduë que ce poëme doit avoir par rapport à sa nature, mais par l' haleine du poète.
L' autre raison... etc.

p35
7

Voilà une plaisante raison. La cadence des vers d' Homere et de Virgile n' est-elle pas uniforme ? Il n' y a jamais eu que les ignorants qu' elle ait ennuyez : ... etc. Autre erreur. Douze mille vers excellents plairoient infiniment, s' ils estoient bien placez et convenables. S' ils ennuyoient, cet ennuy ne viendroit point de leur longueur, mais de leur place et du mauvais employ que le poète en auroit fait. L' Iliade d' Homere a seize mille vers, et jamais personne ne luy a reproché sa longueur, avant l' autheur du Clovis, celuy des *paralleles* , et M. De La M. Virgile en a prés de dix mille, et personne ne le trouve long. Ils ont eu assez d' haleine l' un et l' autre pour fournir cette longue carriere, sans languir, sans fatiguer l' attention du lecteur, et cela malgré l' uniformité de leurs vers.

p35
8

Cela est clair, il n' a réduit Homere que parce qu' il n' auroit pû soustenir cette elegance exacte pendant vingt-quatre livres, et que la cadence uniforme de ses vers auroit ennuyé le lecteur. Voilà du moins un aveu louïable, et personne

ne luy dira qu' il n' a pas raison. Il
devoit mesme l' abreger davantage, et
s' il avoit supprimé les vingt-quatre livres,
il n' auroit que mieux fait. Mais
ni Homere, ni Virgile n' ont pas réglé
par ces raisons l' estenduë de leurs poëmes.
Ils l' ont réglée par la nature de
leur imitation, et ils ont eu assez d' haleine
pour fournir cette estenduë : ... etc. On le
croit d' abord, et on le voit ensuite ; j' ose
mesme esperer que les plus aveugles
le verront.

p35
9

Mais ces répétitions sont nécessaires et marquent
les moeurs ; et tout ce qui marque les
moeurs doit estre conservé.

Les harangues encore marquent les
moeurs, et celles d' Homere renferment
tant de choses curieuses et précieuses,
elles sont placées avec tant d' art, qu' il
n' y a que le mauvais goust qui ait pû les
rejeter ou les abreger. Et le détail des
blessures fait un effet agréable dans cette
poësie, comme dans la peinture, où
le peintre qui décrit une bataille, ne
manque pas de varier les blessures et la
cheûte des combattans.

On ne peut pas se flatter avec moins de

p36
0

raison. Il y a des parties essentielles de
l' action qui sont entierement retranchées,
de sorte que cet abregé peche
entierement contre la regle fondamentale
de ce poëme, et ne fait qu' un tout
tres mal assorti de ses parties, et tres irregulier.
Et la preuve n' en est pas difficile.
Un ou deux exemples suffiront.
Un lecteur qui n' aura jamais lû Homere,
lira par hazard l' epistre qu' Horace
escrit à Lollius, ou après avoir dit
qu' Homere enseigne mieux que les
plus grands philosophes, tout ce qui est
honneste ou deshonneste, etc. Il luy

donne les raisons de ce sentiment, et pour faire voir que l' Iliade est un fidelle tableau des mouvements insensez des roys et des peuples, il dit que dans le conseil des troyens, Antenor est d' avis d' oster au plustost la cause de la guerre, et de rendre Helene aux grecs. Que répond à cela Paris ? Il déclare que quelque bonheur qu' on luy promette, et de quelque esperance qu' on le flatte, on ne pourra l' obliger à y consentir. Tout cela est admirablement exposé

p36
1

dans le Vii livre de l' Iliade. On voit Antenor qui parle dans le conseil, et son discours est tres sage et tres sensé ; et on voit Paris qui luy répond avec beaucoup de folie. Il n' y a personne qui ne voye que c' est une partie considerable et essentielle de l' action de l' Iliade, puisqu' Horace l' a choisie pour prouver ce qu' il dit du poëte. Le lecteur frappé de cet endroit va le chercher dans le poëme de M. De La M. Mais il n' y en a pas un mot. Horace a jugé cet incident une partie utile et necessaire, qui pouvoit donner mesme une idée de l' Iliade ; mais M. De La M. Qui veut pourtant qu' il y ait de la morale dans le poëme, en juge autrement ; et il retranche cela comme une bagatelle indigne d' estre lüe. Depuis la fin du Ix livre jusqu' au Xiv il y a quatre livres tout remplis de choses tres importantes et tres necessaires, indépendamment mesme des merveilles de la poësie, M. De La M. Qui jusqu' à la fin de son Liv. Vi en a desja retranché trois, saute du Vi au Xiv comme s' il sautoit un ruisseau. Et n' en

p36
2

dit que quelques petits traits au commencement de son Vii comme on le

verra plus amplement dans l' examen
de ce livre. Voilà ce que M. De La M.
Appelle... etc. N' y a-t-il
pas là bien du goust et de la sagesse ?
Voilà comme M. De La
M. Se joüe de la raison ; l' ouvrage le plus
parfait que la raison tres éclairée ait formé
sur la nature du poëme epique,
l' ouvrage entierement fondé sur les regles
d' Aristote et d' Horace, en un mot
l' ouvrage de la science, il l' appelle *préjugé* .
Mais les regles qu' il nous a débitées,
ces regles entierement opposées à
la raison et à l' autorité de ces deux
grands maistres, l' ouvrage de l' ignorance,
il l' appelle *verité et raison* . De sorte
que ces grands critiques modernes
font sur les regles du poëme epique ce
que tous les malfaiteurs voudroient

p36
3

faire sur les loix, s' il leur estoit possible ;
ils voudroient les anéantir pour pouvoir
pecher avec plus d' impunité et
plus de licence.
Cela est si seur, qu' il n' y a rien de plus seur. Le
P. Le Bossu ne l' a pas seulement prétendu,
il l' a prouvé d' une maniere tres solide,
et il n' y a qu' un entestement aveugle
qui puisse resister à la force et à l' évidence
de ses preuves qu' Aristote et Horace
luy ont fournies. Il faut mesme se
boucher les yeux pour ne pas l' y appercevoir.
Achille et Agamemnon se querellent
et se divisent, les troyens profitent
de leur division, et battent les
grecs. Agamemnon appaise Achille,
et ces deux princes ne sont pas plustost
reconciliez, que voilà les troyens vaincus.
Qui est-ce qui peut s' empescher
de reconnoistre cette fable dans l' Iliade.
Elle en est donc le veritable sujet. M.

p36
4

De La M. Tres persuadé du contraire n' a

pas laissé d'adopter ce dessein. Voilà une grande complaisance, il donne à Homere un dessein que ce poëte n' a pas eu, et qu' il croit supposé gratis. à tout hazard il l' a reçû, et pour le rendre plus sensible, il a marqué que la colere d' Achille luy fut funeste à luy-mesme, *ce qu' Homere, dit-il, estoit obligé de marquer* . Mais rien ne l' y obligeoit, et la nature de sa fable ne le demandoit point. Cette circonstance n' est point du tout essentielle à la fable, elle n' est que pour servir au caractere d' Achille. Homere auroit fait une faute s' il l' avoit marquée dans sa proposition, et je le prouveray dans l' examen du Liv. I. Comment M. De La M. Qui aime tant les surprises, a-t-il voulu en prévenir une dès le second vers, et préparer

p36
5

le lecteur à voir Achille puni de sa colere mesme ? Luy qui supprime toutes les préparations inutiles, pourquoy en preste-t-il une à Homere qui a crû pouvoir s' en passer, et qui a deû s' en passer ! Mais la longueur d' Homere ne l' a pas empesché d' expliquer fort nettement ce qu' il a voulu dire. Est-ce une maxime bien seure que pour estre court on en soit plus clair et plus net ? Voilà pour les préparations et pour les episodes d' Homere. J' ay desja parlé des préparations que nostre censeur luy reproche. Pour ce qui est des episodes, il paroist qu' il n' en a point connu la nature. C' est d' Homere mesme qu' Aristote a tiré les préceptes qu' il donne sur

p36
6

les episodes. *il faut bien prendre garde, dit-il, que les episodes soient propres, c' est-à-dire, tirez du sujet, du fond de la fable, et qu' ils soient tellement liez avec cette fable, qu' ils en fassent partie*

et qu' ils n' en puissent estre separez. Et
tels sont ceux de l' Iliade, ils tiennent à
l' action principale par quelque endroit.
Et quant à leur estenduë, le mesme philosophe
a averti que *dans le poëme dramatique*
les episodes sont courts, mais que
l' epopée est estenduë et amplifiée par les
siens . Reconnoistra-t-on à cela l' epopée
de M. De La M. Et après ce que je viens
de remarquer sur les retranchements
qu' il a faits, oseroit-il dire qu' il n' a retranché
que des parties inutiles ?

Les sçavants comme
Aristote, comme Horace, comme Denys
D' Halycarnasse, comme Longin,
comme M. Despreaux, comme le P.
Le Bossu sont trop prévenus pour sentir
dans Homere ces deffauts dont il vient
de parler ; mais les ignorants libres de
préjugez, et tres nouveaux sur l' art du

p36
7

poëme, le sentent, et ils en doivent estre
crus. Cela n' est-il pas bien sensé ?
M. De La M. Donne ensuite un exemple
des libertez qu' il a prises dans la
veüe de soustenir et d' augmenter l' interest,
c' est dans son Viii Liv. Qui répond
au Xvi et au Xvii Liv. D' Homere,
où Patrocle revestu des armes d' Achille
et monté sur son char, fait un carnage
horrible des troyens. On le prend d' abord
pour le heros dont il porte les
armes, mais on se détrompe bientost.
Il tuë Sarpedon, et enfin il attaque Hector.
M. De La M. Fait durer l' erreur des
troyens, qui prennent Patrocle pour
Achille. M. De La M. Se flatte d' avoir
corrigé icy un endroit important d' Homere,
et de luy avoir fourni une grande beauté ;

p36
8

mais j' ose luy dire qu' il l' a entierement
gasté et corrompu. Homere estoit
trop sage pour chercher dans un

endroit si serieux une surprise aussi injurieuse
à la gloire d' Achille. Patrocle
couvert des armes de ce heros, monté
sur son char avec son escuyer Automedon,
pouvoit et devoit mesme estre
d' abord pris pour luy ; mais cette erreur
ne devoit pas durer long-temps, et on
devoit bientost revenir de cette mesprise.
Cette surprise, que M. De La M.
Trouve si interessante, est romanesque
et puerile, et jette icy un comique tres
risible, comme j' espere de le faire voir
en son lieu.
La prudence vouloit donc que M. De La M.
Recitast tousjours son poëme, et qu' il ne
l' imprimast jamais. Ce plaisir dont il
parle, n' a esté qu' un songe, le grand
jour est venu, et le songe s' est dissipé.
Mais M. De La M. N' auroit-il point pris
le silence pour approbation. Nos poëtes,

p36
9

qui expliquent tout en leur faveur,
sont sujets à s' y mesprendre. J' ay veu
des gens de beaucoup d' esprit, et en
grand nombre, revenir de ces lectures
publiques remplis d' une indignation,
qu' ils auroient fait éclater si le respect
deu au lieu ne les avoit retenus.
Dans cette mesme page nostre censeur
déclare... etc. Toute la terre a trouvé qu' Homere
n' ennuyoit et ne lassoit jamais. M.
Despreaux l' a dit comme les autres,
tousjours il divertit, et jamais il ne lasse,
M. De La M. Plus délicat et plus severe,
le trouve ennuyeux, il luy a osté tous
les deffauts qui chocquent et qui ennuyent.
Mais d' où vient qu' après cette
heureuse correction on revient à Homere
qui paroist encore plus charmant.

p37
0

M. De La M. Se détermine
tousjours par des raisons de roman,
c' est-à-dire, tres frivoles. Quand

on trouveroit un orgüeil injuste dans les heros d' Homere, il faudroit le conserver, non pas parce que nous y trouverions de la grandeur, car ce ne seroit qu' une fausse grandeur, mais parce qu' il serviroit à marquer le caractere. Et c' est pour conserver le caractere qu' il faut estre fidelle à cette expression.

Autre raison romanesque. L' avidité du butin ne doit point estre regardée, sur-tout pour ces temps-là, comme une marque d' avarice, puisque le butin est tousjours la marque et le sceau de la victoire. Autrement il faudra condamner d' avarice tout ce qu' il y a de plus saint. Jacob dans la bénédiction qu' il donne à ses enfants, dit que *Benjamin partagera les dépouilles* . Moïse dit, *nous avons eu les dépouilles des villes que nous avons prises. Nous avons*

p37
1

enlevé tout le butin des villes. Asa battit les ethiopiens et fit un grand butin . Et David luy-mesme pour marquer une grande joye, dit, *j' auray la mesme joye d' entendre vos paroles, que celui qui rencontre un grand butin* . David sera-t-il accusé d' avarice ? Cela l' avilira-t-il à nos yeux ? Et faudroit-il adoucir ce caractere ? En verité ce qui est dit avec éloge de ces personnages si saints, peut bien estre souffert dans les premiers heros de la Grece, qui vivoient mesme dans un temps, où le mestier de pirate n' estoit point deshonorant. Que M. De La M. Aille s' instruire de ces caracteres et de ces temps-là dans le premier livre de Thucydice, car il les ignore trop. Voilà tousjours le roman qui marche. Mais où

p37
2

est-ce que M. De La M. A trouvé qu' Achille

examine la rançon d' Hector. Il n' y en a pas un mot dans Homere, qui fait au contraire qu' Achille, avant que d' avoir reçu les présents, dit à ce pere affligé qu' il est disposé à luy rendre son fils parce qu' il en a reçu l' ordre de Jupiter, et qu' ensuite il va luy-mesme avec ses amis Automedon et Alcimus dételer le char et le chariot de Priam, et ils emportent les présents pour la rançon d' Hector. M. De La M. Vouloit-il qu' Achille les refusast. C' est, poëtiquement parlant, qu' il falloit conserver cette circonstance, et ce qu' il met *sans soin de la rançon* , est un adoucissement tres insipide, tres contraire au caractere d' Achille, et par consequent tres mal imaginé. Mais M. De La M. A tant perdu de beautez dans les discours de Mercure, de Priam, et d' Achille, qu' on ne doit pas s' estonner s' il a encore donné à Achille ce petit trait qui ne luy ressemble point.

p37
3

Je ne sçay pas comment cela a pû se faire. M. De La M. A trouvé le secret de rendre les narrations d' Homere longues en les abregeant, ses descriptions plattes et basses en voulant les relever, et ses comparaisons froides et peu interessantes en voulant les corriger ? Et j' en donneray des exemples. M. De La M. Persevere dans sa pitoyable prévention, et il se trompe en toutes manieres. Il insinuë que la règle des caracteres est connuë aujourd' huy, et qu' elle estoit ignorée des anciens ; premiere erreur. Il assûre que c' est sur cela que le lecteur est le plus sensible et le plus severe ; seconde erreur. Il est certain qu' il n' y a pas aujourd' huy de règle plus connuë que celle qui enseigne toutes les qualitez que doivent avoir les caracteres,

p37
4

mais elle n' est connuë que par
les judicieux préceptes qu' Aristote et
Horace en ont donnez, et qu' ils ont
tirez de la pratique d' Homere, nous
n' avons sur cela rien adjousté à leurs
lumieres. Voilà pour la premiere erreur.
Il est encore tres certain que le
commun des lecteurs n' est sur cela ni
fort délicat, ni fort sévere, et que les
auteurs mesmes n' y sont pas fort
exacts, car c' est en cela que pechent
la plupart des ouvrages modernes.
Voilà pour la seconde. Si M. De La M.
A songé à soustenir les caracteres, il y a
mal songé, et il a mal profité de ces
régles aujourd' huy si connuës, car il
n' y a pas dans Homere un seul caractere
qu' il n' ait entierement gasté.
M. De La M. Explique ensuite les
raisons qu' il a eües de changer le bouclier
d' Achille, et les circonstances de
la mort d' Hector : ... etc.

p37
5

Voilà de plaisantes raisons.
Il n' y avoit aucune necessité que
les objets représentez dans ce bouclier,
eussent aucun rapport au poëme, ni
qu' ils convinssent ni à Achille, ni à
Thetis, ni à Vulcain. La seule convenance
par rapport au dernier, c' estoit
que ce bouclier fust digne de sortir de
la main d' un dieu, et il l' est. C' est le
plus bel episode et le plus grand ornement
que la poësie ait jamais mis en
oeuvre ; et Homere a eu grande raison
de dire à Thetis, *je vais faire à vostre
fils des armes qui seront l' estonnement et
l' admiration de l' univers* . Je pourrois
dire icy à M. De La M. Ce qu' un ancien
dit à un homme qui luy demandoit ce
que c' estoit que la beauté : *mon ami,*
luy dit-il, *c' est la question d' un aveugle ;
donne moy un homme qui ait des yeux,
et il la sentira* . Je dis de mesme donnez

moy un homme qui ait le véritable
esprit de la poésie, il sentira la beauté
de ce bouclier, et il n'aura garde d'en

p37
6

substituer un de sa façon. Toutes les
objections que ce grand censeur fait
icy après Jule Scaliger, l'auteur du
Clovis, et quelques autres méchants
critiques, ont été réfutées si solidement,
que je ne conçois pas comment
on ose les répéter. Je renvoie le lecteur
à mes remarques sur ce livre
d'Homère, et aux remarques de M.
Dacier sur la poétique d'Aristote, je
n'en diray icy qu'un mot en passant.
C'est l'objection qui est puerile.
Pourquoy M. De La M. Vient-il réchauffer
les misérables raisons dont s'est servi
l'auteur du Clovis dans le chapitre
qu'il a fait contre ce bouclier. Et comment
un homme comme luy, qui se pique
de poésie, peut-il parler ainsi après
ce qu'Homère a dit : *toutes ces figures
se meslent et combattent comme si c'estoient
des hommes qui fussent véritablement
en vie* . Ces dernières paroles ne
font-elles pas voir que ces figures ne

p37
7

sont nullement animées, et qu'elles ne
changent point de situation, et qu'Homère
ne parle là que comme doit parler
tout homme qui explique un tableau ;
il donne à ses figures le mouvement et
la vie qu'elles n'ont pas ; le valet d'Horace
parloit mieux de peinture que
tous ces critiques, lorsque grondé par
son maître de ce qu'il s'estoit amusé,
il luy répond qu'il a très grand tort, luy
qui a tant de goût pour les tableaux,
de le gronder s'il luy est arrivé de s'amuser
à regarder les combats de deux gladiateurs
que l'on a charbonnez sur une
méchante enseigne où on les voit les

jarrets bien tendus et dans les mesmes
mouvements que si veritablement ils
pousoient et paroient des coups,... etc.
Davus parle là comme parle Homere,
et comme parle tout homme qui explique
l' action d' un tableau.
La multiplicité des objets qu' on reproche

p37
8

encore à ce bouclier, est une
critique tres peu sensée. Car bien loin
qu' il soit trop chargé d' ouvrage, il est
au contraire tres sage, tres regulier et
tres distinct. Virgile en avoit jugé de
mesme, puisque dans un siècle aussi esloigné
des moeurs des grecs que le nostre,
il n' a pas laissé de donner à son poëme
le mesme ornement, et qu' il a mesme
chargé le bouclier de son heros de
plus de matiere, et n' est-ce pas abuser
de son esprit que de dire qu' il estoit ridicule
à Vulcain de faire un travail si
difficile à appercevoir et à déchiffrer.
Les diverses actions des mesmes figures
sont encore reprochées sans fondement.
L' ouvrier n' a-t-il pas la liberté
de faire paroistre ses personnages en differens
estats. Et sans recourir mesme à
ces répétitions de figures, en expliquant
un tableau, ne peut-on pas exprimer
des choses qu' on ne voit point. Un ancien,
en parlant de la peinture, a fort
bien dit, *il faut qu' elle monstre ce qu' elle
cache* . Et Pline, en parlant d' un tableau
de Nicomachus, n' a-t-il pas dit *qu' il*

p37
9

*avoit peint deux grecs qui plaidoient l' un
apres l' autre* . Voyoit-on ces deux grecs
se remüer, et le dernier prendre la place
de l' autre ? Si l' on peut donc parler ainsi
de l' ouvrage d' un homme, que ne peut
on pas dire de l' ouvrage d' un dieu ? Il
n' est pas possible de voir des critiques
plus froides, ni qui marquent si peu de

goust pour la poésie, que celles que l' on
a faites sur ce bouclier. Le bouclier d' Enée
dans Virgile, est encore plus chargé
de figures, il y a une plus grande variété,
et une plus grande multiplicité
d' objets, et les diverses actions des mesmes
figures y sont en plus grand nombre.
Cependant M. De La M. Tolere ce
bouclier d' Enée, a-t-il raison ?
Oüy, mais tout ce bouclier que M. De La M. A
imaginé, n' est qu' un deffaut depuis le commencement
jusqu' à la fin. La meilleure critique
qu' on en puisse faire, c' est de prier
le lecteur de le lire, et de le comparer
à celui qui luy a tant déplû, on dira que
le bouclier françois est l' ouvrage d' un

p38
0

forgeron tres mediocre, et le bouclier
grec, l' ouvrage d' un dieu, comme M.
Dacier l' a fort bien dit dans ses remarques
sur la poétique d' Aristote, en parlant
du bouclier d' Achille et de celui
d' Hercule dans Hesiodé : ... etc.
M. De La M. Se fait une felicité
à juste prix. Parce qu' il a representé sur
ce bouclier les nopces de Thetis et de
Pelée, il se trouve heureux de luy avoir
donné un titre de sa grandeur. Voilà
un plaisant titre, et un titre bien necessaire
à Achille. Et parce qu' il y a placé
l' enlèvement d' Helene, voilà encore un
bonheur de luy avoir fourni un manifeste,
pièce encore plus inutile que la
premiere. Voilà une belle invention ;
j' en diray un mot sur le Ix livre.
Nostre censeur trouve la mort d' Hector
encore plus defectueuse que le bouclier
d' Achille. Et il faut avoüer

p38
1

que dans cette critique il paroist fort
vaillant, car il est chocqué de ce qu' Hector,
qui plein de force et d' ardeur attend
le redoutable Achille, ne voit pas

plustost approcher cet ennemi, qu' il se sent combattu de differentes pensées ; il se repent de n' avoir pas suivi le conseil de Polydamas qui luy conseilloit de rentrer dans Troye avec les troupes ; il craint les reproches des troyens ; il veut tenter la fortune du combat ; il pense ensuite à aller faire des propositions à son ennemi ; enfin la connoissance qu' il a de ce caractere féroce et intraitable, luy fait prendre la resolution de combattre genereusement ; mais dés qu' il voit Achille prés de luy couvert de ces armes esclatantes, il est saisi de frayeur, et prend la fuite. Cela déplait à nostre brave censeur, il s' imagine qu' Homere est tombé là dans une grande faute. Mais quoy, ce poëte qui tant de fois a peint la valeur par des traits si éclatants et si admirables, n' a-t-il pas scû donner à Hector cette intrepidité, et cette fermeté qui font le heros ? N' a-t-il

p38

2

pas scû dire comme M. De La M. (...). N' a-t-il pas eu l' esprit de luy faire relever dans sa suite un des traits,... etc. Ce caractere n' est-il pas heroïquement soustenu. Mais quoy, dira la valeur françoise, vouloir faire passer Hector pour un heros ! Un heros qui fuit ! Ne précipitons point nostre jugement. Voyons comment Homere prépare cet incident qui paroistroit si estrange s' il estoit fait sans raison. Nous avons veû au Xviii livre que pendant que Thetis va demander une armure pour Achille, ce heros s' estant présenté sans armes sur le bord du fossé, et ayant fait entendre sa voix terrible, tous les troyens et leurs alliez furent renversez et mis en désordre. Quand Thetis luy apporte ses armes, Liv. Xix et qu' elle les met

p38

3

à ses pieds, ces armes divines rendent
un son si terrible, que la frayeur s'empare
du courage de tous les thessaliens,
il n'y en a pas un qui ait le courage de
les regarder, ils sont saisis d'espouvante.
Dans la bataille qui suit au Xx livre,
Achille alloit tuer Enée, si Neptune
ne l'avoit enlevé, et Hector luy-mesme
eut grand besoin qu' Apollon
l'enveloppast d' un espais nuage pour le
dérober à la fureur de cet ennemi. Enfin
Achille pareil au dieu des combats,
fait un horrible ravage dans les rangs
des troyens, un nombre infini de braves
guerriers tombent sous l' effort de
son bras, et des ruisseaux de sang inondent
le champ de bataille.
Dans le Xxi livre il poursuit les
troyens avec tant d' ardeur et jette parmi
eux un tel effroy, que les uns s' enfuyent
vers Troye, et les autres se précipitent
dans le Xanthe. Achille poursuit
les derniers, et se jette après eux
dans le fleuve où il en fait une boucherie
horrible. Il continuë ses ravages
dans la plaine ; et Priam fait ouvrir les

p38
4

portes pour recevoir les fuyards. Les
troyens estant ainsi rentrez dans la
ville, saisis de frayeur comme des faons
de biche qui par la fuite ont regagné
leur fort, c' est alors qu' Hector ayant
refusé d' entrer avec les autres, prend la
folle résolution de combattre Achille,
malgré les ardentès prieres de Priam
qui le presse de rentrer. *mon fils*, luy
dit-il, *n' attends point seul cet homme
terrible, car il est beaucoup plus fort que
toy* . Priam ne veut pas luy dire une injure ;
Achille estoit connu pour le plus
vaillant des hommes. Malgré cela Hector
l' attend, mais il ne le voit pas plustost
approcher, que son courage s' évanouït,
et qu' il prend la fuite. On voit
avec quel art cela est ménagé. Un heros
qui sans armes par sa seule présence

effraye et met en désordre une armée,
que ne doit-il pas faire sur un homme
seul quand il est couvert de ces armes
divines, qui seules ont jetté la terreur
dans l' ame des thessaliens ? Il estoit difficile
pour ne pas dire impossible,
qu' Hector résistast à cette premiere impression.

p38
5

Et l' on peut dire que sa fuite,
sans le deshonorer, honore Achille
plus que tout ce qu' il vient d' executer.
Ce qu' il y auroit eu de vicieux, c' est
si la valeur d' Hector ne s' estoit pas reveillée,
mais elle se reveille heroïquement,
car se sentant abandonné des
dieux, livré à sa malheureuse destinée,
et certain de la mort, il attaque Achille,
et après avoir rompu sa picque contre
ses armes, il met l' espée à la main, et
fond sur luy avec beaucoup de courage.
Que l' on compare présentement
l' Hector d' Homere avec l' Hector du
poëme françois, le premier est un veritable
heros, et l' autre n' est qu' un
homme tres mediocre. Je pourrois adjouster
icy beaucoup d' autres réflexions.
Mais ce que je viens de dire suffit
pour faire voir que ce n' est point à
nous à corriger ce que des testes grandes
et fortes ont imaginé et ménagé
avec beaucoup d' art, de connoissance
et d' intelligence.

p38
6

Personne n' accusera M. De La M. D' estre
scrupuleux, mais cette purgation de tout scrupule,
qu' est-ce qui l' opere en luy, est-ce
la science ou la vaine opinion ? Bien-loin
de restablir la gloire des deux heros
de l' Iliade, il l' a destruit, et il fait
de cet incident une chose tres froide en
changeant toutes ces circonstances, et
toute la nature du combat. Dans Homere
Hector et Achille se battent à la

pique et à l'espée, M. De La M. Leur donne des traits, ce qui est ridicule ; Hector parle de ses traits,... etc.

On croyroit qu' il a un carquois rempli de flèches, cependant il n' a qu' un seul et unique trait qui est un dard.

M. De La M. Ne sent-il point le froid que jette icy cette monotonie, s' il m' est permis de parler ainsi ? Voilà trois armes differentes qui se brisent ou s' émoussent contre les armes

p38
7

d' Achille. Son dard s' émousse d' abord, ensuite son espée se brise, c' est desja trop ; et enfin un des traits décochez de dessus les murailles est relevé par Hector, et ce trait est encore repoussé par ces armes divines. Y a-t-il un grand secret à feindre que ces armes émoussent, brisent ou repoussent tout ce qui les heurte. Après ce troisième trait ainsi repoussé, voilà Hector desarmé et livré à son ennemi qui le tuë sans peine et sans peril, et par consequent sans gloire. Est-ce là relever la gloire d' Achille ? Voilà justement ce qu' Homere avoit évité avec tres grand soin. Il fait qu' Hector fuyant, tasche de gagner le chemin des murailles, et de s' approcher des tours, afin que les troyens puissent le secourir en accablant Achille de flèches ; mais Achille le coupe tousjours, et le détourne vers la plaine. Ce qui est une

p38
8

action prudente, car ç' auroit esté une folie à Achille d' aller sous les remparts s' exposer à une gresle de traits sans aucune necessité. Mais de cela mesme Homere tire une difference tres glorieuse à Achille : Hector fuyant, veut s' approcher des murailles pour exposer Achille à tous les traits des troyens, et Achille en détournant Hector vers la plaine,

bien-loin de vouloir s' aider de ses troupes,
leur fait signe de ne pas tirer sur
son ennemi.

Bien-loin de tirer vanité de ces corrections, il y
auroit grand sujet de s' en humilier. Il ne faut point
estre idolastre d' Homere, mais il seroit
utile de l' estre de la raison.

Il y a quarante cinq ans que l' auteur

p38
9

du Clovis, après avoir bien déclamé
contre Homere, et fait contre luy
presque toutes les mesmes critiques
que M. De La M. Vient de renouveler,
fait esperer à son lecteur affligé un poëme
nouveau tout-à-fait original,... etc.

Voilà une consolation ; en nous
arrachant Homere des mains, ces grands
poëtes ont la charité de nous promettre
un dédommagement considerable. Si
l' auteur du Clovis, de la Magdelaine,
et d' Esther pouvoit promettre un si bel
ouvrage après n' avoir fait que critiquer
Homere, que ne doit-on pas attendre
de M. De La M. Qui l' a corrigé, qui l' a
reformé et qui l' a purgé de tous les desfautes
que personne n' y avoit jamais reconnus,
et qui a évoqué l' ombre d' Homere,
de sorte qu' on voit ce poëte conduit
par Mercure venir luy remettre sa

p39
0

lyre, cette lyre qui a esté ensevelie
avec luy depuis tant de siècles.

Si M. De La M. S' est
senti ignorant de bonne foy, pourquoy
a-t-il entrepris une chose qui demande
de profondes connoissances ? Mais il se
mocque, et il se contredit incontinent,
car il adjouste,... etc. S' il entend
toutes les choses dont il a parlé, c' est
un des sçavants hommes du monde. Ces
deux lignes fournissent une preuve sensible
de ce que Platon a enseigné, que
l' ignorance que l' on connoist n' est jamais

un mal, car il n' y a personne d' assez fou pour vouloir faire ce qu' il sçait bien qu' il ne sçait pas. Mais que la seule ignorance qui est mauvaise, c' est celle qu' on ignore. M. De La M... etc, et il me permettra de luy dire qu' il n' a parlé que de tout ce qu' il n' entend point, mais qu' il croit entendre. C' est ce qui l' a fait tomber dans toutes les fautes que nous venons de voir. Fautes que l' on

p39

1

pourroit appeller heureuses, si elles luy faisoient connoistre ce qui jusqu' icy luy a esté si caché. C' est-à-dire, que si on s' estoit contenté de relever seulement deux ou trois douzaines de fautes dans son discours sur Homere, il auroit tiré avantage de ce peu qu' on luy auroit reproché, et il auroit crû que tout ce qu' on n' auroit pas relevé, auroit esté admirable. Je croy qu' il a satisfaction, car il n' y a pas une page où on n' ait fait voir des erreurs capitales. Il reste peu de chose dont il puisse s' applaudir. Il faut pourtant le desabuser sur cela mesme ; quand on ne luy auroit point répondu, et qu' on auroit tout passé sous silence, qu' auroit-il pô en inferer ? Qu' on auroit trouvé ses remarques justes ? Non, mais qu' on les auroit méprisées, et en voicy la preuve ; l' auteur

p39

2

de Clovis avoit reproché à Homere presque toutes les mesmes choses ; personne ne luy a jamais répondu, on n' y a pas fait mesme la moindre attention. En estoient-elles meilleures ? Non, mais elles ont esté méprisées, et Homere a continué de jöür de sa réputation ; il a conservé la couronne que le temps et la terre entiere luy ont mise sur sa teste. Tout vieux qu' il est, il

enterrera encore tous ses censeurs et
ces poètes mediocres, qui n' ont jamais
sçû mettre dans leurs poèmes la moindre
petite partie de ce feu divin qui
éclate dans une seule de ses images.
J' espere qu' après le succès qu' à eu
cette nouvelle tentative de M. De La M.
Les beaux esprits modernes se desabuseront,
et qu' ils perdront la folle esperance
de ruiner la réputation de ces
ouvrages que tous les siécles ont honorez,
respectez et consacrez, et qu' ils
verront enfin que le seul moyen qu' ils
ayent de corriger leur goust entierement
corrompu, c' est de suivre la voye
qu' ils ont abandonnée, et de former

p39

3

leur jugement sur ces excellents originaux
pour le rendre juste. Car comme ce
n' est que l' ignorance et le mépris de ces
grands modelles, qui ont dépravé dans
tous les temps le jugement et le goust,
ce n' est que par les contraires que l' on
peut le restablir, et jamais, comme le
P. Le Bossu l' a fort bien montré, personne
ne pourra se fier à soy-mesme
avec plus d' assurance dans ce qui regarde
la poësie, et sur-tout le poëme
epique, que quand il se plaira à ce
que tous les plus grands genies ont admiré ;
et que ses pensées, son genie
et ses raisonnements seront conformes
aux préceptes d' Aristote et d' Horace,
et à la pratique d' Homere et de Virgile.